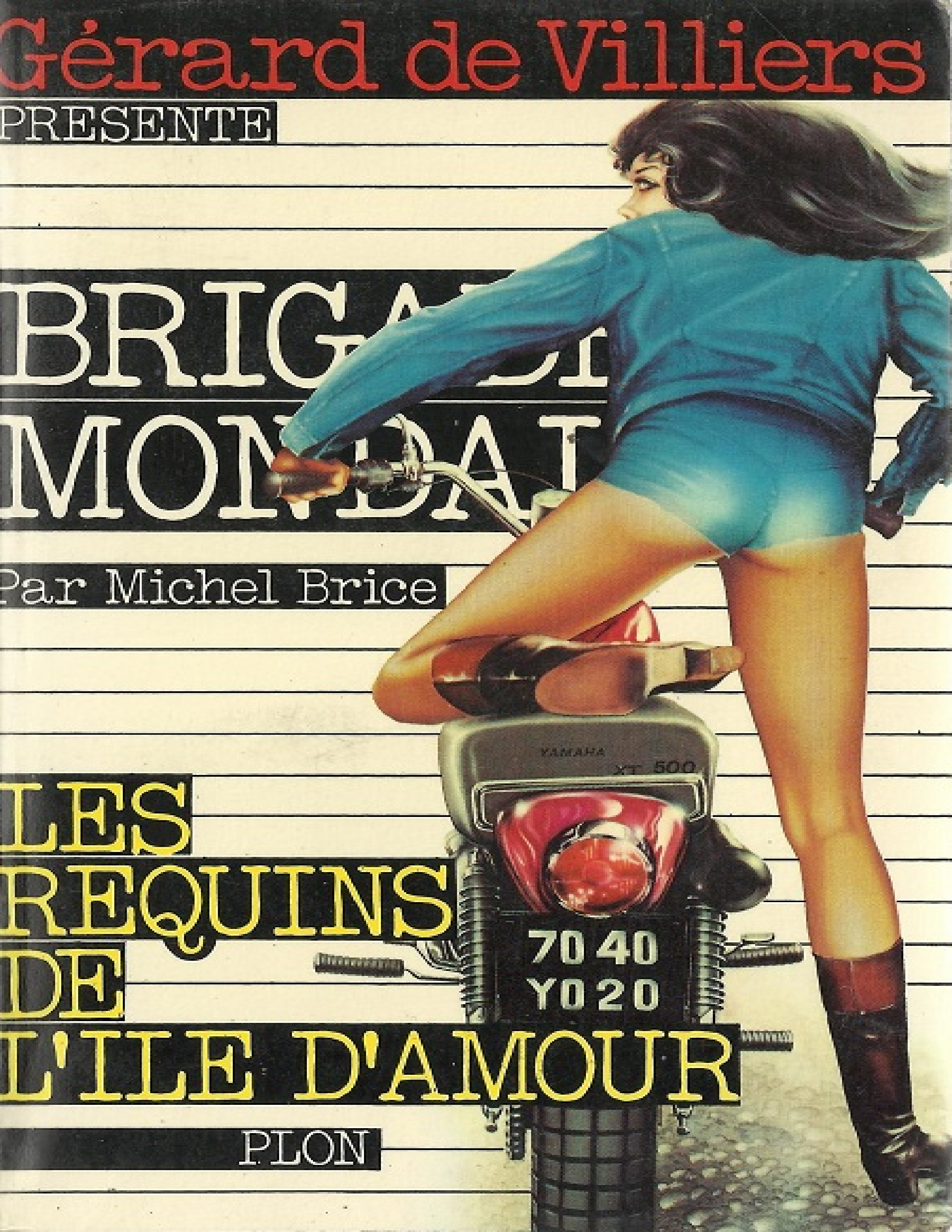

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGA
MONDA
Par Michel Brice
YAMAHA
XT 500
70 40
Y0 20
LES REQUINS DE L'ILE D'AMOUR
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N°8)

LES REQUINS DE L'ÎLE D'AMOUR

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu, ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

ISBN : 2 • 259 – 00091 – 6

QUATRIEME

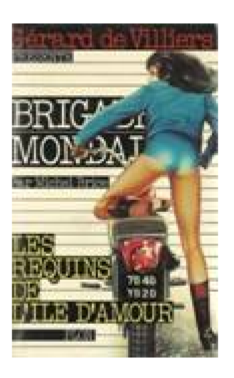
Ses yeux ne s'allumaient que pour deux choses.

Le meurtre. Et l'amour.

Le prisonnier avança la bouche vers les lèvres gonflées de Jane et ses mains se mirent à pétrir le corps souple et tiède qui se laissait faire avec un total abandon. Il n'était évident qu'aucune violence ne lui tirerait le moindre mot.

Le gardien, témoin paralysé de la scène, le savait mieux que quiconque.

CHAPITRE PREMIER



Quand sa main entra en contact avec la chair élastique et satinée de Jane, Ange Cavalcanti ne put se maîtriser. Venue du creux de l’estomac, en plein plexus, une violente contraction nerveuse remonta tout le long de sa gorge. Il poussa un soupir rauque et voûta lentement ses énormes épaules au-dessus du corps frêle qui s’abandonnait dans ses bras.

Il y avait si longtemps qu’il attendait ce moment… Depuis plusieurs mois. Un délai insoutenable pour Ange Cavalcanti, quatre-vingt-dix kilos de muscle absolument sans graisse et, dans son visage à la mâchoire carrée dont la ressemblance avec Al Capone était si criante qu’elle donnait le frisson même à ses gardes du corps, d’insoutenables yeux bleus qui s’allumaient uniquement pour deux choses. Le meurtre. Et l’amour. Les

deux seules activités qu'Ange Cavalcanti puisse concevoir comme dignes de lui. Pour le reste, une machine en acier forgé camouflée en être humain. À Bonifacio, sa mère avait avoué un jour à une amie que jamais Ange, l'aîné de ses deux fils, n'avait supporté quelle l'embrasse.

Môme tout petit. Un jour, il l'avait mordue, à trois ans, pour une tentative de tendresse. Heureusement, il y avait le cadet, Joseph, dit Jo maintenant qu'il était monté à Paris. Un modèle d'affection et de respect quand il était enfant. Dommage que l'aîné ait eu si mauvaise influence sur lui. Sans ce démon d'Ange, – Mme Cavalcanti mère en était sûre –, Jo ne serait pas devenu gangster, mais serrurier, comme son père, dans la vieille citadelle de Bonifacio.

Ange Cavalcanti avança la bouche vers les lèvres gonflées de Jane. En même temps, ses mains se mirent à pétrir le corps souple et tiède qui se laissait faire avec une bonne volonté prodigieuse. Pas un geste de recul, pas la moindre rebuffade même aux tentatives les plus directes de la part du Corse aux yeux maintenant injectés de sang. Quand il enlaçait Jane d'un bras, serrant à rompre les côtes de n'importe quelle femme, Jane se contentait de faire le travail demandé. Savoir offrir encore plus, sous la pression qui l'obligeait à se cambrer au maximum, la double masse gonflée de ses seins aux pointes rouges et dures.

Cavalcanti émit un nouveau soupir de gorge : sous les doigts de sa main droite, les pointes des seins roulaient tour à tour. Et jamais, même quand le Corse les pressait à les faire éclater, le visage de Jane ne quittait la douce expression consentante et effrontée à la fois quelle avait depuis le début. Comme si tout ce qu'elle subissait lui était absolument indifférent. Il y avait seulement ce drôle de regard qui accrochait parfois celui de Cavalcanti au passage pour l'abandonner aussitôt. Les iris étaient du même bleu délavé que ceux du Corse. Et les cils, incroyablement surchargés de mascara, étaient recourbés comme il est rare qu'ils le soient chez les femmes. Avec le petit nez retroussé et la bouche entrouverte, très pulpeuse, la lèvre supérieure débordant sur l'autre, ça donnait à Jane cette espèce d'expression vaguement provocante qui réveille, chez les hommes de la race de Cavalcanti, tout un volcan d'instincts préhistoriques.

— Salope…, grinça-t-il, si toutes les filles étaient comme toi ! On peut dire qu'on ne t'a pas loupée à la fabrication !

Il se redressa, dominant Jane de haut. Essayant de retarder l'explosion qu'il sentait monter en lui. Pour faire durer le plaisir.

— Nom de Dieu ! reprit-il à voix basse. Pourri de Tonio ! Il me l'a vraiment choisie sur mesure.

Tonio… son rabatteur de toujours. Pas démonté par les circonstances nouvelles, cette fois-ci. Il avait envoyé exactement la fille du genre que son patron préférait. Blonde. Avec une masse épaisse de cheveux soyeux qui lui cachaient tout le visage quand Cavalcanti l'attirait vers lui. Charnue. Avec des attaches fines et une taille incroyablement mince au-dessus des hanches larges et fermes. Et puis, comme par un fait exprès, arrivée chez lui avec le harnachement dont il raffolait : très hauts escarpins, bas de nylon noir à coutures, porte-jarretelles minimum. Et c'était tout. Pour le reste, la nudité intégrale.

La forme de déshabillage exacte sur laquelle s'était fixée la libido d'Ange Cavalcanti à treize ans, dans les bordels à légionnaires de Bonifacio. Bien de sa génération, là-dessus. Marqué à vie, comme la plupart des hommes de trente-cinq-quarante ans, par le genre « vamp étonnée » façon Marlène Dietrich dans *l'Ange Bleu,* mâtinée Lauren Bacall pour les yeux immenses, et Martine Carol pour le soyeux cambré de la poitrine.

Cavalcanti se pencha.

— Alors, cause un peu ! fit-il avec de brefs halètements. Je te prends comment ?

Au-dessous de lui, Jane était immobile, bras et jambes grands ouverts, dans la position où Cavalcanti l'avait mise tout à l'heure. La gorge renversée en arrière, le flot de ses cheveux en corolle autour de son front, elle paraissait fixer derrière lui un rêve à travers le mur.

Lentement, Cavalcanti se baissa, approchant sa bouche de ses lèvres. Quand il les atteignit, il découvrit ses dents. Très blanches. Parfaitement régulières. Les canines acérées comme si elles avaient été limées.

Le tranchant d'ivoire des incisives et les pointeaux des canines se plantèrent dans la tendre muqueuse de la lèvre supérieure de Jane.

Elle ne broncha pas. Pourtant, le Corse la mordait presque à la déchirer, en même temps, il se frayait son chemin contre elle sur le lit, avec des gestes maladroits d'étalon qui ne se contrôle plus.

Soudain, un reste de conscience le reprit. Sa nuque puissante, parsemée de vieilles cicatrices d'acné venues de son adolescence trop précoce, se releva avec de petits plis rougeoyants.

— Ah oui, fit-il avec un air subitement las, j'oubliais. La garce est fragile. Pas question de la crever.

Inquiet, il se remit à palper le corps de Jane en tendant l'oreille. Non, aucun changement. Rien d'abîmé… Il ne put se retenir de ricaner devant l'expression candide de la fille.

De plus en plus évident que personne ne pourrait lui tirer le moindre mot. À part, peut-être, et encore, sait-on jamais avec ses semblables, un vague ouf de désapprobation en cas de violences hors du contrat de base.

— Toi, tu es vraiment la pute idéale. Muette, obéissante, sans complications, la vraie ! reprit Cavalcanti avec une ébauche, aussi vite disparue qu'elle était venue, de sentimentalité dans la prunelle.

Il s'abattit sur Jane, écartant ses cuisses à deux mains sans le moindre ménagement, avant de la pénétrer avec un coup de reins de cheval de haras.

Joseph Dufau redescendit sur ses talons et fit coulisser doucement dans le sens de la fermeture le volet huilé du judas de la cellule numéro 3 du quartier de haute surveillance de la prison de C…

Vérifiant que personne ne pouvait le voir dans le couloir, il passa ses doigts maigres aux ongles rougis sur ses paupières aux cils rares.

Il en avait assez vu pour se faire une opinion circonstanciée sur la nuit en cours d'Ange Cavalcanti, tueur de flic et incarcéré ici comme tel en attendant son jugement, sous la responsabilité, hélas, de lui-même, Joseph Dufau, gardien de prison. Avec un dossier absolument impeccable à un an de la retraite. La raison principale de son affectation à ce dit quartier de haute surveillance. Un cadeau empoisonné dont il se serait passé, même au prix du quart de sa retraite à venir.

Ça faisait pratiquement trois mois que Joseph Dufau avait la responsabilité de ce quartier. Pure coïncidence, évidemment, si c'était la veille même de sa promotion qu'Ange Cavalcanti avait été transféré ici depuis Paris… On s'était bien gardé de faire le rapprochement devant lui à la Direction. Il comprenait trop pourquoi depuis trois mois.

Jamais, dans toute sa carrière de gardien de prison, Joseph Dufau n'avait eu affaire à un détenu aussi éprouvant. Pour le moral, comme pour les nerfs.

Arrêté la nuit même de la Saint-Sylvestre précédente par l'inspecteur Boris Corentin, as de la Brigade mondaine, alors qu'il jouait au poker dans la salle d'exposition d'une des plus grandes entreprises de pompes funèbres de France avec Achille Vassilikos patron de ladite entreprise, Ange Cavalcanti avait tout simplement à son « tableau de chasse « un policier de vingt-cinq ans, l'inspecteur Detton, abattu de sang-froid d'une balle de P. 38 sous l'œil gauche. L'erreur de l'inspecteur Detton : être venu faire son boulot de flic ce jour-là, face à la BNP de la rue Saint-John-Perse, à Paris, pendant qu'à l'intérieur, Ange et son frère Jo essayaient de rafler la caisse.

Seule une chance inouïe avait permis aux frères Cavalcanti de s'enfuir. Ange avait réussi à réquisitionner au vol, sous les balles de la police, une Alfa Roméo de passage. Il en avait éjecté le conducteur à coups de crosse de revolver, sauté au volant, foncé vers son frère en difficulté avec une balle dans le ventre, et le récupéra par la main en le projetant à l'intérieur. Puis ils disparurent en grillant les feux rouges.

Tranquille jusqu'à cette malheureuse partie de poker, à la Saint-Sylvestre, où l'inspecteur Corentin avait eu le culot de venir le cueillir en douceur. Lui, son frère Jo, et Paul Griffin, son crétin illettré de garde du corps américain.

Depuis, qu'il était à la prison de C…, Ange Cavalcanti avait réussi un nouvel exploit : casser tous les efforts de Joseph Dufau pour conserver ce dont il était si fier : pas un seul cheveu blanc à cinquante-cinq ans. Subitement, malgré les administrations à haute dose sous formes de comprimés orange des deux vitamines reines contre le vieillissement capillaire, la A et la E, Joseph Dufau s'était mis à faire des cheveux blancs. Réellement. Et à cadence inadmissible. Motif : la vie d'enfer que lui faisait subir le tueur de flic.

Les psychiatres des services pénitentiaires avaient inscrit une conclusion pessimiste à leur dossier après une semaine d'enquête seulement sur Ange Cavalcanti. Ça tenait en trois mots : « Pervers sadique irrécupérable ».

Pour Joseph Dufau, cette perversité, ça signifiait, de la part de son détenu, un génie jamais pris en défaut pour lui briser l'existence. Tout était bon à Ange Cavalcanti pour le brimer. Même les moyens les plus grossiers. La première fois que Joseph Dufau était entré dans sa cellule, histoire de se présenter, il avait été accueilli par le contenu d'une assiette à soupe en pleine figure.

Un contenu tout à fait hors de propos par rapport à la fonction normale d'une assiette à soupe : Ange Cavalcanti y avait au préalable fait ses besoins. Tous.

En plus, il avait vraiment glissé quand l'assiette lui avait « échappé » des mains. L'aide de Joseph Dufau avait bien dû le reconnaître. C'était vrai, aussi, que sa tinette était bouchée par une malencontreuse boule de papier journal. Et comment prouver que ce n'était pas le précédent occupant de la cellule – un Nord-Africain maniaque de l'étranglement des vieilles rentières – qui avait laissé ça dans la tinette en cadeau de départ ?

Après s'être lavé, Joseph Dufau avait bien dû se résoudre à passer l'éponge. Puis, les choses s'étaient un peu calmées jusqu'au jour où il avait commis l'erreur d'entrer seul dans la cellule du Corse.

Sept secondes plus tard, plaqué contre le mur, à gauche de la porte, et donc hors de vue du couloir, Joseph Dufau avait senti ses testicules pris dans un étau à travers son pantalon pendant que, de l'autre main, Cavalcanti le bâillonnait pour l'empêcher de crier. Quand le prisonnier l'avait relâché, Joseph Dufau avait l'impression que la Division Das Reich entière, chars Tigre y compris, lui avait soigneusement concassée les testicules. Dans la buée de ses larmes, il avait pu voir le rictus démoniaque de Cavalcanti avant de réussir à entendre la fin d'une phrase dont les mots tintèrent dans ses oreilles jusqu'à ce qu'il s'évanouisse.

Mais à son réveil, tandis que le Corse s'affairait à le gifler amicalement sous les yeux ahuris d'une cohorte de gardiens, la menace recommençait à sonner à son oreille comme un clairon :

— Tu as une femme, deux fils et trois petits-fils. Si tu ne te mets pas à la coule, ça fait trois gosses qui vont en subir les conséquences.

Ce que les petits-fils risquaient de devenir si le grand-père ne se mettait pas à la coule, c'était une pensée que Joseph Dufau, à peine reconduit chez lui pour étourdissement en plein service, avait décidé illico d'enfouir dans le tiroir des invraisemblances démentes. À un an de la retraite, on ne peut plus se permettre de jouer les héros.

Dès le lendemain, au retour de son gardien favori, Ange Cavalcanti avait eu la satisfaction d'apprendre qu'on aurait désormais à cœur de lui rendre sa détention la plus agréable possible.

Alors, les exigences s'étaient mises à pleuvoir. Astucieusement d'ailleurs. Sans jamais dépasser les bornes du possible, pour enferrer le

gardien-chef. Seulement, au bout de deux mois, Ange Cavalcanti avait à sa disposition tout ce qu'il voulait comme vins, alcools, tabac et journaux. Et il lui suffisait d'exiger du caviar et de la vodka ou du foie gras et du champagne pour en avoir le soir même.

Via Joseph Dufau.

Très vite, celui-ci s'était mis à blanchir. La terreur. Paniqué. L'impression atroce d'être piégé. Le sentiment croissant de la culpabilité.

Le pire, c'était ça. Devenu l'esclave de son détenu, Joseph Dufau ne savait plus comment reprendre sa liberté. Il était condamné à s'enfoncer de plus en plus.

Avec une épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus de la tête : toutes les preuves contre lui qu'Ange Cavalcanti accumulait peu à peu dans sa cellule avec un soin diabolique.

Huit jours plus tôt, ça avait été la plus dure station du calvaire à la demande d'une poupée gonflable. Avec le contact à prendre pour acheter l'objet. Un dénommé Tonio. « Un cousin à moi, quelqu'un de sûr, il ne te trahira pas », avait ricané Cavalcanti avec une voix de gorge à surgeler le sang d'un crocodile.

Comme pour le caviar et le foie gras, Joseph Dufau avait apporté le paquet lui-même : heureusement, avant gonflage, Jane n'était pas très en chair. Un petit colis plat comme une planche qui avait à peine épaissi le torse maigre de Joseph Dufau sous sa chemise.

Joseph Dufau reprenait la direction de son bureau quand il stoppa net dans le couloir. Traversé par un détail que la vision du fauve corse chevauchant la poupée gonflable sur le matelas de sa banquette lui avait fait négliger : qu'est-ce que ça pouvait bien signifier, ce buste de Napoléon posé sur la table de Cavalcanti. Pas d'information officielle là-dessus… Et depuis quand c'était là ?

Joseph Dufau tituba au milieu du couloir. Luttant entre la fatigue, le ras-le-bol, et le sens du devoir. S'arrachant une peau de plus autour de l'ongle du pouce gauche, il choisit pour une fois le devoir. Il retourna sur ses pas.

Le volet du judas coulissa de nouveau, et Dufau se hissa sur la pointe des pieds : son plus grand drame, et l'origine de toutes ses faiblesses : il n'arrivait pas sans gymnastique à hauteur du judas…

Joseph Dufau frémit sur ses orteils. Pas à cause du buste de l'Empereur, bien en place, comme il s'en doutait. Un petit buste de bronze vert, de trente centimètres de haut dont il faudrait tout de même qu'il sache comment il était parvenu là.

À genoux sur son matelas, complètement débraillé dans la lumière de la veilleuse, le Corse s'était transformé en fauve déchaîné. Sous lui, Jane, la poupée gonflable, les seins en l'air, tête, épaules et bras ballants furieusement contre le rebord de la couchette.

L'œil d'épervier d'Ange Cavalcanti repéra tout de suite l'œil de fouine curieuse et terrorisée du maton.

Cavalcanti hocha la tête avec commisération.

— Tu es vraiment né pour mater, tiens… fit-il avec un laser de mépris dans la prunelle.

Tétanisé, Dufau ne bougea pas.

Cavalcanti agrippa sa poupée avec les ongles dans le gras des hanches et, en même temps, il fonça.

— Regarde bien, ça peut te servir, grinça-t-il en direction du judas.

Joseph Dufau se bloqua, la respiration coupée. Jamais il n'avait seulement pu imaginer ça. La poupée était si criante de vérité qu'il en oubliait quelle était faite de plastique et remplie d'air sous pression. Devant lui, Cavalcanti s'offrait un jouet en place de femme. C'est quand même mieux que les sempiternels plaisirs solitaires de tous les prisonniers. Et lui, le gardien, le maton, s'offrait ce qu'il n'avait encore jamais vu : le voyeurisme quasi parfait. L'œil du judas sur un athlète en train de s'offrir ce qui, quand même, à trois mètres et dans la faible lueur de la veilleuse intérieure, avait absolument l'air d'une femme. D'une vraie.

Le maton se mit à trembler. À partir du dos. Puis les fesses, les genoux, et toute la nuque. Jamais il n'avait pris sa femme comme ça. Comment oser ?… Il fallait que ce monstre de Corse vienne le narguer jusque-là. Avec une poupée prénommée Jane sur le mode d'emploi. Le comble. L'absolu de la honte. De quoi basculer définitivement dans la folie.

Joseph Dufau sentit quelque chose de chaud lui couler le long de la pomme d'Adam, puis dans le cou. Il se tâta vivement et porta la main devant ses yeux. Du sang. Il reporta la main plus haut. Encore du sang. Sur son menton et sa lèvre inférieure. Alors seulement, il s'aperçut que ses

mâchoires lui faisaient mal : il les avait bloquées à pleines dents sur sa lèvre inférieure. De rage. Et de jalousie, frénétique, à l'égard du Corse tueur de flic qui risquait la guillotine et qui recommençait, encore, devant lui. Inépuisable, rigolard.

Une envie de tuer embourba soudain les cellules cérébrales de Joseph Dufau : il venait de s'apercevoir que, pour la première fois depuis… Sidéré, il se recula pour s'observer. C'était vrai ! il était encore capable de ça.

Il recolla vivement son œil au judas, toute fierté avalée.

Cavalcanti le cueillit au javelot :

— Minable, lâcha-t-il en balançant Jane comme un traversin en direction de la porte, tu ne changeras jamais.

Il se leva et, sans même chercher à remettre de l'ordre dans sa tenue, s'avança vers la porte d'une lourde démarche d'ours.

Son visage carré d'Al Capone pâli par la détention s'approcha à vingt centimètres du visage de chouette jaune du gardien. Joseph Dufau recula vivement. Il avait oublié qu'il était, lui, du bon côté de la serrure.

Les lèvres minces de Cavalcanti daignèrent esquisser un sourire.

— Lopette, articula-t-il sans hausser le ton.

Il projeta vivement sa main droite, index et médius tendus vers le judas. Dufau fit un bond en arrière.

— Reviens, reprit Cavalcanti sans manifester, cette fois, le moindre mépris. J'ai à te causer.

Le maton obéit, hypnotisé.

— Tu vas refermer le judas et aller te coucher, fit le Corse, l'air agacé, tout à coup. Ce qui va suivre, ça n'est pas pour les enfants de chœur dans ton genre. Tu vois ce que je veux dire ?

Le maton le fixa, exorbité.

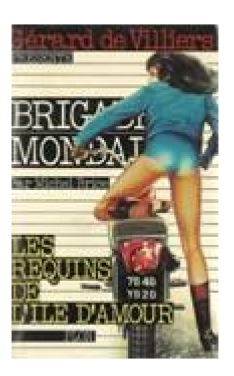
Cavalcanti rit grassement.

— On s'est compris, à ce que je vois. Au dodo, bébé. Laisse les hommes tranquilles.

Dufau referma le volet du judas comme s'il s'agissait de la porte de l'enfer. En reprenant le couloir, il avait l'impression que les muscles de ses jambes s'étaient transformés en confiture.

Il s'effondra en soufflant comme un asthmatique sur son bureau et leva les yeux vers le calendrier épinglé dans le mur laqué blanc crème. Encore trois cent douze jours à tirer avant la quille. La retraite. En plus, il était de garde ce soir. Joseph Dufau eut envie de prier comme lorsqu'il était gosse et rêvait que son instituteur se fasse renverser par le maire de son village. Mais cette fois, c'était un monstre qu'il aurait voulu voir disparaître de sa vue. À n'importe quel prix.

CHAPITRE II



Ange Cavalcanti écouta décroître le bruit des pas du surveillant, l'oreille collée à la porte. Quand il fut certain que Dufau avait bien disparu au coin, il se recula, satisfait. Bien sûr, il savait que, très souvent, les matons reviennent en pantoufles, pour ne pas faire de bruit, et surprennent les détenus par traîtrise. Mais ce soir, il n'était pas inquiet. Il terrorisait suffisamment Dufau pour être sûr, comme deux et deux font quatre, que l'autre passerait sa nuit de garde entière terré dans son bureau.

Pour lui, l'assurance de la tranquillité. Il rit. À ses pieds, Jane paraissait dormir comme une somnambule avec ses yeux grands ouverts.

— Fatalité ! jura-t-il en faisant deux pas en avant. Ça fait mal au ventre d'en être réduit à du plastique.

Jane rendit lame avec une dignité de martyre. Quand Ange Cavalcanti appuya son pied de tout son poids sur sa poitrine, elle ne se déchira pas comme prévu à hauteur des seins. Elle ne se ballonna même pas du ventre pour faiblir quelque part du côté du nombril. Toute sa beauté charnelle de femme fantôme sen alla très élégamment dans un souffle entre ses lèvres. Sans doute le Corse l'avait-il trop mordue en l'embrassant. L'agonie fut brève. Très vite, la vraie Jane, rêve et phantasmes, s'évapora dans l'air ambiant. Il ne resta plus, sur le ciment de la cellule, qu'une misérable peau de chagrin toute ridée. Laminée. Plissée comme un fœtus passé sous une voiture. Une Jivaro femelle flasque nageant dans une perruque, des bas nylons et un porte-jarretelles de géante.

Cavalcanti repoussa cette horreur dans un coin du bout de la semelle et, sortant une Dunhill de sa poche, il s'avança lentement vers le buste de Napoléon.

Un bel objet. Pas dans le commerce. Et fourni, évidemment par son avocat, Maître Banducci, Corse bon teint, et très serviable. Le jour où les avocats cesseront d'être une des principales sources d'approvisionnement des détenus, le Christ pourra redescendre sur terre en chair et en os.

Cavalcanti flatta respectueusement la nuque du dieu national. Pour l'instant, ce qui l'intéressait, c'était la relecture attentive de la carte postale, – une vue de Bonifacio ultra chromo, bien sûr, – envoyée quinze jours plus tôt par Rita, la femme de Jo et donc sa belle-sœur. Un génie de vingt-cinq ans qui gérait comme un homme la seule boîte de nuit de Bonifacio ouverte toute l'année. À la Légion en priorité, évidemment.

Les gentillesses inscrites sur la carte, Ange Cavalcanti les connaissaient par cœur. Il ne les relut que pour le plaisir :

« Prends patience et fais front, l'œil toujours ouvert vers moi et le cœur pressé par l'espérance. »

Une phrase qui avait jeté Joseph Dufau dans des migraines de perplexité quand il l'avait contrôlée. Mais qui pour Ange Cavalcanti avait la limpidité des eaux de la Méditerranée entre Sardaigne et Corse du haut des falaises de Bonifacio après un bon coup de vent d'Est pour lessiver le plancton.

La phrase du miracle, tout simplement.

Il grimaça. Quinze jours déjà que la carte était arrivée. Et hier seulement le buste de Napoléon. Accroc dans la synchronisation. Heureusement que l'autre lope de Dufau lui avait fournit la Jane. Sinon, il serait devenu fou à

lier. Avant son incarcération, Ange Cavalcanti avait besoin de deux femmes par jour minimum. La bête totale. Sans compter Rita. Compagne de son âme damnée, mariée d'office à Jo pour rester dans la famille. Rita, son alter ego. Au fond, celle qu'il avait le plus envie de revoir. Parce quelle était devenue comme lui, sous son influence : une machine à vaincre la loi.

Entre les mains énormes de Cavalcanti, Napoléon était minuscule. Mais le gangster n'avait aucune envie de le mésestimer. Comme Jane, tout à l'heure, simulacre de femme, lui avait donné le plaisir indispensable au nettoyage de son esprit, ce simulacre d'Empereur en réduction allait être le coup de génie grâce auquel il pourrait retrouver la liberté.

Par une ultime précaution, Ange Cavalcanti alla se mettre le dos au mur donnant sur le couloir, à gauche de la porte, le bon côté, celui des gonds, ça lui donnerait cinq dixièmes de seconde d'avantage en cas d'ouverture inopinée. Il se concentra sur le buste, parfaitement indifférent au petit monstre de plastique recroquevillé traînant à ses pieds et qui s'était appelé Jane une heure durant.

Le pourquoi de cette irruption du buste de l'Empereur dans sa cellule, Ange Cavalcanti n'en doutait pas une seconde. Sa mère avait été la première à apprendre que son fils se fichait du fils de Laetitia Ramolino comme de l'an quarante. Et son avocat, l'inestimable Maître Banducci, n'avait pas tardé à se rendre compte à son tour que Napoléon était affecté aux yeux de son client d'une tare irréversible : il était né à Ajaccio. Et pas à Bonifacio. Ce qui changeait tout.

Le tueur de flic prit le buste à deux mains et le leva à hauteur d'yeux. En même temps, il se remémora la phrase de la carte postale. Tout ça était lié. Evident. À lui seul, le regard allumé de Banducci en lui remettant le buste devant le gardien du parloir le prouvait.

Prends patience… Il ne faisait que ça depuis trois mois ! *Fais front…* ça on pouvait lui faire confiance, dans la famille. Il n'était pas du genre à se laisser abattre.

L'œil toujours ouvert vers moi… et le cœur pressé par l'espérance…

Ange Cavalcanti rêva deux bonnes minutes à ce que ça pouvait bien signifier. Tout en dévorant la statue du regard.

C'est le mot *espérance,* à la fin, qui le mit sur la voie. Que pouvait-il espérer d'autre que de faire la belle ? Et quand sa belle-sœur lui parlait d'un cœur pressé, rapport à une espérance, en plus, qu'est-ce que ça pouvait

signifier d'autre, rapport à la statue, objet évident du message contenu dans la carte, qu'il fallait prendre le verbe « presser » à la lettre.

Or, à la lettre, presser veut dire : appuyer. Et les bustes aussi ont un emplacement du côté du cœur…

— Ça va comme ça, grommela Ange Cavalcanti pour lui même. Je ne suis pas le roi des cons. J'ai compris.

Son gros index noueux s'avança vers un bouton de la vareuse sur le buste, à hauteur du cœur.

Rien.

Il soupira et s'aperçut tout à coup qu'une imperceptible griffure avait été faite sous l'œil gauche du visage. Donc, l'œil mort… Et donc, l'autre seul, le droit, était « toujours ouvert », comme disait le texte de la carte postale.

Les deux pouces d'Ange Cavalcanti s'avancèrent. L'un vers l'œil droit du Napoléon, l'autre vers le bouton gauche de la vareuse.

Déclic. Ça s'enfonçait.

Mais sans plus…

Cavalcanti se remémora mentalement la totalité de la phrase. Il sourit. Il avait oublié : « Fais front » ; c'était là le reste du secret.

Trente secondes plus tard, sous les doigts du tueur. Le chapeau de l'Empereur pivota à ras du front. Cavalcanti inclina la tête, attentif. Dedans, une ventouse miniature. Exactement semblable à celles qui servent à déboucher les lavabos. Mais avec quatre centimètres de diamètre.

Il la retira et sourit de toutes ses dents. Rita était géniale. Elle n'avait pas oublié l'évasion du père Paoli en 57 après l'affaire du *Combinati.* Et pourtant, elle n'avait que six ans…

Cavalcanti se dépêcha d'extirper la ventouse. En dessous, ce qu'il espérait bien trouver. Du mercure. Avec, en plus des paillettes de fer, il en était sûr. Facile à vérifier. Replaçant la ventouse, il referma le buste et le secoua comme un shaker à cocktails au-dessus de lui. Il reposa le tout par terre. Il dévissa de nouveau le chapeau. Il ôta la ventouse et se pencha.

— Le pied ! murmura-t-il. Les paillettes y sont aussi !…

Aussitôt après, il fronça les sourcils : il y avait quelque chose dans le mercure entre deux eaux. Un bout de carton. Il l'attrapa et lut ceci : « À partir de minuit. Mur ouest ». Il rit.

Le stylobille de Cavalcanti, ça n'était pas une faveur secrète de Joseph Dufau. Mais un droit qu'ont tous les détenus. Il le prit et en ôta avec toute la délicatesse dont il était capable la bille et le tuyau rempli d'encre qui s'enfilait à l'intérieur du conduit protecteur. Libéré, de son contenu, celui-ci pouvait parfaitement servir d'entonnoir. À condition d'avoir un embout. Facile, avec la carte postale elle-même, que le tueur bricola avec ses ciseaux à ongles avant de la coller au tuyau de plastique du stylobille. Colle fournie par Joseph Dufau, cette fois. Sous prétexte de travailler son dossier de défense.

Tenant précautionneusement d'une main le buste décalotté de l'Empereur, Ange Cavalcanti se tourna vers la porte de sa cellule. Le travail sérieux commençait. Et il n'était pas trop tard. Vingt-trois heures trente déjà. Plus qu'une demi-heure.

L'embout du stylobille plongea dans le trou de la serrure. Cavalcanti le bloqua. Redressant l'entonnoir improvisé au maximum. Une envie violente de s'essuyer le front le prit. Impossible. Il tenait l'embout d'une main et, de l'autre, le bronze rempli de mercure chargé de paillettes de fer. Essayant de venir à bout des palpitations qu'il sentait gagner son cœur, Ange Cavalcanti souffla plusieurs fois de suite comme un phoque d'autrefois, sous les falaises de Bonifacio, au temps de sa jeunesse, quand il y avait encore des phoques en Corse, au fond des Taffones, ces grottes creusées par la mer dans le calcaire des falaises. Et dont certaines étaient encore ignorées, sauf par quelques-uns…

Une à une, les gouttes de sueur tombaient sur ses mains. Cavalcanti reposa le buste à terre avec précaution. Il s'essuya le front et la nuque. Il coulait littéralement l'eau. Pas par peur, c'était un mot dont il n'avait congénitalement jamais bien pu comprendre le sens exact. D'excitation plutôt. D'avance, il jouissait du tour de salaud qu'il s'apprêtait à jouer aux matons.

Après avoir vérifié que son entonnoir bricolé tenait bien, il commença à verser dedans le mercure avec ses paillettes de fer. Le mélange filait doucement, comme il fallait, vers l'intérieur de la serrure avec des reflets d'étincelles dans les paillettes de fer. Un élément surajouté qui allait avoir son importance.

Brusquement, une goutte de mercure apparut au trou de la serrure, débordant sur le tuyau du stylobille. Elle dégoulina comme un minuscule

serpent d'argent roulé en boule et alla éclater en mille morceaux sur le ciment.

Cavalcanti retira l'embout. La serrure était pleine à ras du trou. D'un coup d'œil, il vérifia s'il restait encore du mercure au fond du buste de Napoléon. Oui, l'équivalent d'un ballon de rouge.

Le plus vite qu'il put – au cas où l'intérieur de la serrure ne serait pas absolument étanche, le Corse versa le reste du mercure dans la ventouse retournée et s'approchant à coller le ventre à la porte, il plaqua brutalement la ventouse au trou de la serrure en enfonçant le manche en avant.

Il y eut un gargouillis de bulles d'air chassées : le reste du mercure avait pénétré dans la serrure. Au-dessus du trou cette fois. Surtout, il ne fallait pas le laisser s'échapper.

De la main gauche, tout en maintenant de l'autre la ventouse écrasée contre la serrure, Cavalcanti tâtonna vers la poche de poitrine de son blouson. Il en extirpa une feuille de papier à lettre pliée en deux, pour la rendre plus rigide.

Avec une adresse stupéfiante pour ses doigts épais, il réussit au dixième de seconde à faire ce qu'il voulait : plaquer la feuille contre le trou de la serrure avec la paume à la place de la ventouse, récupérée pour la retendre en position soufflante.

Aussitôt après, il réappuya la ventouse sur le papier, pressant juste ce qu'il fallait pour continuer à coller la feuille au trou. Puis il se recula un peu, durcit les muscles de ses reins en arrondissant les épaules.

Il souffla, à brèves petites inspirations saccadées.

Dans quelques secondes il serait dehors, dans le couloir.

Ou tout serait à recommencer.

La main droite bloquée à se blanchir les articulations autour du manche de la ventouse, Cavalcanti banda ses abdominaux au maximum avant d'y appuyer l'extrémité du manche.

Délicatement, il prit le coin de la feuille entre deux doigts de sa main gauche et vérifia une dernière fois que rien ne coulait de son côté. Pour l'autre, le côté extérieur, il n'était pas inquiet, sans doute cinq ou six gouttes de mercure avaient dû filer par le trou extérieur, mais depuis que le trou intérieur était colmaté, plus de risque. Le mercure est trop épais pour couler quand il dispose d'un seul orifice, mince, en plus comme celui d'une serrure

de sûreté dernier cri. Surtout quand il est surchargé de limaille de fer pour mieux faire bouchon.

Il y a capillarité : le mercure affleure, mais ne sort pas. Il est comme aspiré de l'intérieur.

Une chance que la prison de C… ait été refaite à neuf de fond en comble.

Et que Joseph Dufau soit un dingue de la burette à huile. Ça allait drôlement aider son détenu qu'il inonde d'huile chaque serrure tous les quinze jours.

Cavalcanti ferma les yeux et cessa de respirer.

Il y eut un feulement rauque qui couvrit tout autre bruit. Cavalcanti eut l'air d'un fou qui veut étreindre une porte à bras-le-corps. Le plus rapidement possible, il venait de projeter ses quatre-vingt-dix kilos contre le manche de la ventouse.

Il se recula, avec l'impression que son cœur avait émigré dans son arrière-gorge.

Devant lui, la porte était toujours en place, bien enfoncée dans son chambranle. Cavalcanti roula des yeux et, s'essuyant le front du dos de la main gauche, il tendit l'index vers le haut de la serrure, puis plaqua le pouce au-dessus.

Il tira.

Obéissante, sans un grincement, la porte suivit. Elle s'ouvrit.

Cavalcanti se sentit fondre.

— Je suis un génie, constata-t-il modestement.

Avec prudence, il passa la tête dehors. Parterre, sur toute la largeur du couloir, un long jet de mercure en éventail chatoyait sous la lumière crue des plafonniers. La moitié du métal liquide avait fusé par là. La pression de l'autre moitié avait suffi pour faire jouer le mécanisme du pêne ultraléger de la serrure de la cellule.

Sans un regard en arrière pour son cachot. Cavalcanti fit un pas à l'extérieur. Aux aguets. Rien. Le silence. À part le ronflement de Pitutsky, le Polonais aux petites filles de la cellule voisine.

Il sortit, jurant aussitôt. Il s'était pris le pied dans quelque chose. Il se pencha, intrigué.

— La colle… gronda-t-il. Une vraie femme !

Le porte-jarretelles de Jane s'était pris dans sa chaussure. Le reste traînait après, de plus en plus flétri.

Il secoua ce débris et s'en alla sur la pointe des pieds vers la droite.

Joseph Dufau eut une réaction très digne quand le Corse vint lui tirer l'oreille par-derrière. Il se contenta de lui montrer ce que l'autre venait chercher, de toute évidence : les trousseaux des clés menant à la cour de la prison.

En fait, l'ahurissement de voir son bourreau hors de sa cellule l'emportait sur la terreur. Un ahurissement presque radieux : ce qui était clair c'est que son calvaire allait se terminer.

Ça dut se voir dans ses yeux.

Cavalcanti, après avoir décroché le bon trousseau, se planta devant lui.

— Ça te fait plaisir, hein, de me voir me tirer ? lança-t-il, rigolard.

Dufau baissa les yeux, sentant qu'il commençait à trembler. Cavalcanti lui releva le menton d'une chiquenaude.

— Tu as oublié une chose, petite tête : tu vas avoir l'air complice.

— C'est vrai, blêmit le maton qui n'avait effectivement pas du tout pensé à ce détail.

Cavalcanti découvrit ses canines dans un rictus qui se voulait aimable.

— On va remédier à ça.

Dufau se mordit deux doigts à la fois en se collant contre le dossier de son fauteuil.

— Je ne vois pas…, balbutia-t-il.

Cavalcanti haussa les épaules, excédé.

— Facile. Je vais t'assommer.

Le maton se mit à baver.

— Non, pas ça ! supplia-t-il, révulsé.

Le Corse cracha.

— Con et en plus lâche. Ah, tu me dégoûtes.

Les choses furent rapidement expédiées. D'une seule gifle sur la tempe, Cavalcanti envoya Dufau dans le monde du sommeil. Puis il l'attrapa par le

col de son uniforme et le souleva. Il le traîna contre le mur et, crochant les ongles de sa main gauche dans le gras de la nuque, il le souleva face au mur.

Le nez de Dufau éclata dès son entrée en contact avec le mur. Après, comme Cavalcanti lui fit racler le ciment de haut en bas jusqu'à la plinthe, son visage subit un râpage en règle qui laissa sur le mur une traînée de sang, mêlée de cheveux, d'un mètre. Le front fit un bruit mat en aboutissant sur le dallage et trois dents roulèrent avec de petits bruits cristallins.

Cavalcanti retourna le corps du bout de la chaussure.

— Mochetée, fit-il avec dégoût. Mais en te réveillant, tu diras merci à Gino. Il vient de te sauver ta retraite.

Le plus dur, une fois dans la cour, ce fut de chercher quel angle exact était le moins sous la vue du poste de garde, là-bas à gauche. Cavalcanti grimaça, ses calculs faits. Pas plus de trois mètres de largeur à peu près sûrs. Il allait falloir compter avec la chance. Moins dur qu'il n'y paraît. Ça dort plus souvent qu'on ne croit, les veilleurs de nuit. Il avança, le cœur à soixante-dix pulsations minute, sûr de lui.

Arrivé sous le mur ouest, à l'emplacement choisi, il siffla, vite et sourd.

Il rit. On répondait.

Il ne restait plus qu'à attendre.

Trente secondes plus tard, un long chuintement soyeux se fraya un chemin en l'air au-dessus de lui. La flèche de métal plombé atterrit tout près de lui et deux ou trois rouleaux de fine cordelette de nylon s'abattirent mollement autour dans la poussière de la cour.

Cavalcanti se rua en avant.

Une fois en haut du mur, à cinq mètres du sol, il prit soin de ramener à lui la corde et la flèche restées dans la cour sans heurter le mur avec la flèche. C… est une des villes les plus calmes de France. Et les gardiens de prison, c'est quand même fait pour tendre l'oreille. Même si celui-là s'était plutôt affalé sur son bureau : là-bas, ça ne bronchait toujours pas.

Le Corse lâcha corde et flèche de l'autre côté, dans le couloir, entre le mur qu'il venait de franchir et l'autre, le définitif. Puis il se suspendit et lâcha. Il se reçut en souplesse. Comme à l'exercice.

À peine à califourchon sur le mur extérieur, il vit le break Renault, rangé tous feux éteints juste au-dessous de lui. La silhouette dégingandée de Tonio gesticulait à côté comme dans un film muet.

— Cause ! souffla Cavalcanti, agacé. On n'est pas à la PJ.

— La corde. Ramène-la, siffla Tonio entre ses dents.

Cavalcanti ricana.

— Tu l'as payée avec ton pognon ?

— Non, mais elle peut resservir.

— Ah, non, ferme-la ! Ça porte malheur.

Tonio secoua la tête.

— Si les mecs passent au petit jour ils vont la voir, et l'alerte sera donnée plus tôt que prévu.

— Ça, c'est un argument, reconnut Cavalcanti en tirant la corde à lui. Encore que…

Il pensait à Dufau. Dans une heure au plus il allait se réveiller. Et gueuler…

— Et maintenant, grouille ! décréta-t-il en atterrissant.

Une main le releva. Banducci, l'avocat.

— Salut ! grimaça Cavalcanti.

L'avocat l'observait dans la pénombre avec attention.

— Quoi, tu ne me reconnais plus ? jeta Cavalcanti, agacé.

— Si, répliqua l'autre, mal à l'aise. Mais… tu m'avais promis de partir avec le buste…

Cavalcanti ouvrit la portière arrière et s'engouffra dans le break.

— Pas eu le temps, grommela-t-il.

L'avocat, à peine assis à la droite de Tonio qui s'était installé au volant, se retourna, décomposé.

— Je suis cuit. Tu ne te rends pas compte ! Les poulets vont tout de suite savoir que c'est moi qui t'ai apporté le buste.

— Mais non, fit négligemment Cavalcanti en tapant sur l'épaule de Tonio. Mon feu, dit-il sèchement, je veux mon feu.

Tonio ouvrit la boîte à gants et sortit le P. 38. Cavalcanti se pencha et attrapa l'arme au vol.

— Ça va mieux, souffla-t-il en riant.

Tonio grilla un feu rouge.

— Mollo, gronda Cavalcanti. On n'a pas intérêt à se faire remarquer.

Il plongea son dos contre la banquette en faisant jouer les sécurités de son arme.

Banducci se retourna encore, vert de rage.

— Tu n’es pas réglo, Gino, siffla-t-il.

Après, une paralysie brutale lui bloqua les cordes vocales. Cavalcanti levait doucement son P. 38 dans sa direction.

La balle entra par la bouche. Des débris de sang, d’esquilles d’os et de cervelle éclaboussèrent l’épaule, le bras et la joue gauche de Tonio, qui fit une embardée.

— Gino ! hurla-t-il en redressant in extremis avant un poteau télégraphique.

— Lourde-le, jeta Cavalcanti en rempochant son P. 38. Décidément, il était trop bête.

Tonio freina sur le bas-côté et fit ce qu’on lui disait. Un corps mou et lourd s’aplatit dans l’herbe au ras de la portière.

— Maintenant, tu peux mettre la gomme, conclut Cavalcanti, placide. Et j’espère que la planque est bonne. J’ai besoin de calme pour la suite des opérations. Il faut s’occuper du frangin.

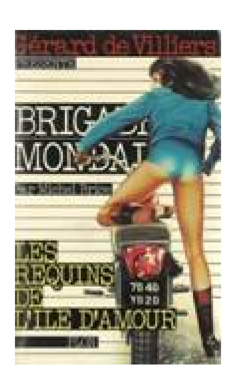
— Et Griffin ? fit Tonio, qui pensait au garde du corps de son patron, arrêté avec lui par Corentin.

— Trop con, on le laisse au trou, cracha Cavalcanti… Mais le frangin, c’est autre chose.

Une vague lueur traversa son œil. Il voyait Jo, son cadet, son frère, le mari de Rita… Il soupira.

Un tiers de seconde, il avait failli avoir des sentiments humains.

CHAPITRE III



La blonde n’arrivait pas à décrocher ses yeux de Boris Corentin. Il y avait des semaines quelle n’avait pas vu ça à la piscine : un homme. Un vrai, dans toute l’acception du terme. Pourtant, elle venait là deux fois par semaine au moins. Elle avait même une carte d’abonnement.

Boris passait devant elle, se dirigeant vers le plongeoir. Elle eut tout le temps de savourer le spectacle. De face, de profil et de dos quand il s’en alla.

Josiane était une femme à hommes. Elle s’y connaissait. Trente ans et incapable de donner le compte exact de ses amants à cinquante près. Elle avait appris à faire la différence au premier coup d’œil. Avec le gratin masculin, s’entend. Autrement dit, à peine dix pour cent du total du sexe opposé. Le reste, transparence sous son regard. Et quand, parfois, ça faisait tilt, alors elle avait sa classification. Un : les beaux, les charmeurs, un peu mous, en général vite fatigués et avec qui il fallait jouer de la tendresse. Pas désagréable, mais pas trop souvent. Deux : les durs. Ceux qui, d’autorité, prennent l’initiative. Déjà beaucoup mieux. Malheureusement, ce sont souvent aussi les sexistes. Amateurs de football, de tiercé et de bistrot, sûrs d’eux. Excellents au lit, vite insupportables. La pêche la plus fréquente de Josiane : on pouvait rompre vite. Restait le fin du fin : la beauté, plus la virilité évidente, plus l’intelligence et le respect d’autrui.

Rarissime à trouver.

Voilà qu’elle avait ça devant elle. Sous la forme de ce grand brun sec et noueux qui s’apprêtait à plonger à dix mètres d’elle. Physiquement, des proportions quelle n’avait vues qu’une vingtaine de fois parmi ses amants. La bonne taille : 1 m 80, pas plus, les hanches minces, les épaules larges et placées juste comme il faut. Tout en muscles, mais pas trop. Absolument

pas culturistes. Pas la moindre « gonflette » à la Tarzan. De l'affilé, du nerveux. On voyait tous les tendons.

Et puis, ces trois raretés supplémentaires : des jambes absolument droites, avec de la cuisse et du mollet. Une colonne vertébrale à l'équilibre sans défaut. Et surtout, sur les hanches, juste au-dessus du maillot étroit de nylon bleu ciel, ces deux muscles latéraux qu'on ne voit plus guère qu'aux statues grecques.

Josiane soupira sur la banquette de ciment où elle s'était réfugiée pour récupérer entre ses aller-retour en brasse papillon (pour les pectoraux, et par voie de conséquence le maintien des seins) ; son regard venait de croiser celui de l'homme, ça avait été rapide. À peine une demi-seconde. Mais elle avait eu la conclusion à l'examen de passage : les yeux noirs qui s'étaient paisiblement posés sur elle savaient regarder une femme.

Indéfinissable. Impossible à mettre en mots. Mais hurlant de vérité : quand un homme a ces yeux-là, profonds, aigus et doux à la fois, c'est qu'il est de première force au lit et qu'après, il ne se tourne pas de l'autre côté pour ronfler.

Josiane regarda vivement la pendule de la piscine, noyée au loin dans un brouillard de buée. Un peu plus de treize heures. Elle ne devait être au bureau qu'à deux heures. En gros, elle avait environ une demi-heure pour entrer en contact avec l'inconnu qui, à présent, fendait l'eau bleu-vert de la piscine dans un crawl parfait. Après un plongeon vif, nerveux et plaqué juste ce qu'il fallait pour ne pas perdre le bénéfice de son élan en descendant trop sous l'eau.

Elle sourit en se levant. L'homme, dans l'eau, avait la même chevelure épaisse et dense que tout à l'heure à son passage au bord de la piscine. Or, Josiane l'avait noté, comme toujours, quelques cheveux blancs parsemaient les tempes d'un noir de jais. Ce qui signifiait cette précision encore plus soufflante, l'inconnu à qui on aurait donné entre vingt et vingt-cinq ans au seul vu du physique, en avait au moins trente-cinq.

L'âge des premiers cheveux blancs, sauf rares exceptions. Ça aussi, Josiane le savait.

Elle se planta dans le couloir où Corentin revenait dans le même rythme puissant et cadencé du début.

Elle attendit qu'il touche le bord et nota avec plaisir qu'il n'était pas du tout essoufflé. Puis elle se pencha et abruptement :

— Pardonnez-moi d’être directe… J’ai envie de faire votre connaissance.

Boris Corentin l’observa avec un éclair noir dans les yeux. Il chassa les mèches de son front d’un coup de nuque.

— Voilà autre chose, dit-il en riant. C’est moi qu’on chasse maintenant !

Josiane s’assit au bord de la piscine.

— Ça vous dérange ? questionna-t-elle en se cambrant.

Il rit :

— Non, mais vous m’avez pris de vitesse.

Les yeux noirs dénudèrent le corps doux et ferme de Josiane.

— Je voulais prendre un peu d’exercice avant de vous attaquer, fit-il en découvrant ses dents.

— C’est malin ! dit-elle.

Juste après, elle cria. Il l’avait attrapée au poignet et tirée dans l’eau.

— Salaud, fit-elle en lui enfonçant le talon dans les côtes, tu me paieras une mise en plis.

Le haut-parleur de la piscine chuinta quand ils eurent atteint le petit bain à lentes brasses paisibles. La meilleure nage quand il faut causer.

— M. Boris Corentin est demandé au standard, proclame la voix impersonnelle de la téléphoniste.

Corentin eut tout à coup envie de couler à pic. La Brigade mondaine ne lui laisserait donc jamais de répit. Pour une fois qu’il s’était échappé.

Trop cloche de respecter les règles du service : donner toujours son point de chute.

— Ils sont gonflés, non ? proposa Josiane comme commentaire.

— Bien jeté ! fit Corentin qui était en train de se haïr d’appartenir aux services de la Brigade mondaine, 36 quai des Orfèvres, à titre d’inspecteur principal des affaires recommandées.

Josiane fit une tentative, pas mauvaise, de nage à l’indienne. Une vieille méthode de flottaison que sa mère lui avait apprise et qui possédait un avantage capital : rendre particulièrement difficile le maintien d’une poitrine convenable – à savoir, celle de Josiane dans le carcan d’un soutien-gorge de maillot de bains.

— Cesse de tirer sur tes bretelles, lâcha Corentin, l’air soucieux, ça risquerait de craquer.

— Goujat ! fit Josiane, devenue pourpre. Je te revaudrai ça.

— Attends un peu, reprit Corentin. J'écoute la dame.

— Tu es malade, ou quoi ?

— Non, je viens de faire un pari.

De nouveau, le haut-parleur grésilla.

— L'inspecteur Boris Corentin est demandé d'urgence au standard, pardonnez-nous d'insister, fit la voix de speakerine, légèrement excédée cette fois.

Boris Corentin attrapa le rebord de la piscine à côté de lui.

— Cette fois, fit-il, il faut que j'y aille. Je ne peux pas me permettre de laisser empoisonner tout le monde ici.

Josiane faillit boire la tasse.

— C'est toi qu'ils demandent ? Vraiment ? Tu es flic ?

Il se hissa dehors d'un rétablissement.

— Raciste ? interrogea-t-il, à peine aimable, en se retournant vers elle d'un coup de reins.

Elle pouffa :

— Je suis juive.

Il hocha la tête :

— Cesse de plaisanter : ton truc, c'est sérieux. Moi, de la blague, c'est tout.

Elle sourit.

— Merci de faire la différence, flic.

Il lui prit la main et la pressa.

— Tu viens souvent ?

La réponse jaillit :

— Mardi, vendredi, midi à quatorze heures.

— OK. On se reverra.

Il partit en courant. Dans l'eau de la piscine, Josiane se sentit soudain très seule. D'autant plus que les culturistes classiques commençaient à arrondir leurs cuisses autour d'elle.

— Beurk ! lâcha-t-elle méchamment. Du vent, la gonflette ! Je suis là pour nager.

Elle fit l'otarie et coula d'un coup de reins.

— Dommage, jugea l'un des culturistes, elle est bien roulée.

Son vis-à-vis souffla à ras de l'eau, l'arrosant en pleine figure.

— Peut-être, mais c'est la guêpe.

À trente mètres de là, dans le bureau de l'administration, Boris Corentin se sentait mal dans sa peau. Il dégoulinait sur la moquette et en plus, Charlie Badolini, dit Baba, patron de la Brigade mondaine et fameuse peau de vache, lui parlait service. Pendant que là-bas, dans l'eau, il y avait une blonde ronde comme un poisson et qui devait savoir encore mieux nager entre deux draps que sous l'eau.

La douche écossaise.

— D'accord, patron, j'arrive, soupira-t-il, en raccrochant dans le cendrier.

Dans la piscine, un culturiste fit des approches à coups de nageoires en direction de Josiane, le muscle quadruplé de volume depuis son service militaire, sûr de lui.

— Dégage, sous-homme ! lança Josiane en voyant arriver le supertanker.

Celui-ci faillit se noyer les branchies de stupeur.

— Laisse tomber, fit son ami, elle ne doit pas aimer les hommes.

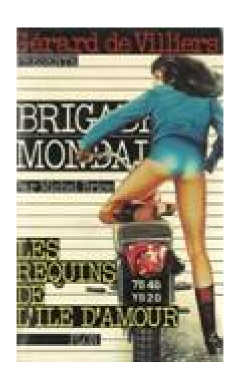
Josiane attrapa la remarque au passage. Elle le balaya d'un revers de manchette. Le culturiste éternua.

— Tu as raison, Bibendum, lit Josiane en se hissant à l'échelle de sortie, je n'aime pas les hommes.

Elle ricana.

— Je préfère les étalons.

CHAPITRE IV



Boris Corentin se sentit transporté un peu plus de vingt ans en arrière. À l'époque où il s'était mis à prendre en haine son prof de maths. Les mêmes symptômes, exactement, les « tendances à l'identification sadique » types, comme lui avait expliqué l'inoubliable vieil amateur de petites filles qu'il avait arrêté un jour et qui lui lisait les lignes de la main, psychanalytiquement s'entend, en attendant l'arrivée du car de police retenu dans un embouteillage historique place de l'Etoile[1].

Il pianota le verre de sa montre avec les ongles de sa main droite.

— Permettez-moi, monsieur le divisionnaire, commença-t-il avec une amabilité merveilleuse d'hypocrisie, mais je voudrais essayer de comprendre ce qui se passe dans une ligne professionnelle de progression.

— Votre ligne professionnelle de quoi ? éructa Charlie Badolini en s'agitant de haut en bas comme s'il voulait redonner un coup de jeunesse à la formule éculée du coq qui se dresse sur ses ergots.

Corentin se mordit les lèvres.

« Fais gaffe, Boris, se dit-il. Tu vas trop loin. »

Il fit la moue, pour lui tout seul.

En plus, il ne détestait pas Charlie Badolini, Baba pour les intimes (mais jamais en face de lui), Niçois de naissance, peau de vache congénitale, cœur d'or par nature profonde. Et irremplaçable chef de la Brigade mondaine. L'éternelle « B.M. » ; n'en déplaise au ministre de l'Intérieur qui la rebaptisée Brigade des stupéfiants et du proxénétisme en juin 1975.

— Excusez, patron, reprit-il, j'avais un vieil avoir psychanalytique dans la mémoire.

Badolini cracha encore un peu de ses poumons avant de rallumer une Gauloise bleue sans filtre. Incorrigible fumeur. Irrécupérable. Rien à faire

pour le guérir. À cinquante-cinq ans, c'est trop tard pour changer de vie.

— Fermez le tiroir sur votre avoir, jeta le chef de la Mondaine quand la fumée de sa cigarette daigna lui accorder quelques décilitres d'air pur en compensation.

Corentin réprima un sourire. Il adorait voir plaisanter son chef. Ça voulait dire que l'humeur était bonne côté bureau directorial. Ça voulait dire aussi que Charlie Badolini continuait d'avoir un coin de cœur pour Boris Corentin. Un rare privilège, et envié, parmi la centaine d'inspecteurs de la Mondaine. Et la preuve, évidente pour tous, que Charlie Badolini avait plus que de l'estime pour Boris Corentin : une manière d'affection paternelle aussi. Normal : il n'avait pas de fils et, à la Mondaine, avec qui parler vraiment, sinon avec Corentin ? C'était le seul, toutes estimations faites, que Charlie Badolini pensait capable de lui succéder un jour.

Une constatation qui renforce les liens entre deux hommes.

Comme toujours quand ils étaient face à face, tout ça était passé entre eux dans un éclair de compréhension mutuelle accélérée. Charlie Badolini retourna s'asseoir derrière l'acajou historique de son bureau Empire. Une attention personnelle du directeur du Mobilier national, un ancien de l'Ecole des Chartes à qui, dans le temps, il avait ouvert l'Enfer des archives de la police. Une rare faveur que l'autre avait su apprécier. Il en avait fait sa thèse. Une prestation si intéressante qu'il avait fallu décréter le huis-clos quand il l'avait présentée. L'Enfer des archives de la police, à cinquante mètres à vol d'oiseau de la Sainte-Chapelle, c'est cent mille mégatonnes de perversion à faire tourner de l'œil de stupeur outragée le marquis de Sade surpris en séance d'accouplement contre nature avec Sacher Masoch.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Corentin, fit Charlie Badolini en gratouillant le cuir fauve de son bureau.

Boris Corentin daigna esquisser un sourire de fils modeste.

— Ecoutez, monsieur le divisionnaire (avec Badolini il fallait toujours respecter les formes. Classique avec les gens de petite taille), vous me sortez de l'eau de la piscine, je saute dans un taxi. À mes frais, parce que les remboursements, je connais. À la radio du taxi, j'entends qu'Ange Cavalcanti, que j'ai eu l'honneur d'arrêter personnellement il y a pratiquement quatre mois, s'est évadé de prison en bousillant la gueule de son surveillant et en flinguant d'une balle de P. 38 en pleine bouche l'avocat

qui l'a aidé à s'enfuir. Et moi, en arrivant ici, j'apprends que je dois partir *full speed* pour une banale affaire de proxénétisme à Lyon !…

Il s'arrêta, un peu rouge.

— Excusez mon comportement, monsieur le divisionnaire, mais vous comprenez, Ange Cavalcanti, c'est mon gibier, à moi.

Charlie Badolini mâchouilla sa cigarette au point de la transformer en chique.

Ravi. Il adorait quand Corentin sortait de ses gonds. Ça lui rappelait sa jeunesse.

Il jubila en grimaçant, de plus en plus ressemblant à Louis de Funès dans ses meilleurs moments.

Exactement lui au même âge. Teigneux, ombrageux. Vert de rage quand on lui soufflait une affaire qu'il croyait lui appartenir par droit de cuissage quasi moyenâgeux.

— Allons, Corentin, calmez-vous, gronda-t-il sans avoir besoin de forcer sur les graves.

À la différence de Louis de Funès, Charlie Badolini avait un tuyau d'orgue en fonte vulcanisée à la place des cordes vocales.

Il mesura avec satisfaction l'effet de ce roulement de basse : Corentin inclinait complaisamment la tête, parfait dans son rôle d'écolier réprimandé.

— Je ne vais pas vous apprendre, reprit le chef de la Mondaine, un ton à peine au-dessus, que l'évasion d'Ange Cavalcanti est du ressort direct de la Brigade criminelle, et non de la Brigade mondaine ?

— Pardon, patron, de la Brigade des stupéfiants et du proxénétisme, corrigea Corentin avec une tête à claques.

— Inconnu au bataillon, souffla Badolini. Mais chut, si M. le Ministre nous entendait…

Corentin daigna sourire.

— Reste, monsieur le divisionnaire, conclut-il avec amertume, que, comme par hasard, il faut que je parte dare-dare pour Lyon traquer un proxénète miteux.

Badolini secoua la tête :

— Ça n'est pas « comme par hasard », monsieur Corentin, corrigea-t-il avec un rictus appuyé.

Corentin crispa les mâchoires et se mit à jouer des épaules dans son veston.

— Je vois, patron, la prudence. Vous avez peur que je prenne des initiatives. Alors, vous m'envoyez au vert, non ?

Il sourit.

— Je me trompe ?

— Pas trop, avoua Badolini, qui se reprit aussitôt. Reste, mon cher Corentin, que cette affaire de Lyon est très importante et que je veux que vous ayez pris le train dès ce soir avec votre équipier, Aimé Brichot.

Le ton était redevenu professionnel. Impersonnel. Comme l'œil.

Corentin s'inclina :

— À vos ordres, monsieur le divisionnaire.

Il s'arrêta, l'œil interrogatif :

— Je suppose que j'ai droit à une C.R. non ?

Un voile passa dans le regard du chef de la Mondaine :

— Ah, oui, j'oubliais. Voici.

Il tendit à Corentin une feuille à en-tête du tribunal de Grande Instance du département de la Seine. Corentin prit la feuille et la parcourut machinalement. La C.R. classique. À gauche, sous l'en-tête, les rappels circonstanciés : « N°du juge : 67. N° du cabinet : 106, références A/2 1789. N°C.R. : 77.

Suivait le texte de la C.R. proprement dit :

« Nous, X…, juge d'instruction près le tribunal de Grande Instance du département de la Seine, chargeons MM. Corentin, inspecteur principal, et Brichot, inspecteur à la direction de la Police judiciaire de Paris, officiers de police judiciaire, auxiliaires de M. le procureur de la République, vu la procédure en instruction contre LAROUSSE Xavier, inculpé de proxénétisme, de violences et d'insultes à représentant de l'ordre, des actes suivants :

MISSION :

Procéder à tous transports, interpellations, perquisitions, blocages de comptes bancaires ou postaux et toutes opérations utiles à la manifestation de la vérité.

Enfin, les derniers cachets : « Fait à Paris le 23 mai 197…, et la signature du juge, au-dessus de son cachet rond.

Boris Corentin empocha le texte qui faisait de lui et de son équipier, Brichot, les maîtres d'un homme qu'il n'avait jamais vu de sa vie et qui s'appelait Xavier Larousse. Il franchit les deux portes matelassées du bureau patronal après un salut respectueux à son supérieur hiérarchique.

Une nouvelle paire de lunettes sur le nez – un très joli modèle à bordure mi-écaille de plastique et filet d'acier doux dû à une générosité de sa femme – Aimé Brichot, dit Mémé, fourrageait comme d'habitude dans son garde-manger. À savoir la partie gauche de son bureau. C'est là qu'il enfournait ses achats détaxés à la coopérative de la police.

Corentin lança un bonjour général à Rabert et Tardet, les deux autres inspecteurs des Affaires recommandées qui tapaient à la machine, l'un son rapport et l'autre sa note de frais. La moitié de la vie d'un flic…

Corentin se tourna vers Brichot avec gaieté.

— La daube a l'air d'être bonne ? lança-t-il.

— La daube ? fit Brichot en plissant toute la peau lisse de son crâne d'un seul relèvement des sourcils.

Ses nouvelles lunettes glissèrent sous l'os de son nez. Il les attrapa avec agacement. À revoir…

Corentin enjamba le dossier de sa chaise et s'assit à la volée, comme sur une selle de cheval. Au meilleur de sa forme, aujourd'hui :

— D'habitude, c'est de la daube que tu stockes là-dedans. Je suis dingue ou quoi, Mémé ?

Brichot se gratta la moustache.

— Ça, dingue, ça serait nouveau ! fit-il avec amitié. Le contraire du dingue, c'est bien toi.

Il rit dans sa moustache avec une lueur enfantine derrière ses verres épais de myope.

— En fait de daube, Boris, reprit-il, c'est de la grive. Du pâté de grive. Attention ! entière. Pas un cheval pour une grive ! Une grive par boîte. Comme autrefois.

Corentin se gratta le crâne :

— C'est gras, la grive ?

Brichot leva les sourcils, son crâne se plissa. Ses lunettes lui tombèrent sur le nez.

— Merde, fit-il en rectifiant tout ce désordre. Il pointa le nez vers sa flèche.

— Gras-la-grive ? qu'est-ce que c'est, du tchèque ?

— Du cholestérol, rectifia Corentin, hilare. Brichot boucla soigneusement à la clé de sûreté le tiroir rempli de grives.

— Ça va, j'ai compris.

Il esquissa un sourire timide :

— Tu sais, reprit-il, j'en ai moins, du cholestérol, Jeannette est géniale.

Corentin claqua des doigts :

— La pauvre, tu lui casses la cabane avec tes pâtés de grive.

Le crâne de Brichot se mit à vibrer :

— C'est pour elle.

— Mon œil, fit Corentin.

Il extirpa la feuille de papier remise par Badolini :

— Pense plutôt au boulot, dit-il. Il y a une C.R. pour Lyon.

— Pour Lyon ? interrogea Brichot, surpris en avançant la main. Il y a des traces de Cavalcanti à Lyon ?

Les yeux noirs de Corentin réglèrent au laser son compte à une conversation encore chaude dans un beau bureau patronal voisin.

— Tu l'as dit, Mémé, il n'y a aucune trace de Cavalcanti à Lyon. Et c'est pour ça qu'on nous y envoie.

Brichot glissa délicatement dans son gousset la clé de son tiroir à pâtés de grive.

— Au fond, tant mieux, émit-il sentencieusement. Je n'ai jamais aimé ce Cavalcanti.

Il rêva un peu :

— Le contraire d'un gentleman.

Une image le traversait : celle de l'arrestation d'Ange Cavalcanti : jouant au poker avec une fille à genoux entre ses cuisses.

— Je connais ta formule, dit Corentin en se levant d'une détente : « Au sud de la Loire, tous des nègres. »

Il rit.

— Sauf que tu es nègre, toi aussi, hé, Berrichon !

— Ça va, tiqua Brichot dans une contraction de moustache.

Il avait horreur qu'on l'attaque sur son point faible : être né, par une malchance inadmissible vu ses goûts profonds, ailleurs qu'à Londres, et dans le quartier de Chelsea de préférence.

— Mémé, reprit Corentin, rends-moi service…

— Encore, soupira Brichot.

Corentin sourit.

— T'inquiète, ce n'est pas terrible. Occupe-toi des billets, j'ai une voiture à rendre.

Il se passa la main sur les sourcils.

— Une amie, tu comprends.

— Tout à fait, grinça Brichot sans haine.

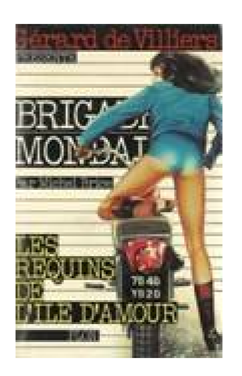
Corentin éclata de rire.

Huit minutes plus tard, il était au volant d'une 304 « S » vert métallisé. La voiture personnelle d'une amie. Une vraie. Il n'avait pas menti sur le terme. La propriétaire, c'était Germaine, la coiffeuse du coin de la rue de Turbigo, à deux pas de chez lui. Une « ancienne » sans doute. Mais rien de plus depuis longtemps. À part un échange constant de bons procédés depuis. Le prêt de la 304, par exemple, quand Boris avait besoin d'une voiture.

Sa manière à lui de rendre le geste : il avait proprement mit fin à chacune des tentatives de racket sur Germaine de la part des voyous du coin à laide d'une méthode simple, et utile pour l'entraînement, côté judo :

La désarticulation éclair du poignet d'un pâle malfrat de quartier quand il se penche sur une femme pour la frapper parce quelle a dit non à ce qu'on veut lui imposer.

CHAPITRE V



Liliane Borel soupira. Boris Corentin traînait dans les parages. Elle rougit : il s'approchait d'elle.

— Bonjour, Lili, fit-il en souriant. Excusez-moi, je cherche des clés de voiture. Par hasard, vous ne les auriez pas vues ?

Liliane Borel, trente-cinq ans, pas laide, presque jolie, mais souffrant d'une timidité inguérissable, était la seule dactylo de la Brigade mondaine. Elle avait un drame dans la vie. Elle était amoureuse de Boris Corentin. Sans espoir. Pas assez folle pour se leurrer sur la vérité de son attitude à son égard. Gentil, poli, avec ces attentions de rien du tout qui vous retournent le fer dans la plaie. Mais inaccessible à vie.

Elle battit des paupières avec maladresse.

— Si, monsieur Corentin, vous les avez posées sur mon bureau hier soir.

— Hier soir ? fit-il en fronçant les sourcils.

Les pommettes de Lili, s'empourprèrent un peu plus.

— Oui, quand vous êtes venu me dicter votre rapport sur l'affaire de la rue Mardel.

Corentin se mordit les lèvres. L'affaire de la rue Mardel. Un crémier qui s'introduisait la nuit dans le dortoir de l'orphelinat voisin de sa boutique. Pour se livrer, avec une forme de génie dans l'improvisation à ce qui s'appelle légalement de l'attentat à la pudeur devant des écolières de dix à treize ans. Pauvre Lili, vierge sans aucun doute, et qui tapait à la machine des énormités terrifiantes sous la dictée d'un homme qui jamais ne la regarderait autrement que comme une collaboratrice.

Le trousseau de clés de Germaine se balançait au bout des doigts de Lili.

Corentin le prit délicatement.

Il sourit :

— Ça vous va bien, les cheveux plus courts. C'est à la mode.

Liliane Borel essaya de se cambrer. Elle ne réussit qu'à se tordre le buste de biais. Tragique. Corentin nota tout dans un aller-retour des prunelles. Bouleversé. Honteux en même temps. Au fond, s'il le voulait vraiment, était-il sûr de ne pas pouvoir prendre Lili en main ? De faire son éducation de femme ? De l'arracher à la solitude qui la rongeait ?

Il soupira. Il aurait fallu être un saint. Pas facile. La vie galope. Si peu de temps pour la charité. Et puis, la charité, c'est insultant…

D'un revers du poignet, il chassa toutes ces évidences désagréables.

— Merci, Lili, je vous revaudrai ça, dit-il en attrapant le trousseau de clés.

Il s'en alla avec la conscience d'un regard désespéré dans son dos. Et la certitude amère de ne rien pouvoir faire pour Lili, même s'il l'essayait vraiment.

Au virage de l'hôtel de Ville, il pensait encore à elle quand un coup de poing inexplicable lui jeta la nuque contre l'appui-tête. Le déchirement de la tôle vers l'arrière de la voiture lui fit oublier la douleur de ses vertèbres cervicales.

Il s'éjecta de la voiture.

Le pare-choc de tank d'une Volvo grise dernier modèle, la mieux blindée, avait réduit du quart la contenance du coffre arrière de la 304 de Germaine.

— Ce que je hais le plus au monde ! gémit-il entre ses lèvres. Bousiller une voiture prêtée.

Il releva le nez.

Attiré par le parfum.

Face à lui, extraordinaire, une blonde platinée. Fausse bien entendu. Ça se voyait aux yeux, aussi noirs que les siens. Généreuse de corps comme Sophia Loren à sa bonne époque.

Les yeux noirs de Boris Corentin se rabaissèrent vers le sol. Décidés à procéder à un réexamen de bas en haut.

Le tout ne dura que quinze secondes. Mais ce fut suffisant pour que Corentin mitraille dans sa mémoire une série de précisions importantes. Son subconscient glissa le tout dans la calculatrice appropriée de sa libido. Le résultat sortit aussi sec :

Une plante superbe.

Doublée d'une salope.

Clair comme deux et deux… La fille à la Volvo qui n'arrivait pas, dans l'émotion, à lui offrir le moindre mot d'excuse, était bâtie comme une *play mate* de *Play-boy* sous son imperméable porté grand ouvert. Morphologiquement, l'opposé mathématique d'un pilier de rugby gallois dans un pantalon de Courrèges. De quoi faire pleurer de désespoir Jane Birkin ou Sylvie Vartan : un corps de femme. De vraie. Comme on n'en fait plus.

Corentin se radoucit. Puis entre la fureur de se trahir et le plaisir de l'occasion. Indécrottable… Toutes les occasions sont bonnes pour la chasse.

— Vous avez fait vœu de faire le coup du lapin à la race masculine ? interrogea-t-il en se massant péniblement la nuque.

La conductrice de la Volvo secoua sa crinière blonde. Ce qui permit à Boris Corentin d'approfondir son examen. Concluant : sous l'imperméable, le chemisier de soie grège était ouvert à trois boutons – petite privauté que la bourgeoisie interdit formellement – et sous la jupe de flanelle grise plissée, les bas nylon avaient une teinte tirant sur le noir qui n'est pas rarement de mise avec les conductrices de cette voiture protestante par excellence qu'est la Volvo.

— Désolée, articula la fausse blonde, j'avais la tête ailleurs.

Elle eut un rire de gorge.

— Je rêvais.

Une espèce de sixième sens titilla la case « prudence » dans le cerveau de Boris Corentin. L'accent était italien. Très prononcé. Presque trop. Et puis, ça n'existe pas, une femme qui dit à un homme après lui avoir enfoncé sa voiture, « Je rêvais », comme seule excuse.

Il se figea, de plus en plus attentif :

— On devrait se ranger le long du trottoir pour les formalités, vous ne croyez pas ? dit-il d'une voix froide.

— Bien sûr, fit la blonde avec précipitation. Montrez-moi.

Ils firent quelques manœuvres. Les énervements de conducteurs derrière eux disparurent comme par enchantement.

La conductrice de la Volvo avait des papiers parfaitement en règle au nom de Rita Salone, native d'Herculanum, province de Naples, en Italie. Sa Volvo lui appartenait en propre. Son assureur était tout à fait sérieux. Un seul détail bizarre : la carte grise avait été passée au « gratteur-radar », ce gommage électronique de l'encre que connaissent tous les techniciens de calculatrices transistorées.

Boris Corentin remplit posément le constat après la blonde, en se félicitant de ne pas avoir à sortir d'autres papiers que ceux de Germaine.

Quand ce fut terminé, il se tourna vers la conductrice du tank.

— Je peux me permettre une question ? fit-il en essayant de dissimuler tout l'intérêt qui lui titillait les prunelles.

— Je vous en prie, gloussa la blonde avec un accent napolitain plus vrai que nature.

Corentin se pencha sur elle.

— D'accord, ça n'est pas gros une 304 devant une Volvo, mais quand même, à quoi pensiez-vous quand vous avez essayé de m'éjecter de la voie publique.

La blonde sourit mystérieusement, avant de battre des paupières.

— Je n'aime pas les confidences, dit-elle finalement comme à regret.

— Ça n'est jamais désagréable à entendre, décréta Corentin qui cherchait au jugé à mesurer le poids de ce que le chemisier empêchait d'éclater.

La blonde le regarda dans le blanc des yeux :

— Vous vous foutez de moi ? jeta-t-elle méchamment.

— Ça c'est le comble ! grinça Corentin, désarçonné. J'ai failli me rompre le cou par votre faute et en plus, j'ai droit aux insultes !

La blonde daigna sourire.

— N'exagérons rien.

Dans son regard, Corentin devina qu'elle crevait d'envie, même si ses paroles disaient le contraire, de poursuivre la conversation.

De plus en plus intéressant. Sans compter que le chemisier, lui, était au bord de l'explosion comme un compte numéro iranien dans une banque suisse.

Corentin agita les doigts avec une sympathie humaine parfaitement simulée.

— Essayez d'être gentille, fit-il. Vous me devez bien ça. Juste un mot d'explication, je ne vous demande rien de plus. Je suis curieux de nature. À quoi rêviez-vous quand vous m'avez heurté ?

La réponse fusa, biblique :

— À l'amour.

Corentin eut envie de jeter sa cravate aux orties.

— Jolie répartie, reconnut-il. Mais ça demande des explications complémentaires.

La blonde le fixa, droit dans les yeux avec un mouvement de fierté dans la nuque.

— Je me caressais, monsieur, articula-t-elle avec dignité.

Il se bloqua, cherchant furieusement à maîtriser la situation. Au bord d'être emporté par un maelstrom autrement violent que le coup dans la nuque de tout à l'heure.

— C'est une excuse valable, je le reconnais, avoua-t-il finalement. Mais…

Il essaya de sourire le plus naturellement possible.

— Je suis confus de vous dire ça, madame, mais… L'opération ne doit pas être facile en conduisant.

La blonde arrondit les lèvres avec une exaspérante expression de commisération.

— J'ai un changement de vitesse automatique, expliqua-t-elle.

— Ah bon ? jeta Corentin, ahuri. Je vois mal la nuance.

La blonde sortit une Benson and Hedges de son sac Hermès et avança la cigarette avec ses lèvres, vers Corentin.

Celui-ci chercha ses allumettes avec l'impression qu'il devenait de plus en plus plouc.

— La nuance, reprit la blonde en s'enveloppant de tabac anglais, est que le changement de vitesse automatique me permet de garder les deux cuisses libres.

Corentin souffla, affreusement mal à l'aise.

— Ecoutez, madame, avoua-t-il, je voudrais savoir quelque chose de précis. Vous voulez en venir où ?

Soudain, la blonde arrondit la bouche vers lui.

— J’ai envie de vous, vous êtes long à la détente, non ?

Il éclata de rire.

— Ça fait la deuxième fois.

La blonde le fixa, vexée.

— La deuxième fois que quoi ?

Il la déshabilla encore de ses yeux noirs.

— La deuxième fois de la journée.

Elle fit la moue.

— Ça a marché, la première fois ?

— Pas eu le temps, avoua-t-il.

Elle joua des épaules.

— Vous l’avez, maintenant ?

Il se recoiffa d’un geste rapide.

— Soyons simples, reconnut-il. J’ai trois heures de temps devant moi. J’habite à dix minutes, le temps de mettre la 304 à un garage que je connais, ça fait deux heures el demie. Deux heures et quart au pire. Ça correspond, ou non ?

— Ça correspond, admit la blonde.

Elle se déhancha vers sa voiture.

— Je vous suis, dit-elle.

Il agita les doigts.

— Pas de trop près. Il faut quand même que j’arrive indemne jusque chez moi.

À peine installé au volant, loin de la blonde-bulldozer, Boris Corentin reprit conscience. Tout ça sentait le piège. Il en était sûr, sans trop savoir pourquoi. Il soupira. Quand ses réflexes de policier cesseraient-ils donc de lui empoisonner la vie sentimentale ?

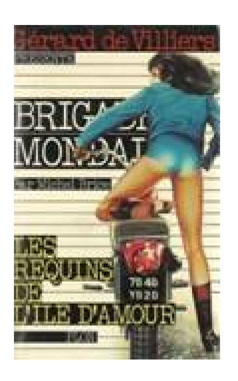
Il mit le contact en soupirant : le seul problème était qu’il avait à rendre à Germaine une voiture bousillée. Le reste relevait des hasards de la vie.

Bizarres, au demeurant. Une brune décolorée en blond platine, obsédée sexuelle doublée d’une femme avec des papiers truqués…

— Bon Dieu, se dit Boris Corentin en passant sa première, la vie est passionnante, non ?

Il démarra, l’œil rivé au rétroviseur.

CHAPITRE VI



Rita Salone apparut dans l’encadrement de la porte de la salle de bains. Nue. Soufflante.

— Je te plais, dans le genre MLF ? interrogea-t-elle d’une voix rauque.

— La vraie tigresse. Ça peut aller, fit-il avec une petite crispation des commissures.

Il essayait de se souvenir depuis quand il n’avait pas vu une fille aussi belle offerte devant lui. Une sidérante statue de chair faite à hurler pour l’amour et pour rien d’autre.

— J’aime être regardée, reprit Rita, toujours paisible. Tu veux que je bouge un peu ?

— Oui, avoua-t-il. Mais lentement. Tu passes le film au ralenti, OK ?

Elle sourit, princière.

— T’inquiète, j’ai l’habitude des hommes, je sais ce qu’ils aiment.

Un feu brutal empoigna Corentin au creux du ventre. À la limite de la douleur. Il se cala dans son fauteuil. Ravi de l'occasion qui s'offrait. De plus en plus heureux d'exister.

Devant lui, la poitrine de Rita se balançait au rythme de ses pas, attachée très haut, un peu écartée, et lourde juste ce qu'il fallait, avec ses pointes sombres et étonnamment importantes, pour donner envie aux mains de venir par en dessous l'aider à prendre un peu de repos. Mais c'était le ventre et les lianes qui remuaient le plus Boris Corentin. La fille, la cage thoracique très ouverte, avait des côtes qui se dessinaient légèrement à chaque inspiration. Et alors, au-dessous, le ventre se creusait. Avec deux douces colonnes de chair et de muscles de chaque côté du nombril. En bas, la fourrure en triangle dense du pubis, très noire, faisait un contraste d'une violence presque insoutenable avec le blond bleuté des cheveux flottants.

La fille se retourna, et Corentin se demanda s'il était possible d'avoir encore plus chaud. Ce qu'il voyait, c'étaient des reins de femme. De vraie femme, larges, riches, tendus. Le sillon entre les fesses montait très haut et deux fossettes profondes le concluaient magnifiquement.

Toujours de dos, Rita se pencha en se cambrant. En même temps, elle s'ouvrit.

— Tout à l'heure, fit-elle soudain, tu préféreras de quelle manière ?

La voix était toujours la même, précise, fière et nette. Un contraste étonnant avec le réalisme de l'exhibition.

— J'aime toutes les manières, dit sourdement Corentin qui commençait à se rappeler qu'il y a un autre train quotidien pour Lyon, trois heures après celui qu'il devait prendre.

Il se mordit les lèvres et faillit pousser un soupir de stupeur.

À deux mains, Rita s'était offerte totalement.

— Et toi, fit Corentin, d'une voix blanche, tu préfères quelle manière ?

La réponse jaillit du tac au tac, avec en même temps une brève ruade des reins toujours offerts.

— Je crois qu'on devrait s'entendre. Moi aussi, suis pour toutes les manières.

Elle se redressa et, se retournant, vint vers lui.

— Ah, j'oubliais, fit-elle avec un sourire entendu.

Elle se pencha sur lui et ouvrit la bouche, le plus qu'elle pouvait.

— Ça peut aller ? interrogea-t-elle en se relevant.

Il lui prit le poignet et tira à lui.

— Tu permets une question précise ?

Elle prit une inspiration étonnée, ce qui eut pour effet de faire se balancer ses seins de droite à gauche.

— Vas-y, fit-elle en souriant.

— Ne prends pas ça pour une critique, reprit-il avec un sourire sincère, je n'ai pas de préjugés, simplement, je suis curieux.

Il la fixa dans le noir de ses prunelles :

— Tu travailles où ? dit-il doucement.

Rita se cabra :

— Salaud ! grinça-t-elle, je ne travaille plus.

Il rit.

— Je préfère ça, j'ai horreur de payer.

Les deux yeux de jais entre les mèches délavées du casque de cheveux le découpèrent en tranches.

— Je t'ai parlé de payer ? siffla-t-elle. Non. Bon. Tu m'excites. Affaire à suivre.

Il accentua sa pression autour du poignet et tira vers le bas.

— Merci du compliment, fit-il. Maintenant, on commence, non ?

À présent, Rita était à genoux contre lui. Echevelée. Haletante. La vraie déesse de l'amour guerrier.

— Je te préviens que je m'y connais, dit-elle entre ses dents. Je vais t'avoir en deux minutes.

Il tendit la main dans un mouvement d'épaules qui fit saillir sa manche de chemise dans une longue ondulation musculeuse du tissu. La main écarta les mèches qui noyaient le front.

— Je n'ai jamais douté que tu t'y connaisses, dit-il sérieux. Mais moi, je vais peut-être t'étonner.

— C'est ce qu'on va voir, dit-elle, sourcils froncés.

Elle plongea, les deux mains en avant.

— Hé, fit-il, pas de tricherie. Les mains dans le dos.

Elle obéit, bonne joueuse.

— Un point pour toi, fit-elle avant d'incliner la nuque à petits coups.

Rita se releva, la gorge secouée de spasmes. Elle porta les deux mains à ses mâchoires.

— Toi, tu as un truc, fit-elle, hésitant entre la fureur et la curiosité.

Il rit en se tapotant le front de l'index :

— Non, tout simplement, c'est la tête qui commande.

Rita baissa les yeux. Ahurie. Plus de vingt minutes quelle y allait de tout cœur. Et avec toute sa science d'ancienne de chez Madame C… sans résultat. L'adversaire tenait toujours.

Le cas.

Le deuxième dans sa vie.

L'autre, bien sûr, était Ange Cavalcanti, son maître, son Dieu. Celui qui l'avait envoyée ici avec une mission bien précise.

Elle réfléchit. Un détail lui revenait. Avec Ange, quand il la maltraitait trop longtemps, elle savait comment mettre fin au problème. Pénible. Mais irrésistible.

Elle fit sa proposition.

Corentin hocha la tête :

— Tu es maso ou quoi ?

Elle rougit.

— Non, enfin…

Il rit :

— Enfin quoi ?…

Elle secoua la tête :

— On reparlera de ça un jour tu veux ? Pour l'instant, mon problème c'est de t'avoir. Et comme ça. Pas autrement. Laisse-toi faire !…

Il hocha la tête, fataliste. Dix secondes plus tard, une ventouse de chair était empalée autour de lui au maximum possible. En même temps, il avait l'impression qu'une pompe aspirante surpuissante avait décidé de l'avaler tout entier à cadence accélérée.

Ça dura encore cinq bonnes minutes. Puis Rita jaillit en arrière. Exorbitée. Au bord de l'évanouissement.

— Tu as gagné, avoua-t-elle sombrement, je n’en peux plus.

Elle se durcit tout à coup :

— Hé… Il y a une maladie spéciale, ça me revient. Ça s’appelle…

— Te fatigue pas, coupa-t-il en l’entraînant vers le lit. Je ne suis pas malade. Le Yoga, ça aide à se contrôler, c’est tout.

Il la coucha d’autorité en croix sur son lit.

— Tu n’aimes pas les façons simples ? demanda-t-il en se glissant vers elle.

Elle frissonna. Il l’envahissait.

— Tes mains, vite ! gémit-elle.

— Où ? questionna-t-il, interloqué.

— Les seins, les bouts, haleta-t-elle. Ne sois pas timide, c’est du solide.

Il fit ce qu’elle lui demandait.

Ils crièrent ensemble.

Avec une tendresse attentive, Rita suivait du doigt les commissures des lèvres de Boris.

— Je t’ai mâché, fit-elle dans une moue avec un remords parfaitement hypocrite.

Il haussa les épaules. Attentif à l’extraordinaire poitrine qui, tout à l’heure, au moment du spasme, s’était subitement durcie quasiment comme du béton. Un détail qui en disait long sur les capacités amoureuses de la fille aux papiers d’identités douteux.

Elle coula un œil vers la montre, sur la table de nuit.

— Vite, fit-elle, le temps passe.

Elle se releva sur les coudes.

— Ce que tu veux, toi ?

Il sourit.

— Non. Dis, toi, je suis curieux de savoir qu’est-ce que tu préfères vraiment ?

Elle battit des paupières, puis le fixa par en dessous. Luttant entre la fierté et le désir. Ahurie aussi. Ange Cavalcanti l’avait envoyée coincer Boris Corentin, inspecteur principal de la Brigade mondaine, ennemi juré

d'Ange, et donc d'elle, puisque c'est lui qui l'avait arrêté. Et voici qu'elle en pinçait pour le flic.

Au point de ne pouvoir résister au besoin d'être sincère. Elle avoua ce qu'elle avait à dire dans un murmure.

— Tu es vraiment maso, commenta-t-il. Ça, je ne l'aurais pas cru.

— Pourquoi ? jeta-t-elle en relevant fièrement la tête.

Il rêva un peu :

— Je ne sais pas. Une impression. Tu as l'air si solide.

Elle se cabra.

— Tu critiques les masos ?

— Absolument pas, dit-il précipitamment, je n'ai jamais critiqué personne. Sauf les salauds, les tueurs, les voleurs, les lâches…

Un orage s'était levé dans ses prunelles. Rita frissonna, songeant à Ange…

Elle s'enveloppa les épaules à deux mains et frissonna. C'était plus fort qu'elle. Il fallait que le flic la prenne comme elle avait envie. Histoire de jouer avec le feu. De savoir si vraiment avec Ange seulement…

Elle leva vers lui un visage d'où tout orgueil avait disparu :

— Si tu ne me critiques pas, dit-elle avec effort, tu vas m'écouter et faire ce que je vais t'expliquer.

La première fois qu'Ange Cavalcanti lui avait imposé ça, Rita avait dix-huit ans et elle avait pensé quelle allait mourir de désespoir et de honte. Et puis, aussitôt après, l'ahurissant s'était produit. Ange avait prouvé qu'il avait raison. Jamais Rita n'avait eu autant de plaisir.

Et aujourd'hui, elle demandait à un flic de…

Mais ça n'était pas un flic. Impossible. Rita s'y connaissait trop en hommes. Il n'y en avait que deux, elle en était sûre. Ange et celui-là. Le brun athlétique aux yeux gentils.

— Merci, murmura-t-elle quand il eut fini de la préparer comme elle lui avait demandé.

— Pas de quoi, fit-il, remué par ce qu'il voyait.

Quelque chose d'étonnant, et de fabuleusement révélateur sur les mystères insondables de la personnalité humaine. Environ une heure et demie plus tôt, en pleine rue, dans Paris, il s'était fait défoncer l'arrière

d'une voiture prêtée par une Volvo carrossée en tank et conduite par une amazone blond platine avec des éclairs d'orgueil dans les reflets de vernis d'ongles autant que dans les yeux. Maintenant, après cette éprouvante rencontre – et un peu moins d'une heure et demie avant son rendez-vous gare de Lyon avec Aimé Brichot – une fille belle à couper le souffle, et qui pouvait s'offrir qui elle voulait, reposait là, sur son lit à lui, incroyable lieu de rencontre dû au hasard, dans une posture à faire pleurer de pitié.

— Pourquoi moi ? interrogea-t-il avec des saccades dans le ton. Pourquoi m'avoir choisi, moi, pour te faire subir tout ça ?

La réponse vint, tranchante et fière comme tout à l'heure, quand Rita crânait, appuyée à sa Volvo.

— Parce que tu n'es pas n'importe qui et que, par conséquent, ça sera meilleur.

Il frémit.

— Evidemment, il te reste les mains, les deux mains.

Au-dessous de lui, dans le visage écrasé de côté entre la masse de ses cheveux et la courte pointe du lit où Rita était plaquée de toute sa joue gauche, il distingua l'esquisse d'un sourire fugitif.

— Tu peux m'en empêcher, murmura-t-elle dans un souffle.

Elle tendit sa nuque dans un effort difficile.

— Libre à toi, reprit-elle, de me changer la position des poignets.

Il secoua la tête, de plus en plus effaré. Il n'avait jamais vu ça. Une masochiste ! Il s était fait lever par une maso ! Et à présent, elle le dirigeait au doigt et à l'œil pour lui faire prendre son plaisir exactement comme elle l'entendait.

— Ecoute, fit-il sans haine. Si ça peut te rendre service, je veux bien t'aider. Je te l'ai dit tout à l'heure. Je ne suis pas raciste.

Il contempla comme dans un cauchemar le corps splendide entravé devant lui.

— Je suis pressé, reprit-il. Aide-moi à conclure ton truc.

La voix de Rita s'éleva, de nouveau durcie : Il faut vraiment te faire un dessin ? Ouvre mon sac, la brochure au fond. Page 14. Tu comprendras.

Ahuri, Boris Corentin tenait entre ses mains un fascicule de cauchemar. C'était une publication clandestine comme il n'en avait jamais vu. Une sorte de bulletin de club ronéotypé de luxe. Le titre : *Postures femmes.* Suivaient, sur une cinquantaine de pages, autant de manières d'attacher une femme masochiste dans une posture odieuse à toute autre femme.

Page 14, Corentin comprit rapidement ce que désirait Rita.

— Quand même, dit-il en s'approchant d'elle, tu aurais pu me demander, avant. Pourquoi faire ça en deux fois ?

— Pour te laisser libre.

Il se passa la main devant les yeux.

— Ah oui, je vois. C'est du raffinement.

— Tu es un rapide, toi. Pas besoin de t'expliquer longtemps.

Boris Corentin regarda le magnifique corps distendu dans ses liens qui lui offrait, grand ouvert, le chemin de ses reins au-dessous des bras retournés, poignets tirés vers la nuque, chevilles retournées à l'envers et tirées, elles aussi, vers la nuque.

Il essaya d'imaginer la tension subie par la colonne vertébrale à hauteur des reins et frémit. Rita était cambrée comme un arc.

L'entrejambe, offert au maximum, entre les fesses écartelées.

Il souffla. Le pire était qu'il avait, depuis quelques instants, une terrifiante envie de viol dans le ventre.

« Moi aussi, alors, je suis ?… » se dit-il avec effarement, constatant que, oui, il la désirait violemment. Et comme elle était.

— Rita, fit-il doucement. Dans ta logique, il faut que je te fasse mal, non ?

Il y eut un silence. Puis un rire de mépris.

— Idiot ! quant est-ce que tu cesseras de poser des questions ridicules ?

Il fonça.

Quand elle hurla, il se dit, l'espace d'une seconde, que son voisin de palier allait appeler la police pour brailler qu'on égorgeait une femme à côté.

Mais très vite, les cris de Rita se transformèrent en râles de bonheur.

Il y avait des mois quelle n'avait pas connu ça : un empalement déchaîné, à la limite de l'explosion. Merveilleux.

Toujours prêt à rendre service, Corentin cherche ses seins à deux mains. Il se rappelait la violence de leur réaction à la caresse, tout à l'heure.

— Ah, non ! je t'en prie ! gémit Rita, pas ça.

Il stoppa, sidéré.

— Je ne pige pas.

Elle tourna vers lui autant quelle put son visage où les larmes avaient dilué tout maquillage :

— Tu ne seras jamais maso, toi. Ça crève les yeux. Tu n'as donc pas compris ? Ce que j'aime, c'est la privation !

Il lui caressa doucement la tempe.

— Tout à l'heure, pourtant, tu aimais bien…

Elle sourit, avec une indulgence ahurissante dans la situation où elle se trouvait.

— Je suis compliquée, voilà tout, murmura-t-elle. Parfois, je suis normale, parfois non.

Elle s'arrêta un instant, puis, se mettant à jouer des reins.

— Ne te gêne pas, fit-elle doucement.

Il l'agrippa aux hanches, et elle recommença à crier.

Accroupie aux pieds de Boris, Rita serrait les genoux et les bras, recroquevillée comme une enfant.

— Tu es terrible, dit-elle en levant les yeux vers lui.

Il sourit.

— J'ai eu de la chance en naissant, dit-il.

Elle avança les lèvres vers son ventre et l'embrassa.

— Je ne connais qu'un autre homme aussi doué que toi, dit-elle.

— Qui ? jeta-t-il avec une fierté de mâle vexé.

Elle rit :

— Tiens, il réagit comme toi… Mais qu'est-ce que ça peut faire que je te donne son nom ? Ça te dira rien.

Il se mit à masser les poignets mâchés par les liens.

— C'est lui qui t'a appris tout ça, bien sûr.

Elle baissa la tête sans répondre.

— Tu l'aimes ?

— Oui, reconnut-elle.

— Alors, pourquoi tu m'as fait des avances – du genre brutal entre parenthèses – tout à l'heure dans la rue ?

Elle tendit le visage vers lui.

— Pour qu'il me punisse. Parce que je le lui dirai.

Corentin sentit que, de nouveau, son désir montait. Rita avança la bouche un peu plus.

— Inépuisable…, dit-elle d'une voix de gorge. Comme lui. Qu'est-ce que c'est bon !

Ses yeux se voilèrent.

— Je te dois bien ça, murmura-t-elle. À ton tour de choisir.

Les yeux noirs de Boris Corentin se durcirent.

— D'accord, fit-il d'un ton de commandement. Tu vas t'allonger sur le lit, et sur le dos.

Elle rit :

— Indécrottable normal ! fit-elle avec amitié.

Mais elle obéit.

Il lui fit prendre du plaisir au moment où il le voulait, c'est-à-dire exactement au même temps que lui.

— Pas mal, la performance, reconnut-elle en se levant.

Elle s'étira. De plus en plus belle. Impossible d'imaginer que, tout à l'heure, ce modèle de *Play-boy* criant de santé et débordant de manifestations hormonales, s'était fait attacher comme dans un cauchemar…

— J'ai soif, dit Rita. Et toi ?

Il coula un œil vers son réveille-matin.

— Encore une petite demi-heure et il faut que je parte, dit-il. On a le temps pour le champagne…

Elle tendit l'index vers la kitchenette :

— Le champagne est au frigo, j'imagine ?

Il approuva de la tête.

Après, tout se passa avec une vitesse de rembobinage de film.

Tout ce dont se souvint Boris Corentin, plus tard, ce fut d'une coupe de champagne avalée d'un trait. À cause de la soif.

Puis il y eut une série d'éclairs dans son cerveau. Et le plongeon dans une surréalité étrange…

Toujours nue, Rita se dirigea vers le téléphone. Elle fit un numéro avec rapidité.

— Tonio ?

— C'est fait. Tu peux venir. Tu connais l'adresse.

— Un cas. Ne le dis pas à Gino surtout, hein ? Mais c'est l'étalon, votre Corentin. Bon Dieu ! J'aime le travail comme ça.

Elle se retourna vers le corps agité de soubresauts nerveux en travers du lit.

— Dépêche-toi, reprit-elle dans l'écouteur. C'est la vraie bête. Des fois que je ne lui aurais pas assez mis la dose…

Quand elle raccrocha, elle porta vivement la main à sa bouche.

— Ça alors, fit-elle sidérée. Déjà…

Le LSD, quelle avait administré à Boris Corentin dans son champagne est un fabuleux révélateur de la libido. Il rend encore plus minables les moyens. Et donne aux exceptionnels des forces herculéennes.

Surtout quand, en plus, de la cantharide a été ajoutée au LSD.

Allongé nu dans les vapes en travers de son lit, Boris Corentin, inspecteur principal des Affaires recommandées de la Brigade mondaine, et comptant à son actif trois étreintes, toutes différentes quelles aient été, dans les deux heures précédentes, persistait à offrir dans un rayon de soleil couchant la preuve d'une virilité indéfectible.

Rita rêva une demi-minute devant cette pierre ultra-précieuse.

— Tant pis, se dit-elle en avançant. Tonio mettra bien une demi-heure à arriver.

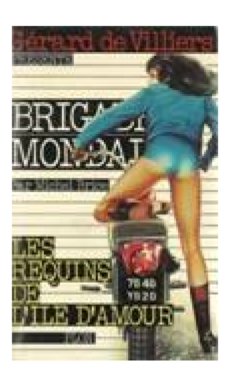
Elle s'empala sur le policier drogué avec des petits cris de souffrance délicieuse tout en lissant du doigt la chevelure de jais de Boris Corentin.

— Dommage, murmura-t-elle, d'être obligée de t'avoir fait ça.

Elle se mordit la lèvre inférieure avec une moue de délectation.

— C'est si rare, un mâle.

CHAPITRE VII



Aimé Brichot essuya frénétiquement ses lunettes. À peine remises en place, il scruta le tableau d'affichage des horaires.

19 h 46, quai n° 8. Pas de doute, c'était le bon train. Or, il était 19 h 44.

Et Boris n'était toujours pas là.

A 19 h 46 pile, le Paris-Lyon démarra sous le nez d'Aimé Brichot.

Celui-ci reprit sa mallette et son sac de voyage et se dirigea à petits pas excités vers la première cabine téléphonique.

C'est Tardet qui lui répondit au bureau. Non. Pas de message de la part de Corentin.

— Tu as essayé chez lui ? demanda-t-il.

Brichot avoua que non.

— Je le fais, reprit Tardet. Rappelle-moi dans cinq minutes.

Cinq minutes plus tard, Aimé Brichot eut la confirmation : Corentin n'était pas chez lui, son téléphone ne répondait pas.

Il soupira, fatigué, et repartit examiner le tableau d'affichage pour chercher à quelle heure était le prochain train pour Lyon.

Inquiet quand même. Mal à l'aise. En treize ans de compagnonnage, jamais Boris Corentin n'était arrivé en retard sur un quai de gare…

Raymond Nescat, frais émoulu de l'école des stagiaires de la police, en était à sa troisième ronde de nuit au Bois de Boulogne depuis son affectation au commissariat de la Porte Dauphine. Par voie de conséquence, il aurait dû avoir l'œil plus rapide que Gallois, son coéquipier, un vieux qui avait presque connu l'époque dingue de la Libération. Mais expérience oblige, c'est Gallois qui vit le spectacle le premier.

Pas très loin du lac supérieur, et dans un « boulevard ».

Ahurissant. Le fou total. En pleine lumière, à ras des voitures qui fonçaient vers la porte de Saint-Cloud.

— Ouvre les yeux en grand, petit, fit Gallois d'une voix émue, ça n'est pas toutes les nuits qu'il est donné à un poulet de voir ça.

Nescat écarquilla les paupières, rapide à la détente.

— Il joue à quoi, le mec ? grimaça-t-il en rougissant.

Gallois ricana.

— À se taper une mineure. Tu as vu la tête de la fille ? Seize ans, dix-sept au plus… le mec est fou. Le vrai suicidaire.

Il souleva la visière de son képi d'un geste las.

— Encore que… tu sais, petit, des fois qu'il ferait ça là, en pleine lumière, pour multiplier les chances d'être surpris, ça ne m'étonnerait pas.

— Traduis, hoqueta Nescat, absorbé dans la contemplation du « couple » à l'œuvre dans l'herbe du bas-côté de l'avenue.

Gallois secoua la main devant les yeux de son équipier :

— Réveille-toi, lardon, les compliqués, ça pullule au Bois. Crois-en le vieux Gallois.

Il soupira :

— Tu ne peux pas savoir ce qu'un détraqué est capable d'imaginer pour mieux prendre son pied…

— D'ac. Reçu 5 sur 5, fit Nescat, vexé. C'est noté.

Il tendit le menton vers le spectacle.

— On ne peut pas laisser ça durer plus longtemps.

Gallois se gratta la tempe.

— M'est avis que non. On finirait par passer pour des voyeurs.

Par terre, à deux mètres d'eux, c'était une exhibition de bête. L'abjection absolue. L'homme était en veston et chemise, sans cravate, mais rien en

dessous, à part ses chaussettes, qui se boudinaient autour de ses chevilles. Un bout de chemisier pendait au bras gauche de la fille. Le reste, jupe, chandail, chaussures et imper, traînait partout dans l'herbe jaune, sous les arbres. Avec les chaussures du mec, son slip et son pantalon.

La fille riait. Par saccades. Avec des filets de bave aux commissures des lèvres. L'homme riait lui aussi. Mais sans baver. Le genre sec. Digne dans le crime. Seulement, ses yeux avaient des lueurs de folie totale.

Il empoignait par en dessous les deux seins de la fille comme s'il avait voulu tirer avec frénésie une double sonnette. Parce que, bien sûr, il la sodomisait. À grands coups de reins athlétiques qui la forçaient à crapahuter dans l'herbe, peu à peu, sur les coudes, en s'effondrant, en se relevant.

Tournant tous les deux en rond comme des mouches déboussolées dans une fin du monde de Sodome et Gomorrhe.

Impressionné, Gallois tendit la main vers l'épaule du dingue.

— Hé, fit-il, mal à l'aise.

L'autre leva vers lui un regard mou sous une paupière pesant trois tonnes.

— Merde, jura Gallois, la tuile. Un camé. Ça ne va pas être facile.

Il vira vers Nescat :

— Tu as ta clé de borne ? interrogea-t-il hâtivement.

Nescat ne comprit pas tout de suite.

— Oui, beugla Gallois, soudain écœuré par ce qui se poursuivait dans son dos, la petite clé carrée spéciale. Celle qui ouvre les bornes d'appel !

Nescat sortit à grandes brasses molles de son coma.

— Vu, sous-brigadier, glapit-il. Je l'ai.

Il extirpa son trousseau de clés.

Gallois secoua la tête, fataliste.

— Parfait, petit. À présent, tu sais où est la borne la plus proche, au moins ?

Nescat vira sur ses talons comme une girouette.

— Non, avoua-t-il.

— Agite la main derrière toi, reprit Gallois, de plus en plus placide.

Nescat obéit mécaniquement. Son index entra en contact avec la vitre.

— Trouvé ! fit-il avec une gaieté gênée.

Gallois hocha la tête.

— Appelle ! Qu'est-ce que tu attends ?

Tandis que l'autre faisait ce qu'il lui avait demandé, Gallois se tourna encore une fois vers le couple en prurit total dans l'herbe du bas-côté.

— Y'a un truc qui cloche, se dit-il en se massant le menton. Quand même c'est un peu gros, le maxi attentat aux mœurs sous un réverbère, au bord d'une des allées les plus fréquentées du Bois. Et à deux mètres d'une borne d'appel…

Une vieille musique d'enfance carillonnait dans le crâne de Boris Corentin. Autrefois, en Bretagne, chez sa mère, pas loin d'Audierne, Finistère-Sud c'était une musique qui résonnait bon chaud. Avec des impressions annexes de tendresse, de confort.

À présent, ça hurlait dans sa tête d'une façon insoutenable. Tellement fort qu'il était incapable d'aligner deux idées de suite. Et pourtant, c'était justement ce qu'il essayait de faire avec la force du désespoir.

Quelque chose ne tournait pas rond dans la réalité ambiante. Ça c'était un point d'acquis dont il ne démordrait pas, même en présence de son avocat. Pardon… devant ses juges. Et avec l'aide de son avocat. Pas question de confondre les genres.

Mais il verrait tout ça plus tard. Pour le moment, le point important était de savoir pourquoi, lui, Boris Corentin, inspecteur principal des Affaires recommandées, etc… avait les fesses collées sur le banc d'une cage à suspect d'un quart de Paris.

Il se tâta la hanche sous sa veste. C'était vrai : Rien en dessous.

Pas normal…

Il vacilla. Au bord de vomir, se récupérant avec un reste miraculeux d'énergie venu d'autrefois, du temps où il s'appelait Corentin. Et possédait une plaque de police… Ce que ses doigts, agités mécaniquement au fond de ses poches, lui disaient avoir perdu…

Vue de l'intérieur, pour la première fois de sa vie, une cage de commissariat, c'était quelque chose de terrifiant. Dans ses terminaisons nerveuses de flic, le LSD administré à haute dose avait un résultat odieux :

il le culpabilisait au degré maximum. Un combat éperdu entre la conscience professionnelle – blessée à mort d'être du mauvais côté du grillage – et la conscience tout court qui lui criait sans qu'il soit encore tout à fait capable de le comprendre : « On t'a drogué. »

Le seul vrai problème, c'était d'aligner deux idées à la suite l'une de l'autre. Une fois que ça serait fait, il passerait au problème suivant, aligner trois idées à la suite. Etc. jusqu'à ce que tout ça ne pose plus la moindre difficulté.

Il souleva ses paupières vers un spectacle nouveau ; une fille à deux mètres de l'autre côté du grillage ; côté des femmes. À poil sous un manteau de flic. Ça pour le manteau, il était sûr de la marque de fabrique. Mais la fille ? Pourquoi elle était là, en face de lui ? Et bouche ouverte, langue sortie ? L'air flippé ? Complètement flippé.

Il se pencha, balancé sur son banc par un roulis venu du fond de toutes ses terminaisons nerveuses.

— Mademoiselle, articula-t-il pâteusement, excusez-moi, mais votre manteau, ça relève de l'usurpation de fonction.

Il rit.

La fille se cabra et se mit à se caresser.

— M'en fous, éructa-t-elle. Les flics… J'aime ça…

Elle perdit l'équilibre sur son banc et roula par terre.

Mais la main n'avait pas quitté sa place, continuant à s'activer.

Corentin, dans la multitude de soleils jaunes et verts qui lui concassaient le crâne sans répit, eut une vision salvatrice. Quelque chose que son subconscient lui disait de suivre à tout prix. Comme un souvenir de mille ans. Une réalité ancienne et qui disait : « Tu n'aimes que ça. »

Il se mit à baver en contemplant, entre les larmes qui lui noyaient les yeux, l'exhibition solitaire de sa voisine de cage.

— Bon Dieu ! éructa-t-il. Une femme !

Il se jeta en avant. Monstrueux. Aussitôt aplati contre le grillage de séparation.

Le commissaire Tabaccat griffa élégamment le grillage de la cage.

— Récapitulez, fit-il par-dessus son épaule.

Gallois remit ça. Pour la énième fois depuis cette nuit. Et pour du vent, côté heures supplémentaires.

De l'autre côté, ça dormait enfin. Sans discussion.

— Vous dites bien, reprit Tabaccat en lissant sa fine moustache, que l'homme n'avait pas le moindre papier d'identité sur lui mais que les poches de sa veste étaient bourrées de comprimés de LSD ?

— Exact, monsieur le commissaire, dit Gallois, fatigué de répéter cent fois les mêmes choses depuis cette nuit.

— Et la fille ? reprit Tabaccat, sans pitié.

— Rien non plus pour l'identifier.

Tabaccat vira vers ses subordonnés avec la vivacité d'un homme qui a quitté son lit deux heures plus tôt seulement. Un détail que Gallois lui envia avec une pointe de haine.

— Petit, fit-il avec un air important. Vous allez m'appeler illico la B.M. Je veux le numéro privé de leur patron. Insistez. Dites que c'est très important.

L'agent Petit se précipita avec une lueur admirative dans le regard :

— Vous avez une idée sur qui c'est ? cria-t-il presque en décrochant le combiné.

Le commissaire Tabaccat parcourut son commissariat des yeux.

— S'il s'agissait seulement d'avoir une idée. Je suis sûr de savoir qui c'est.

Il vola une cigarette à Gallois qui en sortait une de son paquet :

— Cette loque droguée qui se précipitait tout à l'heure là-bas en plein prurit vers une pute aussi droguée que lui, fit-il en agitant l'index vers la cage, c'est tout simplement l'inspecteur Boris Corentin, le meilleur des flics de la Brigade mondaine.

La tirade fit sur Nescat, qui vacillait de sommeil à côté de Gallois, l'effet d'une tasse de café additionnée de citron et de gros sel.

— Il y a des moments chocs dans la vie ! proclama-t-il avec le naturel de ses vingt-trois ans.

— Expliquez-vous, tiqua le commissaire Tabaccat en se ridant le front.

Nescat se secoua pour se rappeler de mieux respecter la hiérarchie.

— C'est ce qu'il disait, tout à l'heure quand j'ai essayé de lui faire boire un peu d'eau.

— Continuez, vous m'intéressez, fit Tabaccat, les yeux en veilleuse.

Nescat tendit le bras vers Corentin, plongé dans un sommeil électrique chargé de cauchemars.

— Tout à l'heure, il m'a dit, pendant que je lui essuyais la bouche avec mon mouchoir : « Je suis Corentin, appelle Mémé. »

Tabaccat se passa la main droite sur l'oreille.

— Sacré Boris, murmura-t-il pour lui-même. Toujours marié avec Brichot.

Il se secoua.

— Messieurs, fit-il d'une voix vibrante, vous avez devant vous un des plus étonnants souvenirs de votre carrière. Boris Corentin, as de la Mondaine. Drogué à mort et transformé en bouc. Pourquoi ? Ça mérite réflexion…

Batiot, le standardiste du commissariat de la Porte Dauphine se précipita avec des ondulations de hanches très suspectes.

« Merde, se dit Tabaccat, il y a une tante dans le service. »

Batiot roucoula, sans savoir qu'il confirmait une impression :

— M. le commissaire divisionnaire Charlie Badolini à l'appareil…

Tabaccat ne se pressa pas. Histoire d'impressionner les seuls subordonnés qu'il aurait jamais dans sa vie… À quarante ans, devenir commissaire Porte Dauphine, ça n'est pas mal, sans doute…

Mais il y a mieux.

Exemple : le drogué révulsé dans la cage du car, à trois mètres.

— Monsieur le divisionnaire ?… interrogea vivement Tabaccat. Je n'ai pas une bonne nouvelle pour vous. Boris Corentin est chez moi, Porte Dauphine, camé à mort, et chargé du pire. Attentat à la pudeur sur la voie publique, insulte à fonctionnaire, détournement de mineure et j'en passe…

Il s'arrêta honteux. Il avait été au bord de la revanche… Et pour cause. Il y avait longtemps, Boris Corentin avait passé haut la main le concours d'entrée à la police. Tandis que lui, Armand Tabaccat, avait dû redoubler.

Tabaccat fut aussitôt peiné de ses mauvaises pensées : dans sa cage, Corentin ma si fort qu'il fit sauter la serrure. Les montants de sa cage. Plus

ceux de la cage voisine.

Avant qu'aucun des poulets n'ait songé à réagir, la fille fonçait dehors et disparaissait.

Pas droguée, elle…

Charlie Badolini repoussa les quotidiens qu'il était en train de feuilleter, comme tous les matins, sur la couverture de son lit où fumait le café brûlant préparé par sa femme.

— Merci de m'avoir appelé chez moi, commissaire, dit-il d'une voix unie. J'arrive tout de suite.

Il vira vers sa femme.

— Marguerite, dit-il avec une espèce de désespoir, c'est la tuile.

Mme Charlie Badolini, brune et douce, vaincue d'avance depuis trente ans, réagit à peine.

— Les tuiles, avec toi, j'ai l'habitude, fit-elle en regardant les nuages courir dans le ciel de l'autre côté de la vitre.

Son mari écrasa sur sa table de nuit sa première cigarette de la journée.

— Tu n'as pas compris, Marguerite, dit-il. Corentin s'est fait prendre avec une gosse au Bois de Boulogne.

Marguerite Badolini sursauta :

— Ça, fit-elle tristement, je n'aime pas du tout. Corentin, c'est autre chose.

Elle prit la main de son mari.

— Le petit s'est mis dans un mauvais coup ? demanda-t-elle crispée.

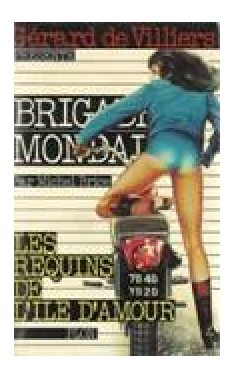
Charlie Badolini ferma les yeux. Ils n'avaient jamais eu d'enfant.

— Ça m'a tout l'air, Marguerite, dit-il sombrement.

Elle le poussa d'une détente du poignet.

— Qu'est-ce que tu attends pour y aller ? Il a besoin de toi, le petit !

CHAPITRE VIII



Charlie Badolini se voûta vers Aimé Brichot avec une lassitude douloureuse dans les épaules.

— Asseyez-vous, dit-il d’une voix morte. Ça va mieux.

Brichot verdit, dévoré par une envie incoercible de desserrer le nœud de sa cravate d’alpaga. Une petite folie qui lui avait coûté quarante-cinq francs au *Galfa Club.* Mais bien entendu avec l’autorisation formelle de Jeannette. Elle savait, de temps en temps, actionner la soupape de sécurité avec son dingue de la sape de mari.

Brichot réussit à se contenir. Autant par respect professionnel que par souci d’élégance. Le nez du chef de la Brigade mondaine s’était allongé, Charlie Badolini massacrait sa Gauloise entre ses incisives, les lèvres maculées de tabac. Près de lui, Dumont, le « principal » de son état-major, faisait une tête d’enterrement. Au sens strict.

— Corentin a fait le con, jeta carrément Charlie Badolini.

Brichot sursauta. Si son supérieur se permettait d’être grossier, c’est que ça devait vraiment être grave.

— Il n’est pas blessé ? bredouilla-t-il, de plus en plus vert.

— Oh non, soupira Badolini, mais il va falloir que je le mette en repos de récupération. Après on étudiera son cas.

— C’est si sérieux que ça ? fit timidement Brichot, qui sentait ses pommettes s’empourprer d’angoisse.

Le patron de la Mondaine hocha la tête affirmativement.

— Oui, je ne sais même pas si je vais pouvoir l’aider. Ecoutez-moi bien, Brichot, je viens de recevoir un coup de téléphone désagréable du quart de la Porte Dauphine…

Corentin essaya de se soulever sur les coudes. Aussitôt, il abandonna. La tête lui tournait trop. Il se laissa aller en arrière dans son oreiller en gémissant.

Tout de suite après, il vomit.

— Ça n'est rien, fit Brichot, les larmes aux yeux, je m'en occupe.

— Non, laisse…, bredouilla Corentin, qui touchait le fond de la honte. C'est à moi de…

Il vacilla de nouveau. Incapable de tenir sa tête droite sur ses épaules. Il avait l'impression qu'une double porte blindée lui avait écrasé les tempes. Des formes cauchemardesques et phosphorescentes n'arrêtaient pas de tournoyer dans ses rétines. Et chaque fois qu'il essayait de soulever la tête, le vertige, la nausée. En plus, ses reins lui faisaient atrocement mal.

Comme son ventre il avait l'impression qu'on le lui avait passé au battoir.

Curieusement, ses idées étaient tout à fait claires. C'était l'élocution qui n'allait pas. Du cerveau aux lèvres, les messages ne passaient pas. Ou à moitié seulement.

Il tourna péniblement les yeux vers la table de nuit, surchargée d'un flot de médicaments que Brichot était allé chercher à peine le médecin reparti.

— Tu me diras… combien ? fit Boris.

Brichot sourit :

— T'occupe, on verra ça plus tard.

Corentin soufflait avec par moments des râles.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il a ? se dit Brichot, épouvanté. D'où il sort ?

Il se pencha et serra le poignet de son ami :

— Dis, Boris, explique-moi, fit-il timidement.

Les lèvres de Corentin mâchouillèrent un début de phrase qui n'arrivait pas à se décider.

Tout ce que Brichot put savoir, ce fut le mot : « Drogue ». Ce qui ne l'avançait pas d'un pouce. C'était évident, depuis le début, que sa flèche avait été drogué.

Il hocha la tête, compatissant.

— Plus tard, fit-il en se levant.

Il alla tirer les rideaux.

— Essaie de dormir, Jeannette va venir. Elle se relaiera avec Germaine. T'inquiète, elles se sont entendues.

Corentin fit signe qu'il mourait de soif.

Brichot le fit boire. Presque avec de la tendresse.

Peu après, Corentin sombra dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla, il vit Jeannette Brichot qui le surveillait en tricotant, assise à son chevet. Il esquissa un sourire qui se transforma aussitôt en rire nerveux.

— Ah ! ça va mieux, s'exclama gaiement Jeannette. Pourquoi vous riez comme ça ?

— Parce que ça me rappelle mon enfance, dit-il. Quand j'étais malade. Ma mère…

Il s'arrêta, ahuri :

— Ça y est ! s'écria-t-il, je parle !

Jeannette se tourna vers la cuisine.

— Mémé, viens un peu. Boris délire. Il s'étonne de parler.

Brichot s'encadra dans la porte radieux :

— Mais non, Jeannette. Au contraire, c'est très bon signe.

Corentin se cala sur les coudes. Attentif à ce qui allait se passer. Rien de grave. Un peu de tournis, sans plus.

— Qui garde les jumelles ? questionna-t-il.

Jeannette suça son aiguille – à tricoter avant de redémarrer un rang.

— La concierge. Mais je vais rentrer. Votre amie Germaine va venir bientôt. Je l'attends.

Il se crispa :

— Je suis guéri. Je ne veux plus enquiquiner personne !

Jeannette agita son aiguille.

— Tss ! On dit ça. Et puis, on fait le faraud.

Il replongea la nuque dans l'oreiller.. Maté.

— Jeannette…, reprit-il. Il part avec vous, Mémé, bien sûr ?

Brichot se précipita, comprenant au quart de tour.

— C’est-à-dire, Jeannette, fit-il avec un air brusquement soucieux, j’ai des trucs à faire remplir à Boris. Il vaudrait peut-être mieux que je reste un peu avec lui. Tu sais, il ne faut pas abuser de la concierge.

Docile, Jeannette rangea sa pelote de laine, et ses aiguilles.

— Bon, dit-elle, compréhensive, et sans faire de façons, je vous laisse travailler.

Elle se pencha sur Boris et déposa un rapide baiser sur son front. Il se sentit rougir. Pensant à tout ce qui s’était passé ici même, sur ce lit, la veille. Et que jamais Jeannette Brichot n’aurait un seul instant pu imaginer…

— Alors, raconte ! jeta Brichot quand ils se retrouvèrent seuls.

Avide, et en même temps vaguement gêné vis-à-vis de sa femme. Il avait l’impression de la trahir en écoutant seul le récit de sa flèche.

Corentin lui raconta tout.

Sauf les détails des ébats avec la blonde platinée. Exactement le genre de sujet qu’il s’interdisait systématiquement d’aborder avec Brichot.

— Il y a un piège, conclut Brichot, soucieux.

Corentin s’essuya le front. Il transpirait. Parler avait été un effort.

— Ça, je ne te le fais pas dire, murmura-t-il. Mais qui ? Pourquoi ?

Brichot hocha les épaules, fataliste.

— Tu ne vas pas tarder à le savoir, j’imagine.

Il observait son ami, remué : les traits tirés et l’air fiévreux rendaient Boris encore plus beau que d’habitude. Quelle chance dans la vie d’avoir un tel physique… Mais Aimé Brichot, le myope chauve, n’éprouvait aucune jalousie pendant que tous ces sentiments le traversaient. Boris Corentin, c’était son frère aîné. Il était heureux d’avoir un frère aîné particulièrement réussi, voilà tout. Heureux et fier. Ça rehaussait son standing à lui, d’être le confident de Boris Corentin.

Celui-ci se passa lentement la main sur sa barbe de la veille.

— Tu as raison, Mémé, je ne vais pas tarder à être contacté.

Il rêva :

— Bon Dieu, qui ça peut bien être ?

Brichot fit le tour du lit et vint rectifier la position de la courtepointe avant de s’y asseoir.

— J’ai mon idée, fit-il avec une emphase mystérieuse.

Corentin glissa vers lui un regard cerné.

— Tu es crevé ça se voit. Rallonge-toi, lança Brichot, ému.

Sa flèche sourit :

— Retrouve la joie de vivre Mémé. Demain je suis debout.

Il se cabra un peu, portant les mains à ses reins.

— Le seul problème, c'est là, grimaça-t-il. Ça lance… jamais ressenti ce genre de symptôme.

— Tu crois que c'est grave ? avança Brichot maternel.

Corentin rit.

— La carcasse est solide. Ne t'en fais pas. Ce n'est pas encore pour aujourd'hui le fauteuil roulant.

— Le médecin a dit qu'il fallait boire beaucoup.

Corentin approuva du nez :

— Bien sûr, Mémé, j'ai été drogué à mort. L'intoxication totale. Il faut laver tout ça.

Brichot se pencha :

— Tu es sûr que rien ne sera lésé ?

— Hé ! fit Corentin en se voûtant, tu vas finir par me porter la poisse ! Parle-moi plutôt de choses sereines.

Il se cala dans son oreiller.

— Mémé, fit-il, soudain plus grave, ne me mens pas. On m'a tout pris, non ?

Brichot regarda ailleurs.

— Tout, reconnut-il, j'ai vérifié. Ta plaque de police, ton macaron, avec sa chaînette. Ta carte de transport, ton ticket magnétique, tout, quoi !

Il s'arrêta :

— Ton Smith and Wesson aussi, bien sûr.

Corentin se mordit les lèvres. Quelque part dans la nature, en ce moment même, un bijou technique capable de semer la mort à tous les coups sur son passage, était en train de se promener, à la disposition d'un inconnu, dont la mentalité était à l'opposé absolu de celle d'un soldat de l'Armée du Salut.

Brichot soupira :

— Tu m'as bien raconte une histoire de constat avec une Volvo ?

— Oui, fit Corentin, surpris. Tu ne me crois pas ?

Brichot se gratouilla la moustache.

— Où est-il, ton constat ? j'ai cherché, tout à l'heure. Rien trouvé.

Corentin crispa les mâchoires. Devant ses yeux, passait l'image d'une belle salope qui, en plus, l'avait mené par le bout du nez pour l'aider à satisfaire pleinement sa libido déviationniste à elle. Un comble.

— Laisse tomber les recherches, dit-il avec « ; lassitude. Si tu veux mon avis, tu ne trouveras rien du tout. Et moi non plus.

— Ça va te coûter combien vis-à-vis de Germaine ? interrogea Brichot, toujours aussi pratique que gaffeur.

Corentin se passa les doigts sur le front et trouva qu'il transpirait gras quand il était malade. Une constatation parfaitement insupportable. Il avait horreur que sa carcasse le trahisse.

— Exactement le genre de calcul que tu ne me verras jamais faire, lâcha-t-il avec un éclair princier dans les yeux.

Brichot préféra écraser.

— Dis, Boris, reprit-il sans oser affronter le regard de sa flèche plus longtemps, tu me permets de te demander quelque chose de personnel ?

— Vas-y, dit Corentin, intrigué.

Brichot se mordilla la moustache.

— Ça t'a fait quoi, de te taper la fille de dix-sept ans, au Bois.

Corentin s'immobilisa tout à fait entre ses draps. Soudain très pâle :

— Mémé, dit-il sourdement, fais-moi la gentillesse de ne plus jamais me parler de ça…

Il arrondit les pupilles.

— Tu me croiras, toi, parce que tu es Aimé Brichot, mon ami. Je vais te dire un secret.

Brichot tira la langue, mi-concierge avide, mi-copain compatissant.

Corentin se cala à deux mains dans un oreiller, avec une double remontée d'épaules qui fit saillir ses pectoraux.

— Je vous crois tous, reprit-il, et c'est ça qui est grave. Parce que, moi, je n'ai aucun souvenir de ce que vous me racontez.

Il souffla, brusquement repris par la fatigue.

— Pour moi, reprit-il, les choses s'arrêtent avec la Napolitaine, un peu après qu'on ait bu du champagne. Autrement dit, quand elle m'a drogué. Ensuite, le trou… jusqu'à la honte au quart de la Porte Dauphine quand la conscience a commencé à me revenir.

Il se tut un instant :

— Mémé, dis-moi la vérité, reprit-il, à la B.M. qui sait ?

— Personne, fit Brichot. Baba, Dumont et moi. Je te jure : personne d'autre.

— Je préfère, avoua Corentin, avec un tremblement dans le ton.

La sonnerie retentit à la porte. Coupant les confidences.

Brichot se leva pour aller ouvrir.

C'était Germaine, la propriétaire de la 304.

Une petite houle de poils noirs au nez en trompette.

Elle haussa les épaules aux excuses de Corentin.

— Je suis assurée tous risques, coupa-t-elle en tapant une cigarette sur son index comme un homme.

— Tu vas perdre ton bonus, nota tristement Corentin.

— M'en fiche.

Il secoua la tête, buté.

— Je le paierai le bonus.

Elle rit et se pencha sur lui.

— Tu paieras un baiser, oui !

Avant qu'il ait pu réagir la bouche de Germaine se collait à la sienne.

Elle se releva avec une moue gourmande.

— Tu n'es pas mauvais quand tu piques ! s'exclama-t-elle.

Brichot parti, Corentin raconta tout à Germaine. À savoir tout ce qui s'était passé avec Rita.

Germaine connaissait bien des choses sur Corentin. Y compris sa vie personnelle. Normal : ils étaient amis, célibataires tous les deux et dînaient au même bistrot les soirs de solitude.

— Cavalcanti, articula-t-elle en détachant les syllabes.

Il rêva, les yeux au ciel.

— J'y ai pensé aussi, crois-moi.

Elle attrapa un journal et se mit à le feuilleter distraitement.

— Rentre chez toi, fit Corentin, tu es fatiguée, ça se voit.

Elle sourit :

— Je ne veux pas te laisser comme ça tout seul.

Il l'observa avec une amitié multipliée.

— Je ne suis pas seul. La tête pleine de trucs comme une vraie farce. Crois-moi, tu devrais y aller. Je me sens beaucoup mieux.

Elle insista sans conviction :

— Le toubib a dit que tu en avais pour trois jours au moins.

— Laisse tomber le toubib, je me connais, j'ai récupéré.

Elle fronça les sourcils.

— Il a dit qu'avec les symptômes que tu présentais…

— Laisse tomber, je te dis, il croyait avoir affaire à un tire-au-flanc. Je m'appelle Corentin. Ça change tout.

Germaine contempla rêveusement le visage dur tendu vers elle et soupira. Boris Corentin… vraiment, le cas.

Elle se leva avec lourdeur :

— Tu vois, nota-t-il amicalement, tu n'en peux plus, tu travailles trop.

Elle eut une moue courageuse qui la rongea :

— Et moi, fit-il furieusement, je bousille ta bagnole.

Elle se pencha et lui frôla les sourcils avec les lèvres. Un petit plaisir personnel. Elle avait toujours adoré les sourcils épais et durs qui se réunissent presque. Ça donne à un visage masculin une vraie tête de fauve. Délicieux quand le fauve est bourré de sex-appeal.

— La voiture, c'est de la tôle. Avec un peu d'huile dans les rouages. Tu ne veux quand même pas que je m'intéresse à du métal qui t'embourbe les doigts d'huile chaque fois que tu le touches d'un peu trop près !

Il lui pressa le poignet :

— Tu es gentille, tu sais. Tu as de la qualité. J'aime les gens comme toi.

Elle enfila son manteau avec des gestes d'au tomate.

— Ne te moque pas de moi, fit-elle avec effort. J'essaye d'être à la hauteur, voilà tout.

— Et de quoi donc ? jeta-t-il avec la naïveté de ceux à qui la vie a trop donné en naissant.

Elle se planta devant lui.

— Imbécile » fit-elle avec une fausse méchanceté. Tu n'as pas compris que j'ai envie de rester ?

Il secoua la tête comme un pendule, désarçonné.

— Excuse, Germaine, dit-il avec douceur Excuse-moi vraiment.

Elle rit.

— Tu te trompes, je ne parlais pas de ça. L'amitié, ça peut exister aussi, non, entre une femme et un homme ? je veux dire : l'envie de parler.

Il lui montra le bord de son lit :

— Viens.

Elle secoua la tête :

— Non, tu as besoin de dormir plus que moi.

Elle se courba :

— Dis, Boris, c'est grave ce qui t'es arrivé ?

Il se mordit la bouche.

— Je vais te faire un aveu : je n'en sais rien. C'est la première fois.

— Alors, ça peut être grave, conclut-elle, refroidie.

Il balaya l'air de sa main avec fatalité :

— On verra bien, s'il le faut je me reconvertirai dans le journalisme, les assurances ou dans l'apiculture… J'ai un vieil ami qui fait ça. Il m'embauchera pour aller me faire piquer à sa place.

Le téléphone sonna dix minutes après le départ de Germaine :

Une voix de femme.

Rita :

— Ça va mieux ? fit-elle.

Il serra les dents en reposant sa bouteille d'eau minérale sur la table de nuit.

— Ça va mieux.

Elle soupira et, très vite :

— Bois beaucoup, vraiment beaucoup. Suis mon conseil.

— Je ne fais que ça, répliqua-t-il, placide.

— Bravo… Passons à autre chose. Je te laisse dormir. Vers midi', tu seras rappelé pour les instructions.

Il émit un petit rire acide.

— Merci de prévenir.

La voix de Rita se fit aiguë à l'autre bout de la ligne.

— Si tu t'imagines que tu m'impressionnes avec tes menaces d'écoute téléphonique ! Tu prolonges exprès, c'est évident.

— Rien ne peut t'impressionner, répliqua-t-il, même la crapulerie.

Silence :

— J'ai l'impression que tu balances une pierre dans mon jardin, fit-elle avec aigreur.

— L'impression est bonne, rétorqua-t-il vivement. Je te retrouverai. Fais-moi confiance.

— Trop bon. Je suis maso, tu le sais.

— Tu ne le seras plus crois-moi, quand je t'aurai retrouvée. Ah. J'oubliais. Félicite Ange Cavalcanti de ma part pour deux choses. Un : son évasion. Du beau travail. Deux, ton enrôlement à son service. L'esclave est douée… Dis-lui ça.

Il y eut une vingtaine de Secondes de soupirs incompréhensibles et puis :

— D'accord, flic, on se retrouvera. Et c'est toi qui auras mal.

Il ricana :

— Tu vois que tu es la vraie salope. Moi, je n'aime pas souffrir, et tu me promets de la douleur. Tiens, tu mériterais, quand on se reverra, que je te fasse la cour.

L'écouteur de son combiné explosa dans un fou rire.

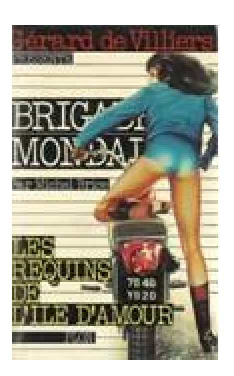
— Beurk, conclut Rita, tu veux me faire pourrir de l'intérieur.

— Ça se pourrait bien, dit-il lentement.

Elle ne raccrocha pas de rage, comme il s'y attendait : elle émit un petit rire curieux et puis, à voix basse :

— Ne m'en veux pas, la vie est mal faite, c'est tout…

CHAPITRE IX



Le téléphone sonna très tôt, chez Boris Corentin, le lendemain matin. Il sursauta, s'attendant à un appel des maîtres chanteurs. Presque déçu en reconnaissant la grosse voix de basse de Charlie Badolini :

— Du nouveau ? cracha aimablement dans l'écouteur dès sept heures quinze le chef de la Mondaine.

Corentin se pressa machinalement les tempes entre le pouce et l'index. Pour rien. Il n'avait plus mal de ce côté-là.

— Pas si vous bloquez la ligne, patron.

De l'autre côté, Charlie Badolini faillit le prendre mal.

— Hé ! éructa-t-il, j'aimerais quand même que vous mesuriez mieux la situation dans laquelle vous vous trouvez !

Corentin fit jouer les articulations de ses mains. Tout à fait rétabli. Nettoyées, les toxines des drogues. Finies les douleurs aux reins, la nausée, la migraine, le dégoût de vivre.

Ce qui dominait tout, désormais, c'était une avidité de combat concentrée au maximum.

— Je mesure, monsieur le divisionnaire, je ne fais que ça. Et je vais vous dire une bonne chose, avec tout le respect que je vous dois. Si vous me le permettez, bien entendu.

— Je permets, répliqua Badolini, contracté.

Corentin changea son combiné de main. Pour mieux jouir du plaisir de masser sa barbe de deux jours.

— Patron, dit-il, je n'ai jamais été plus sincère de ma vie. Si vous ne me laissez pas me lancer sur l'affaire Cavalcanti, je vous donne ma démission. Question d'honneur. Comprenez-moi. Je me suis ridiculisé à vie dans un quart des beaux quartiers. Et d'autant plus que la fille avec qui j'ai été surpris a réussi à disparaître dans la nature. Je le sais, on m'a rencardé. Qui ?… j'ai des amis dans les quarts de quartiers, merci pour les félicitations. Alors, il y a une série de choses bien précises, et qui relèvent du calcul arithmétique de base. Moi, Ange Cavalcanti, je ne l'ai pas laissé filer. Et pour cause : je l'ai arrêté. Avec mes moyens. Et comme ça m'arrangeait[7]. Correct, tout ça. Sauf la suite : il s'est évadé. Après avoir bousillé à vie un gardien de prison et descendu un avocat marron qui, soit dit en passant, ne fera pas pleurer le bâtonnier du barreau sur son sort, là aussi, j'ai mes tuyaux.

« À présent, je vais vous rappeler un détail que vous connaissez, et que vous ne voulez pas me dire parce que vous me croyez encore camé à mort. Et que, d'une certaine façon, vous n'avez plus confiance en moi. La réalité, la voici : Ange Cavalcanti, à peine évadé, m'a fait coincer par une fille à lui – c'est ma seule faiblesse – et maintenant, le chantage démarre, ou va démarrer très vite. Le but ? La libération du frangin, Jo, le tueur minable blessé rue Saint John Perse. Vous vous rappelez ? Evident. L'esprit de famille, c'est corse à la base. Lisez la Bible, c'est écrit dedans. Où ?… Dans le Cantique des Cantiques, ça va de soi.

Il s'arrêta, le souffle un peu plus rapide.

Badolini y alla de sa première quinte de fumeur de la matinée dans l'écouteur. Corentin éloigna l'appareil. Les vieux fumeurs de l'âge de Badolini, ça tousse longtemps le matin. Enfin, les explosions glaireuses daignèrent cesser :

— Corentin, grasseya Badolini subitement radouci, je vois que vous êtes parfaitement rétabli. Vos conclusions sont les miennes. Je vous rends toute ma confiance. Que me proposez-vous ?

Soufflé, Corentin eut envie d'embrasser le combiné :

— Vrai, patron, vous me croyez ?

— Pas de sentimentalité, vous voulez bien ? coupa la voix redevenue sèche de Badolini.

Corentin se sentit pâlir. « Bien jeté », pensa-t-il, Badolini avait raison : son subordonné n'avait peut-être pas encore tout à fait récupéré. Donner

dans la pleurniche, c'était quelque chose que Boris Corentin haïssait plus que tout.

Il avala sa salive :

— Je vous propose de bien vouloir me laisser marcher dans le chantage que Cavalcanti ne va pas manquer d'exercer, par mon intermédiaire, pour faire libérer son frère Jo. Question d'esprit de famille, je vous l'ai déjà dit.

De l'autre côté il y eut un tintement de tasse contre une soucoupe. Badolini finissait de vider le café noir de son petit déjeuner.

— Vous n'ignorez pas que la Criminelle est déjà sur l'affaire Cavalcanti ? reprit Badolini.

— Avec le succès que vous savez, ironisa Corentin. Ils l'ont retrouvé ? Non. Alors ! Bon Dieu, vous pouvez me comprendre ! C'est vous ou moi qu'on a retrouvé au Bois ?…

— Allons, coupa Charlie Badolini d'un ton pincé. Du calme !

— Facile, patron, grinça Corentin en blêmissant au souvenir de deux ou trois détails qu'on avait consenti à lui fournir sur l'autre nuit…

Il s'arrêta, rêveur :

— J'imagine, évidemment, qu'il n'est pas question que je sois couvert.

Badolini faillit s'étrangler.

— Corentin ! Vous n'avez plus la C.R. de Lyon dont il a fallu faire une photocopie pour l'équipe que j'ai envoyée là-bas à votre place. Ni votre plaque de police, ni votre macaron, ni votre revolver. Et Tabaccat a sur son bureau un dossier sur vous capable de vous conduire d'urgence devant l'IGS.

Il se radoucit, songeant au fier service rendu par Corentin lors de l'affaire Pavart-Samson[2].

— Pardon, Corentin, fit-il doucement, si ça foire, je vous jure de plaider en votre faveur.

Mais ne me demandez pas plus. Vous le savez, c'est impossible.

— Il y a des nécessités professionnelles que je peux comprendre, commenta Corentin, glacial, mais pas aigre.

À la place de son patron, il aurait eu exactement la même réaction.

Il stoppa une seconde :

— Et pour Lyon, reprit-il avec effort, qui prévoyez-vous ?

La réponse arriva, paisible :

— Je fiche la paix à Brichot avec ça. Puisque vous, en ce moment, vous êtes hors des services. J'envoie Jocelyn et Moreau en remplacement.

Corentin respira :

— Merci, patron, ça m'arrange vraiment beaucoup.

— Pas de quoi, fit Badolini, redevenu le chef. Corentin, reprit-il après avoir un peu hésité, ça ne serait pas mal, non, si on grillait les gars de la Criminelle ?

Corentin imagina le roulement d'yeux.

— Monsieur le divisionnaire, c'est ce que je vous dis depuis le début. Aidez-moi. Vraiment, je veux retrouver Cavalcanti. Moi.

Il s'énervait :

— Question d'honneur personnel, n'est-ce pas ? commenta son chef.

— À peu près…

Le téléphone sonna de nouveau dix minutes plus tard.

Une voix de dur cette fois.

— Si vous racontez votre vie au téléphone, ça ne va plus, lança-t-elle avec aigreur.

Corentin sentit le sang affluer à ses joues.

— Dites-moi ce que vous avez à me dire. Et épargnez-moi ces commentaires.

Silence. Bruit d'un briquet qui claque. Puis, de nouveau, la voix :

— Vous voulez récupérer vos papiers, la commission rogatoire et votre revolver ?

— Ne balancez pas des évidences, coupa Corentin. Vite au fait.

La voix se fit égrillarde.

— Il y a aussi le rapport de police au commissariat de la Porte Dauphine, ça vous intéresse également.

Le rouge aux joues de Corentin gagna le blanc de ses yeux.

— Ecoutez, fit-il. Pas de fanfaronnades, le rapport est déjà sur le bureau de mon supérieur hiérarchique. Alors, écrasez pour le chantage à l'influence sur la police. Le commissaire de la Porte Dauphine, je le connais. Suffit comme ça.

Il crut qu'on allait raccrocher, tant le silence dura à l'autre bout de la ligne.

— Vous êtes calmé ? reprit son interlocuteur.

Il ricana :

— Ça va, pas de cinéma, vite au fait.

Trois minutes plus tard, après avoir raccroché, il était en face de la situation suivante. En échange de ses papiers on lui demandait de trouver un permis de communiquer en blanc pour la prison de Fresnes. Et très vite. Avant treize heures, moment où il devrait remettre le papier à qui de droit sur la terrasse du palais de Chaillot, côté musée de l'Homme. On saurait se manifester à lui, qu'il ne s'inquiète pas de cet aspect du problème.

Sinon… Pas de restitution de papiers ni de revolver, ni de C.R. évidemment. Mais aussi, et là, c'était la menace nouvelle, une déposition de plainte à son encontre de la part de la fille avec qui il avait été trouvé au bois de Boulogne par deux flics de la V.P.P.M.

Il refit le numéro privé de Charlie Badolini. C'est Marguerite, la femme de son patron qui répondit.

— Alors, Boris, ça va mieux ? questionna-t-elle avec empressement.

— Remonté à bloc, merci, fit-il. M. le Divisionnaire est là ?

— Dans son bain, mais pour vous, il est là. Je porte le téléphone là-bas comme le saint sacrement.

— Attention ! cria Corentin dans le vide. L'électrocution, ça existe.

— Quoi encore ? glapit la voix de basse de Badolini.

Corentin essaya d'imaginer ce que ça pouvait donner, un mètre soixante-deux ou trois d'os dans une baignoire. Au-dessus de ses forces. Il ne savait imaginer que des corps de femmes.

— Il me faut un permis de communiquer pour Fresnes, et en blanc, avant treize heures.

Il y eut un gargouillis à l'autre bout de la ligne et, un dixième de seconde, Corentin crut qu'il avait deviné juste : Badolini avait dû

s'électrocuter.

— C'est bien parce que c'est vous, finit par murmurer le patron de la Mondaine.

Corentin découvrit toutes ses dents dans un rictus de plaisir : la chasse allait pouvoir commencer.

— Je ne recommencerai pas, c'est juré, patron ! fit-il avec excitation.

À 8 h 35, son médecin de quartier lui avoua, sidéré, qu'après le choc qu'il avait reçu, il était miraculeux qu'il ait récupéré si vite.

— Votre mère ne vous a pas loupé, dit-il, admiratif.

Corentin éclata de rire :

— C'est ça les Bretonnes du pays Bigouden !

Un peu plus tard, dans son bain, il eut encore une vague gêne du côté des reins. Mais fugitive. Et vite noyée dans la chaleur de l'eau qu'il laissait couler à flots.

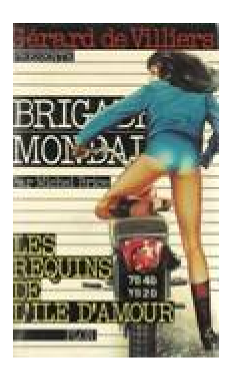
Il s'étira après s'être frictionné au rouge au gant de crin.

— Cavalcanti, tu n'as commis qu'une seule erreur, fit-il en plissant les yeux. Tu m'as ridiculisé. La gaffe à ne pas commettre…

Il jaillit hors de la baignoire dans une inondation de mousse.

— Rien que pour ça, reprit-il en arrachant sa serviette-éponge au radiateur tu vas souffrir. Fais-moi confiance.

CHAPITRE X



Jean Beauvoir, dit Jeannot la Science, alla refermer le vasistas, comme chaque fois qu'un visiteur venait le trouver. C'est-à-dire très rarement. On ne venait jamais, ou à peu près, rendre visite à Jean Beauvoir, inspecteur de l'Identité judiciaire, spécialiste des gadgets électroniques et autres, dans son atelier sous les combles de la PJ. Or, rapport aux odeurs de ses expériences, il était obligé d'ouvrir le vasistas, seul orifice lui permettant de respirer. Mais il ne voulait pas frigorifier ses rares visiteurs.

— Qu'est-ce que tu veux ? questionna-t-il avec amitié en s'essuyant les mains.

Corentin se pencha :

— C'est personnel, Jeannot…

— Ça change tout, dit-il en s'absorbant dans la contemplation d'une cornue digne des meilleurs films d'alchimistes.

Corentin chercha une chaise et s'affala dessus.

— Jeannot, dit Corentin, sois bon avec moi, je nage dans les complications jusqu'à ras des sourcils.

Jean Beauvoir esquissa un mouvement de nuque vers l'arrière.

— Idiot, lança-t-il brusquement, pourquoi fais-tu des manières ? Est-ce que je t'ai jamais rien refusé ?

Soulagé, Corentin éclata de rire :

— Pas d'allusions sexuelles, Jeannot, lança-t-il avec entrain.

L'autre vira vers lui, hilare.

— Ecoute, beau gosse, tu n'es pas riche. Tu as fait mieux. Tu es né avec une pile électrique de sex-appeal dans chaque cellule de ton épiderme. Alors, sois simple avec les gens ordinaires. Ne nargue pas. On t'admire. On veut t'aider. Mais ne frime pas.

— Qui t'a dit que je frimais ? rétorqua Corentin, sincèrement vexé.

Jeannot la Science vit tout de suite qu'il avait trop poussé la plaisanterie.

— Boris, fit-il, en lissant ses tempes dégarnies, je vais te dire pourquoi tu es le seul beau gosse que je n'ai pas envie de tourner à la broche.

Corentin se griffa la nuque avec les ongles : devant lui, Jeannot la Science essayait de redresser sa colonne vertébrale. Pas facile : il avait eu un accident de ce côté-là. Il était bossu…

— Jeannot !… fit-il, avec du mou dans la volonté, tu vas regretter.

Jeannot la Science se cabra. Presque beau avec l'expression de surprise naïve qui lui rajeunissait le visage.

— Pige pas, Boris. Traduis…

Corentin essaya d'arpenter la pièce. Impossible, trop peu d'espace. Il se glissa vers le petit homme et se pencha vers lui…

— Jeannot Beauvoir, reprit-il avec effort, je suis sûr que je peux te parler sincèrement.

Il esquissa un rictus.

— Excuse – vraiment sincère – ce que je vais te dire.

Jeannot la Science lui mit la main sur l'épaule.

— Tais-toi, Boris, dit-il avec un sourire d'enfant. J'ai compris.

Corentin se tourna lentement vers lui.

— Jeannot, dit-il avec émotion, je connais peu de types bien comme toi.

L'autre ricana. Avec un visage de bon Quasimodo :

— C'est mon luxe, fit-il avec précipitation. N'empêche, ça ne m'a jamais redressé le dos.

Il stoppa et regarda Corentin par en dessous.

Les yeux noirs de Corentin jetèrent des éclairs d'amitié douce :

— Descends, dit-il.

Jeannot la Science sursauta.

— Où ?

Corentin balaya l'air d'un geste vague :

— Tu sais, Jeannot, reprit-il, tu te fais des complexes physiques ; si tu descendais dans les bureaux de temps en temps, tu verrais les autres derrière leur machine à écrire.

« Les bœufs.

« Et tu remonterais réconcilié avec tes deux vertèbres recollées.

Jean Beauvoir frémit.

— Merci, Boris, de me parler franchement. J'y penserai.

Il se voûta un peu plus. Son dos lui faisait très mal depuis quelques jours.

— Explique-moi en quoi je peux t'aider, dit-il très doucement.

Corentin se jeta à l'eau.

Quand il eut terminé, Jeannot la Science souriait :

— Tu ne m'as pas dit pourquoi tu me demandes ça.

Corentin vacilla, désarçonné.

— Tu veux vraiment tout savoir, Jeannot ?

Le chimiste esquissa une moue gourmande.

— À quoi t'imagines-tu que je rêve ici, sous ces combles ? fit-il en levant les bras au ciel.

Corentin haussa les épaules.

— Je ne sais pas me mettre à la place des autres, avoua-t-il en regrettant aussitôt sa réflexion.

Jeannot la Science ne releva pas.

— Je t'ai posé une question, insista-t-il en se frottant les doigts sur son tablier.

Corentin désigna du doigt la seule chaise du local.

— Tu permets ? dit-il. Je vais t'expliquer pourquoi, humainement, j'ai le droit de te demander de m'asseoir pour te raconter une histoire de fous.

Jean Beauvoir se propulsa à toute vitesse vers un placard sous son évier à éprouvettes.

— Tu aimes le Chivas Regal ? fit-il avec un naturel parfaitement affecté.

Boris Corentin se sentit traversé par le matraquage des recommandations du toubib venu lui prendre la tension à domicile depuis hier après-midi.

— C'est-à-dire…, fit-il, dubitatif.

Jeannot la Science le contempla, avec sa bouteille dressée à la main.

— Ecoute Boris, tu es un ami, je vais t’avouer quelque chose : je sais tout sur ton histoire.

— Quoi ? jeta Corentin, ahuri.

Jeannot la Science se servit une triple rasade :

— Tu en veux autant ? fit-il. Ne répète jamais ça, jure-le-moi.

— Je jure, articula docilement Corentin.

— Brichot, reprit Jeannot la Science avec un tremblement de triomphe dans la voix, il t’aime bien.

— Voilà autre chose, cria mollement Corentin.

Jeannot la Science lui tâta l’épaule du doigt.

— Il est venu, avant toi. C’est comme ça que je sais que le patron a donné carte blanche.

Il tendit l’index vers une tablette.

— C’est ça que tu voulais.

Corentin écarquilla les yeux.

— Oui, avoua-t-il. Décidément, on n’arrête pas, depuis quelque temps de me prendre de vitesse dans mes initiatives…

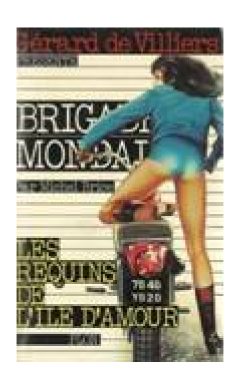
Jeannot la Science se moucha bruyamment dans un Kleenex.

— Ça te gêne d’avoir des amis ?

— Non, avoua Corentin en observant attentivement ce que Jeannot la Science lui tendait à bout de bras.

C’était exactement ce qu’il était venu lui demander.

CHAPITRE XI



Ange Cavalcanti cracha un débris de tabac en jurant :

— Saloperie de cigares de la Régie ! Il est temps de retourner se fournir à Genève.

Cavalcanti ne supportait que les cigares de la Havane, importation Davidoff. Les meilleurs du monde. La raison précise, hélas, pour laquelle ils n'étaient pas en vente en France. Et qu'il en était réduit à fumer français dans sa planque pourrie de Clamart en attendant que son frère soit sorti lui aussi. Et que l'excitation policière se calme un peu à leur sujet.

Une moue de dégoût accrochée aux lèvres, il tendit son poignet ombré de poils vers la table basse, et trempa le bout du cigare dans le verre de Williamine, son alcool préféré. Comme ça, la fumée aurait au moins un goût acceptable.

— Et maintenant, la fête continue, fit-il gaiement en baissant les yeux.

Prosternée sur le linoléum de la chambre étroite, Rita essayait de s'essuyer la tempe avec son épaule. Tout à l'heure, son amant avait craché son débris de tabac sur elle. Elle n'arrivait pas à l'enlever : elle avait les poignets ligotés dans le dos.

— Tu te grouilles ? jeta Cavalcanti, la bouche mauvaise.

Elle se tortilla un peu plus. Toujours en vain.

Il la gifla à la volée.

— J'ai dit : enlève ça, grinça-t-il.

Elle reprit ses efforts, haletante, cette fois. Une marque rouge s'agrandissait à vue d'œil sur sa pommette. La chevalière d'Ange…

— Je n'y arrive pas, gémit-elle.

Ses yeux commençaient à déborder de larmes.

Il rit et l'observa attentivement en lapant une petite gorgée d'alcool de poire. Une espèce de vague rouge sang passait devant ses yeux. Sa libido était au bord d'exploser…

— Ange, non… murmura, Rita.

Les yeux mi-clos, les lèvres agitées de tremblements, Ange venait de reposer son verre et son cigare et levait lentement la main.

— Tais-toi, fit-il, c'est moi qui commande.

Sans qu'il lui ait rien dit de plus, elle se releva sur ses genoux et se cambra, la gorge offerte en avant. Ses bas de nylon gris, tombaient sur ses cuisses : les attaches de son porte-jarretelles de dentelle noire avaient été dégrafées. Le porte-jarretelles restait autour de ses hanches, inutile. Pour le reste, elle était nue. Son pull, sa jupe, ses dessous et ses chaussures parsemaient tout le sol de la pièce. Derrière elle, une cordelette pendait à un barreau des montants du lit. Sur le lit, abandonnée au milieu des draps froissés, la ceinture d'Ange Cavalcanti. Et à côté, un mouchoir roulé en boule. Trempé de salive et de larmes.

Il avait longtemps servi, tout à l'heure, à étouffer les cris de Rita. Celle-ci avait plus d'une vingtaine de balafres sur les fesses et les cuisses. Et autant, devant, sur le ventre et la poitrine. Les mâchures qui feraient bientôt des bleus à ses bras et à ses genoux, c'étaient les témoins des chocs désespérés de son corps contre les montants du lit pendant qu'Ange l'avait flagellée.

— Attends, dit-il en tendant l'oreille.

En bas, dans la rue, un poids lourd s'annonçait, fonçant comme un dingue vers le virage à cinquante mètres.

Rita, hurla en même temps que les freins du camion. Elle jaillit en arrière et elle heurta violemment le lit.

Quand elle se remit à genoux et revint, secouée de larmes, mais humble et docile, il y avait à la place du débris de tabac un trait noir déjà gonflé d'où un peu de sang perlait.

— Dis merci, lâcha Cavalcanti en soufflant la fumée dans sa figure.

Elle toussa et dit ce qu'il lui demandait. Puis elle inclina la nuque de nouveau, les mâchoires distendues à éclater.

— Je t'apprendrai à prendre du plaisir avec un flic, grogna Cavalcanti en la rapprochant encore plus de lui d'un coup derrière la tête.

Rita avait tout avoué à son amant. Le « dépassement du programme » auquel elle s'était livrée, dans son intégralité…

Elle frissonna, merveilleusement heureuse dans le supplice dont elle avait su elle-même, par ses aveux, multiplier la rigueur.

À la minute près, Corentin fut hélé par un taxi sur la place du Trocadéro, du côté du musée de l'homme. Le conducteur, un jeune costaud, à l'œil froid, l'appela par son nom :

— Monsieur Corentin ?… Montez, s'il vous plaît.

L'accent était corse. Corentin, en s'installant, ne chercha même pas à noter mentalement le numéro d'immatriculation ni les collages officiels à l'intérieur, ni aucune des autres références obligatoires ; travail inutile. Il pouvait faire confiance aux gens d'en face. Tout était truqué dans ce taxi, spécialement banal, en plus, une 504 blanche diesel dont même le numéro du compteur changerait dès cette nuit, comme le reste, avant de reparaître demain en service normal.

Le conducteur prit l'avenue Georges-Mandel, puis traversa le boulevard extérieur pour s'engager sur le périphérique, direction Porte de Saint-Cloud. Il conduisait sans se presser, en passant son temps à tourner les boutons de son auto radio. Ce petit jeu de doigts dura dix bonnes minutes. L'homme se rejeta enfin contre le dossier de son siège, satisfait. Il chercha une cigarette dans la poche de poitrine de sa veste et l'alluma.

Dans la nuque de Corentin, le haut-parleur arrière hurlait des fadaises molles d'un « crooner » sirupeux. Avec, pour arranger la sauce, des fautes de français à révolter un cancre de CET.

Corentin secoua la tête avec lassitude. À ses débuts à la Mondaine les voyous ne méprisaient pas le client.

— Merci de ralentir un instant, dit-il d'une voix rapide. Voilà… On se range sur le bas-côté. Quelque chose à vérifier.

La musique dépassa les bornes du décibel admis, une fois le moteur au ralenti.

— Vous voulez en venir à quoi ? fit le conducteur, l'œil mauvais.

Corentin s'avança et, d'une brusque détente de la main gauche, il crocha l'oreille offerte vers lui.

Il tira.

L’autre se retrouva cambré sur le dossier de son siège, ses reins faisant Ie pont.

— Hé ! beugla-t-il, vous êtes fou ou quoi ?

Il gigotait comme une anguille. Corentin le calma d’une manchette en travers du nez, continuant à tirer l’oreille vers lui.

— Tu vas accomplir deux gestes qui ne te fatigueront pas les méninges, dit-il paisiblement. Primo, tu vas couper le sifflet au bœuf vagissant. Deuxio, tu vas jeter ta cigarette par la portière.

Le conducteur gigota. Un réflexe de fierté que Corentin apaisa d’un coup de tranchant de la main sous le maxillaire.

— Fais ce que je te dis, reprit-il avec lenteur. Sinon, je te jure que je te casse les reins sur le dossier de ton siège.

Il rit :

— Ni vu ni connu. Avec la multitude de vrais papiers d’identité que tu dois trimballer avec toi.

L’autre frissonna. Et fit ce qu’on lui disait.

En redémarrant, il grinça quelques mots sourds entre ses dents.

— C’est rapport à quoi ? fit Corentin.

— Ecrase, sale flic ! beugla l’autre sourdement.

Il hurla longuement aussitôt après. Toujours rapport à son oreille droite.

Quand le taxi, après la bretelle montant vers la Porte de Saint-Cloud, s’arrêta au feu rouge de la voie menant vers le pont de Sèvres, le lobe du jeune Corse grossissait comme une citrouille sous les doigts de Corentin. Celui-ci lâcha prise :

— Tu roules pour moi, reprit-il. Mais en silence, c’est compris ?

Il n’eut aucune autre complication avec le personnel jusqu’aux bois de Fausses Reposes, entre Ville-d’Avray et Versailles, où la 504 s’immobilisa dans une route bourbeuse à l’écart de tout pavillon de banlieue.

— Mon rôle s’arrête là, dit le jeune homme. Vous descendez.

Une fois dehors, Corentin sortit son paquet de Gallia de sa poche.

— Tiens, dit-il en souriant, je ne te hais pas.

— Moi non plus, fit l’autre, impressionné, en avançant la main.

Il sourit :

— Vous êtes un drôle de flic, quand même.

Corentin se pencha à la portière.

— N'oublie pas mon nom, je m'appelle Corentin. Si un jour tu as des ennuis, viens me trouver. On pourra discuter.

Le faux taxi sourit :

— Toujours clients pour recruter des indics, non ?

Corentin secoua la tête avec philosophie.

— Rigole… C'est toi qui viendras me trouver un jour. Crois-moi. Et en te tordant les doigts.

La cagoule était calculée pour un cerveau digne d'un ordinateur, côté précaution : juste à l'emplacement des yeux, un logement d'ouate quasiment moulé sur mesures qui interdisait toute vision latérale. Même en se désarticulant le cou.

Corentin marcha comme on le lui disait. Sans chercher à tricher le moins du monde. À quoi bon ? Ce qu'il voulait, c'était entrer dans le jeu des autres le plus possible. Inutile de tout gâcher par des bêtises d'enfants.

On lui avait mis la cagoule dès sa sortie du taxi truqué. Quelqu'un venu de derrière, et qui lui avait calmement et poliment, intimé l'ordre de ne pas bouger. Le plus désagréable, ce fut de se laisser attacher les mains dans le dos. Une impression qu'il haïssait. Une cagoule, ça s'arrache. Quoi faire, les mains ligotées dans le dos ?

La fouille, elle aussi, fut quelque chose de désagréable. Jusqu'au moment où il devina au toucher des mains contre lui, et au parfum, qui la pratiquait.

— Rita ?… souffla-t-il pour que le conducteur de la nouvelle voiture ne l'entende pas.

Aucun risque, l'autre fonçait dans des hurlements de boîte de vitesse maltraitée. La bouche que les cahots avaient projeté contre son oreille lui murmura des mots d'une tendresse très précise qui ne lui laissèrent aucun doute sur le sexe de son garde du corps. Ni sur son identité.

La fouille dura très longtemps. Fataliste, Corentin abandonna vite toute fausse dignité, sous les mains de celle à qui il n'arrivait pas vraiment à en vouloir pour le champagne trafiqué de l'autre soir. Ses caractéristiques

physiques d'homme résolument à femme s'étaient manifestées sans fausse pudeur.

— Je préfère ça, souffla Rita à son oreille.

Le remords la travaillait.

Il fronça les sourcils sous sa cagoule, vaguement inquiet.

— Tu m'as drogué à quoi ?

— LSD plus cantharide, avoua-t-elle.

Il soupira. De la dynamite, le mélange… Heureusement qu'il avait de la santé. Mais il comprenait pourquoi il avait, eu si mal aux reins.

— Tu récupères vite, murmura-t-elle en accentuant sa caresse.

Il se cabra, mal à l'aise.

— Laisse, grinça-t-il, je n'aime pas le rôle que je tiens.

Elle poussa un gloussement étouffé.

— Je te retrouverai tout à l'heure, fit-elle.

— Ah bon ? souffla-t-il, ahuri.

Elle le massa avec douceur :

— Je continue à jouer les intermédiaires jusqu'au bout…

Entre les mains d'Ange Cavalcanti, la feuille bleue avait l'air minuscule.

Il lut à voix basse, détachant chaque syllabe.

En haut à gauche, l'en-tête classique du permis de communiquer : en lettres d'imprimerie.

« Tribunal de Grande Instance du département de la Seine. Cabinet de Monsieur Largaux, juge d'instruction ».

Puis la référence : « n°67 ».

Suivait le texte proprement dit :

— PERMIS DE COMMUNIQUER. M. Corentin est autorisé à rencontrer M. Joseph Cavalcanti, détenu à la maison d'arrêt de Fresnes pour proxénétisme et violences à agent de la force publique.

Fait à Paris le… »

En bas de la page, la signature du juge avec son cachet rond.

Un faux caractérisé qui, si l'affaire tournait mal pouvait définitivement briser la carrière de Boris Corentin.

— Ça a l'air d'aller, grinça le Corse, j'ai déjà vu des textes comme celui-ci. Tout correspond.

Il se leva et entrebâilla la porte avec le maximum de précautions.

De l'autre côté, assis sur une chaise, ligoté, aveuglé, le flic qui l'avait arrêté la dernière nuit de la Saint-Sylvestre au moment où il allait ramasser tout le paquet au poker de Vassilikos, le patron des Pompes funèbres Thanatos.

Son visage d'Al Capone se fendit d'un sourire aimable.

Cavalcanti referma doucement la porte et vira vers Rita. Celle-ci s'était déjà remise nue. Son amant ne supportait pas quelle soit habillée devant lui. Il observa, calme, les seins magnifiques, les cuisses striées de balafres, le noir triangle du pubis. Elle baissa les yeux, remuée comme chaque fois.

— Il te plaît vraiment tant que ça ? interrogea-t-il avec dureté.

Elle inclina la tête sans répondre.

Il ricana :

— Tu sais ce que ça va te coûter ?

Elle ne bougea pas.

— Vas-y, alors, c'est un ordre. Mais avant, mets bien les choses au point avec lui.

Elle passa devant lui sans le regarder.

D'une détente silencieuse, de patte de fauve, Cavalcanti arrêta la porte quelle tentait de refermer derrière elle. Il la lit jouer lentement jusqu'à l'ouvrir en grand et se cala entre le chambranle, curieux du spectacle, suçant à petits coups de langue son verre de nouveau rempli à ras bord d'alcool de poire.

Son instinct de chasseur de femme hurlait à Boris Corentin que Rita était nue. Il frissonna.

Elle remit le permis de communiquer dans sa poche, puis elle se repoussa un peu en arrière.

— Tout à l'heure, quand tu repartiras, dit-elle, d'une voix faussement indifférente, on te remettra un tube métallique. Tu le donneras à Jo.

Elle s'arrêta une seconde :

— C’est tout, conclut-elle.

Il rit :

— Et en échange ?

— Quelle question ! fit-elle, surprise. Tu le sais bien : tu trouveras ta carte de police, ton macaron, la commission rogatoire et le reste dans un paquet adressé à ton nom à la poste restante de la me du Louvre.

— Ça ne suffit pas, dit-il.

Elle jeta un regard surpris à Cavalcanti pardessus son épaule. Celui-ci lui fit signe de laisser parler Corentin.

— Explique-toi, reprit Rita.

— Je veux plus, dit-il. Va transmettre à ton Cavalcanti : je veux une déclaration de la fille que vous m’avez fichue dans les bras au bois de Boulogne. Elle y reconnaîtra quelle ma drogué. Par jeu. Et que c’est elle, en plus, qui a glissé des cachets de LSD dans mes poches.

Rita se recula, interloquée.

— Ça change tout, fit-elle d’une voix lente.

Il rit :

— Pas du tout. Va en parler à ton tueur de flic. Il comprendra très bien mon point de vue. Attention ! N’oublie pas de lui répéter tous les détails. Je joue franc jeu. Demain soir, tu viendras me trouver à un bistrot dont je te donnerai l’adresse. Accompagnée ou pas, comme tu veux. Tu auras cette déclaration avec toi, je la vérifierai : l’identité, vraie ou fausse de la fille a été enregistrée au car de la Porte Dauphine et, vous le savez, par malchance pour vous, le commissaire est un ami. Après, on mettra ensemble la déclaration dans une enveloppe libellée à mon nom et adressée poste restante rue du Louvre. En y joignant bien sûr, ma plaque, mon macaron, la C.R., mes papiers et mon Smith and Wesson.

» On postera l’enveloppe, toujours ensemble, à la boîte aux lettres en face du café-tabac. La poste restante, ça prend au minimum vingt-quatre heures. Autrement dit, le surlendemain matin, je pourrai aller récupérer l’enveloppe.

» Moi, entre-temps, je serai allé porter le tube, comme convenu, à Joseph Cavalcanti.

— Ça change tout, répéta Rita, ennuyée. Il faut que j’aille…

Corentin tourna sa tête toujours aveuglée par la cagoule vers la porte de la pièce.

— Inutile de bouger, reprit-il. Ange est là, je le sais.

Le Corse sursauta et faillit lâcher son verre.

— Comment tu as su, flicard ? gronda-t-il.

Corentin haussa les épaules.

— Les tueurs de flics, je les flaire à l'odeur.

Le meurtrier de l'inspecteur Detton crispa les doigts autour de son verre, mais il se contint.

— Très bien, fit-il, tu as du nez.

Il souffla en faisant deux pas en avant, mâchoires bloquées.

— Tu as de la chance que j'aie besoin de toi, siffla-t-il.

— Je te le renvoie bien, répliqua Corentin.

Il y eut un bref silence. Cavalcanti se mit à hoqueter.

— Tu récupéreras toutes tes affaires. Excepté ton pétard. On te l'enverra après. Mais, je te jure qu'on se retrouvera, dit-il d'une voix blanche.

— J'y compte bien, fit Corentin, paisible.

Dans le bois de Fausses Reposes, c'est le chauffeur de taxi truqué qui lui ôta sa cagoule et lui libéra les poignets.

Corentin se fit poser à sa porte. D'autorité. L'autre, impressionné, obéit sans discuter.

Rita était avec Tonio au rendez-vous le lendemain soir au tabac de la rue du Revers. Le texte qu'elle apportait était parfaitement conforme à ce que voulait Corentin. Ils allèrent ensemble poster l'enveloppe, alourdie des papiers de police :

— Tiens, ironisa Tonio, tu n'as pas fait cerner le coin.

Corentin le regarda comme s'il avait un veau en face de lui.

— Tu me prends pour qui ? dit-il. Ton chef n'est déjà plus dans sa planque, non ?

— Exact, reconnut l'autre, vexé.

— Alors, cesse de poser des questions idiotes.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Le tube, fit-il.

Tonio sursauta.

— Ah oui.

Il sortit l'objet de sa poche.

Rita s'approcha vivement de Corentin.

— Ne fais pas l'idiot, supplia-t-elle. Ange te tuera.

Il plongea ses yeux noirs dans les siens.

— Tu veux rire, répliqua-t-il. Il ne fait pas le poids.

Elle le regarda longuement tandis qu'il s'en allait vers chez lui. Tonio la prit par le poignet et la tira en arrière.

— Viens, dit-il durement. Ange n'aime pas attendre.

Elle frissonna.

À peine chez lui, Corentin donna trois coups de téléphone. Le premier à Charlie Badolini. Pour rendre compte. Le deuxième à Jeannot la Science, en jouant avec le tube de métal entre ses doigts. Pour apporter, quelques ultimes rectifications à sa « commande ». Après, il appela Brichot. Ce fut sa conversation la plus longue. Mais à l'invitation de son équipier à venir dîner, il répliqua en souriant qu'il était crevé. Ce qui était vrai :

— C'est la première fois que je t'entends dire ça, jeta Brichot remué.

— Exact, reconnut Corentin, c'est vraiment un traitement de cheval qu'ils m'ont fait subir, les salauds. Mais cette fois, je crois bien que je les tiens.

Il s'arrêta :

— Le seul détail, c'est mon revolver. Ils l'ont toujours.

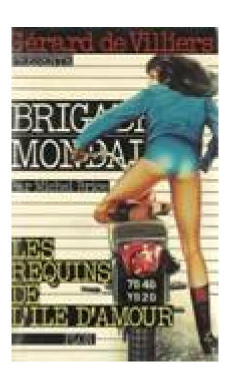
Il crispa les mâchoires.

— Mais ça aussi, je le récupérerai…

À peine raccroché, il se jeta sur son lit, tout habillé.

Il s'endormit aussitôt.

CHAPITRE XII



Le taxi freina devant la porte de Fresnes.

— Continuez, dit Corentin en se penchant vers le chauffeur.

— Mais… commença celui-ci, intrigué.

— Je suis de la police, répliqua Corentin.

— Ah, ça change tout.

Le grand portail était ouvert, comme toujours dans la journée. Devant, la queue des visiteurs. Epouses, parents, amis. Tous l'air contracté. À l'extrémité de la file, dans une cage en verre un gardien prenait les cartes d'identité, examinait les visages, et faisait signe de passer. De l'autre côté, un autre gardien rendait leurs cartes aux visiteurs qui sortaient, après les avoir examinés sous le nez. Le rite humiliant et classique à la porte de toutes les prisons.

Corentin se pencha au passage par la portière après avoir baissé la vitre.

— Bonjour, Raymond ! fit-il gaiement.

Le gardien lui adressa un petit signe amical de la main. Corentin passa, soulagé. Heureusement qu'il connaissait le gardien.

Le tableau de bord du taxi se mit à vibrer sur les paves de l'allée centrale bordée de buis.

— Je vais jusqu'où ? interrogea le chauffeur. C'est la première fois que j'entre ici.

Corentin lui montra les bâtiments du fond.

— Là-bas, la porte de gauche. C'est le greffe.

Il paya et sortit. Par chance encore, c'était une tête connue derrière le bureau du greffe. Il exhiba son permis de communiquer. L'employé le prit et le rangea dans un classeur :

— Toujours pas de nouvelles de son frangin ? interrogea-t-il au vu du nom de Jo Cavalcanti.

Corentin secoua négativement la tête.

— Hélas non, on cherche…

L'autre soupira.

— Au moins, celui-ci est en tôle, c'est toujours ça.

— Comme vous dites, commenta placidement Corentin avant d'entrer dans le petit bureau des visites, juste derrière celui du greffe.

Il s'assit sur l'une des deux chaises de bois blanc et posa ses coudes sur la table.

Il ne lui restait plus qu'à attendre qu'on introduise Jo Cavalcanti.

Le petit truand corse était encore plus pâle et maigre qu'au soir de son arrestation. Corentin le fixa sans un mot. Affreusement mal à l'aise. Il était en train de boire le calice jusqu'à la lie. Lui, inspecteur de police, allait aider le frère d'un tueur de flics à s'évader. Le monde à l'envers…

En face, Jo Cavalcanti ne manifestait aucune émotion. Il s'assit à sa place et attendit sans un mot que le gardien qui l'avait accompagné s'en aille.

Quand un avocat ou un policier viennent voir un détenu, ils restent seuls avec lui…

Une dizaine de secondes s'écoulèrent, toujours en silence. Puis Jo Cavalcanti tendit la main. Corentin secoua la tête.

— Sous la table, murmura-t-il.

L'autre esquissa un sourire.

Le tube changea de mains. Jo Cavalcanti se leva.

— Merci quand même, fit-il avec une lueur d'ironie dans les yeux.

Corentin darda ses yeux noirs dans les siens.

— Ne crâne pas. Tu sais très bien que je te coincerai. Et ton frère aussi.

L'autre haussa les épaules.

— Ça c'est une autre paire de manches.

Il alla frapper à la porte par où il était entré, son gardien ouvrit aussitôt.

— Ça pue trop le poulet ici, fit le jeune Corse. Je préfère ma cellule.

Corentin serra les poings dans ses poches, blême.

Peu après cinq heures de l'après-midi, Jo Cavalcanti se tordait sur le ciment de sa cellule. À côté de lui, un tube d'aspirine ouvert, vide. Un objet banal, même dans la cellule d'un détenu. Mais le contenu était dans son estomac : un liquide noir, concentré, épais comme de la poix.

Et avec lequel il avait avalé une minuscule bille d'acier pas du tout prévue au programme, sauf par Jeannot la Science.

L'ambulance qui le conduisit toutes sirènes hurlantes vers le centre antipoison de l'hôpital Fernand Widal, 200, me Saint-Denis, fut coincée porte d'Orléans par une BMW 3 litres d'où s'extirpèrent deux hommes masqués revolver au poing. Jo Cavalcanti atterrit, plié en deux, sur le siège arrière de la voiture qui démarra sur les chapeaux de roues vers le cœur de Paris.

Derrière, une R 16 parfaitement anonyme conduite de main de maître par Tardet. À côté de lui, Boris Corentin et derrière, Aimé Brichot.

— Fais gaffe, petit, dit Corentin. S'ils nous repèrent, tout est fichu.

Tardet réussit à ne pas perdre le contact une seule fois. La BMW les conduisit jusqu'à la gare de Lyon, devant l'entrée des grandes lignes.

Jo Cavalcanti, s'extirpa, vert, le visage décomposé, luttant de toutes ses forces pour ne pas vomir toute sa bile.

— Chapeau, il a du cran, reconnut Corentin qui avait fait examiner par Jeannot la Science la mixture contenue dans le tube d'aspirine : un mélange savant de révulsifs et de laxatifs à mettre un cheval sur les genoux.

— Vite, dit-il nerveusement. À vous de jouer.

À peine le Paris-Vintimille eut-il décollé du quai qu'un vieillard à cheveux blancs sortit des toilettes, courbé en deux, le visage trempé de sueur et tordu par des rictus de souffrances que le meilleur comédien n'aurait pas réussi à imiter.

Le contrôleur surgit :

— Il est interdit, en gare, de…, commença-t-il.

Une jeune femme blonde en robe d'infirmière sous un affreux manteau de poil de chameau gris se précipita vers lui :

— Excusez-nous, dit-elle. Ce n'est pas de sa faute.

Ses yeux sombres et cernés, absolument dénués de tout fard, fixaient le contrôleur avec une bonté suppliante.

— Où est votre compartiment ? interrogea l'employé, ému.

Rita tendit ses billets d'une main. De l'autre, elle soutenait Jo, qui titubait dans les cahots du train.

À vingt heures, Rita alla dîner seule au wagon-restaurant. À trois tables de celle de Brichot et de Tardet. Elle y resta un minimum de temps. Se montrer en public pas maquillée, c'était au-dessus de ses forces. Mais son rôle d'infirmière l'exigeait. Seul « Travail de beauté » sur son visage : une masse de fond de teint sur la pommette gauche, pour cacher la marque de la gifle donnée par Ange Cavalcanti.

Rentrée dans le compartiment, elle se pencha sur Jo.

— Comment tu te sens ? dit-elle en souriant.

Il leva péniblement les paupières.

— Ça va mieux, murmura-t-il. Mais ça a été dur, tout à l'heure. Bordel ! Je n'ai vraiment pas joué la comédie.

Il esquissa un sourire avec effort :

— Si tu les avais vus, à Fresnes. L'affolement… Ils croyaient dur comme fer à une intoxication alimentaire foudroyante.

— C'était calculé pour, remarqua Rita en ramassant la perruque blanche qu'un cahot du wagon avait fait rouler par terre.

Elle fouilla dans sa valise.

— Tiens, dit-elle en sortant des cachets. Tu vas en reprendre avec un verre d'eau.

Elle lui soutint la nuque pendant qu'il buvait. Il se recoucha, épuisé.

— Rita, fit-il d'une voix sourde au bout d'un moment, fais-moi plaisir, déshabille-toi.

Elle fronça les sourcils.

— Tu es fou ! Dans l'état où tu es.

Il s'essuya les mèches noires collées à son front par la sueur.

— Juste pour te voir… Il y a si longtemps.

Il sourit timidement.

— Tu es ma femme, après tout.

Elle soupira. Même pas méprisante.

Très vite, elle se remaquilla. Autant par gentillesse pour Jo que pour elle-même. Puis, quand elle se fut mise nue, elle se plaqua le dos contre la porte du compartiment, vérifiant que le verrou est bien tiré.

Un long frémissement secoua Jo Cavalcanti sous ses draps.

— Bon Dieu, gémit-il, qu'est-ce qu'il ta fait, Ange ?

Elle détourna les yeux.

— Il m'a punie, murmura-t-elle.

Il s'humecta les lèvres d'un bref coup de langue.

— Et de quoi ?

Elle sourit :

— De m'être donnée au flic.

Il arrondit les yeux :

— Pige pas.

— Ah oui, il faut que je te raconte tout.

Quand elle eut terminé, il voulut l'attirer à lui.

Elle se recula.

— Tu es fou. Attends demain.

— Non, insista-t-il, l'œil mauvais.

Aussitôt après, il verdit : Rita n'eut que le temps de lui tendre une serviette.

Mais la petite boule d'acier de Jeannot la Science resta dans l'estomac de Jo Cavalcanti. Accrochée à la paroi, comme prévu par les minuscules hameçons disposés à cet effet.

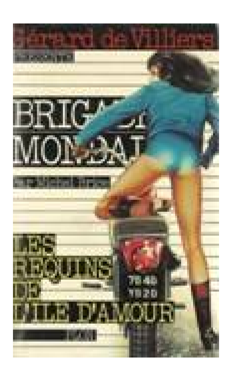
Quant à la piqûre provoquée, elle pouvait facilement se confondre avec les brûlures d'estomac qui faisaient se contracter l'évadé par longs spasmes réguliers.

Quand le somnifère se mit à faire son effet, Jo s'apaisa, abandonné sur le dos, les paumes ouvertes, avec le souffle doux et régulier d'un enfant. Rita le borda avec des gestes maternels. À peine installée dans sa couchette elle glissa sa main droite vers son ventre et se mit à rêver au grand flic

athlétique aux yeux de tigre à cause de qui Ange lui avait promis la cravache tous les jours pendant deux semaines.

Avec triple ration, après-demain, dès leurs retrouvailles, pour récupérer le temps du voyage.

CHAPITRE XIII



Liliane Borel observait Boris Corentin avec un pincement du côté du cœur : Pour la première fois de sa vie, elle lui trouvait mauvaise mine. Mais elle se serait fait tuer plutôt que lui poser une question.

Elle soupira et entreprit de changer le rouleau de sa machine à écrire.

En face d’elle, Corentin lisait les journaux. Mais sans réussir à maintenir son attention sur les titres. Trois heures de l’après-midi. Et toujours pas de nouvelles de Brichot et Tardet. Il se mit à haïr Badolini. Pourquoi le patron ne l’avait-il pas laissé partir pour Marseille maintenant qu’il avait récupéré ses papiers. D’accord, Jo Cavalcanti et Rita le connaissaient, mais il aurait pu rester à l’écart, et téléguider Brichot. II frémit. Sans lui, Mémé était toujours un peu perdu…

Il se leva et se mit à arpenter la pièce. Du coin de l’œil, la dactylo le suivait en cachette. Soudain, elle rougit, prenant conscience qu’ils étaient seuls. Alors quelque chose d’énorme pour elle se produisit : elle s’enhardit.

Portant la main à son corsage, elle en fit sauter un bouton tandis que Boris lui tournait le dos. Puis elle se redressa et se mit à taper.

Un bruit de papier lui fit relever la tête. Boris Corentin s'avançait vers elle, la main tendue. Dans sa main un paquet de chocolats.

— Il est fourré aux noisettes, dit-il en souriant. Je ne vous dis que ça.

Ravie, elle avança le pouce et l'index tandis qu'il se penchait.

Aussitôt, elle sut qu'il avait vu. Elle resta, pétrifiée, incapable de porter son chocolat à la bouche. Leurs regards se croisèrent, et elle frissonna délicieusement : les yeux noirs, au-dessus d'elle, plongeaient doucement dans l'échancrure de son corsage.

— Vous êtes très en beauté, Liliane, aujourd'hui, dit-il en posant le paquet devant elle.

Elle s'empourpra et, s'activant sur ses touches, fit ce qui ne lui arrivait jamais : une faute d'orthographe.

La porte s'ouvrit brutalement.

— Corentin ! Ah, tu étais ici. Le patron te cherche, c'est urgent.

Rabert soufflait dans l'entrebâillement de la porte, plus apoplectique que jamais.

Corentin fonça dehors. Derrière lui, Liliane se surprit à chantonner.

Charlie Badolini repoussa de l'ongle un « blanc » que son secrétaire venait de lui apporter.

— Brichot vient d'appeler Dumont, dit-il.

— Alors ? jeta Corentin avidement.

Badolini se rembrunit :

— Il a perdu le contact. Jo Cavalcanti et la fille ont disparu dans Marseille. Bravo…

Corentin posa les deux mains à plat sur le bureau :

— Ça n'est pas grave, patron. On va les retrouver.

Badolini hocha la tête :

— Très drôle. Et comment ?

— J'ai tout prévu, reprit Corentin, placide. Jo Cavalcanti se promène avec un émetteur radio miniaturisé accroché dans l'estomac.

Badolini roula des yeux :

— Qu’est-ce que c’est que cette salade ? éructa-t-il. On joue du gadget, maintenant ?

Corentin daigna s’expliquer.

— Vous auriez pu me prévenir, fit Badolini, vexé, en se fouillant à la recherche d’une cigarette.

— Excusez-moi, patron, j’ai oublié.

— Rien que ça, gronda Badolini.

Corentin le laissa tirer sur sa cigarette. Puis il exhiba son plus beau sourire :

— Laissez-moi partir pour Marseille, dit-il doucement.

Le chef de la Mondaine le fixa sans répondre.

— Je suis parfaitement rétabli ! s’exclama Corentin avec une exaspération sincère.

Son chef daigna sourire : avec une pointe de jalousie dans la voix :

— Effectivement, ça crève les yeux. On peut même dire que vous avez un pouvoir de récupération peu ordinaire.

— Où en est la Criminelle avec les frères Cavalcanti ? questionna-t-il négligemment.

Badolini se passa la main dessus les yeux :

— Le noir total.

Il rit :

— S’ils savaient que, nous… Je préfère ne pas y penser.

Corentin saisit la balle au bond.

— Le mieux serait que je prenne l’avion, vous ne croyez pas ? fit-il sur un ton d’évidence.

— Hé, grommela Charlie Badolini, des goûts de luxe, à présent ?

Il souffla :

— Bon, accordé.

Corentin se releva.

— Merci, patron, fit-il en singeant les Chariots.

Tardet se dressa sur les talons. Histoire de se donner une contenance.

— Elles sont drôles les filles à Marseille, fit-il avec un petit rire contraint en se rapprochant de Corentin.

Ils étaient dans la rue Tutano, la plus fameuse de Marseille. Pas pour la bagatelle. Dans les poches de Corentin, le mini récepteur-radio bricolé par Jeannot la Science y allait de son bip-bip de plus en plus net.

Sur la bonne voie du Jo Cavalcanti…

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit Corentin, l'esprit ailleurs.

Jeannot la Science lui avait bien expliqué le principe du mécanisme. Il fallait être attentif.

Quand le bip-bip déraillerait légèrement, comme une platine de disque qui passe au suraigu, c'est qu'il serait à vingt mètres maximum de la source d'émission. Autrement dit, de la petite boule d'acier magique accrochée dans l'estomac de Jo Cavalcanti.

Tardet remua comme un bec son nez en trompette : tout le long de la rue étroite où ils avançaient avec lenteur, des dizaines de putes allaient et venaient – la rue la plus chaude de Marseille. Digne des ruelles ahurissantes de Naples et de Palerme. La marchandise humaine étalée. Avec le maximum de fioritures et de garnitures pour la mettre en valeur. Il y avait de tout, des grosses, des maigres, des bottées et des porteuses de talons aiguille. Avec des variantes, bien sûr, il y avait quand même une espèce d'idée directrice d'uniforme : la mini-jupe ou le short ras des fesses, pour le bas. Et en haut, le tee-shirt moulant découpé, en plus, entre les seins ou, carrément, le blouson en jean déboutonné sans rien du tout en dessous.

Tardet avança le nez vers une fille qui faisait le tour d'un réverbère avec des élégances de mannequin de haute couture. À part qu'elle portait des cuissardes vertes et, sous son tee-shirt noir, un short blanc tellement réduit qu'un pas sur deux, elle était « obligée », d'un doigt distrait, de dégager le tissu qui se prenait régulièrement dans la raie des fesses.

Le bagne. Mais qui de toute évidence, lui était parfaitement agréable. Il n'y avait qu'à voir la moue adorable de la bouche pulpeuse et surchargée de rouge luisant.

Les yeux charbonneux, immenses, cils battants comme ceux de Blanche-Neige, se posèrent avec douceur sur la courte silhouette de Tardet.

— Bile est plus vraie que nature, fit celui-ci, vaguement mal à l'aise.

La fille s'avança vers lui avec des déhanchements outrés.

— Je suis sûre d’être ton type, beau mec, fit-elle, la bouche gonflée vers Tardet, quelle dominait de la tête.

Tardet frissonna : la voix de la fille était une voix de garçon grave et cassée à la fois. La voix caractéristique du travesti piqué aux hormones.

Aimé Brichot poussa Tardet du coude avec une contraction hilare de la moustache.

— Hé, tu n’avais pas deviné, patate ? fit-il avec la négligence affiché de l’ancien qui connaît « la vie ».

Tardet rougit, vexé :

— Je n’ai pas eu l’honneur de le pratiquer, moi, fit-il avec aigreur.

Brichot verdit :

— Hé, qu’est-ce que tu insinues ? Je suis marié !

— Ça n’empêche rien, reprit Tardet, enfonçant son avantage.

Corentin regarda le travesti dans les yeux, en lui faisant signe de passer son chemin, sans méchanceté. Mais avec une autorité naturelle qui donna illico son résultat. Il contempla la silhouette de la « fille » qui s’en allait, indifférente, à la recherche d’un autre client, et se frotta la nuque. Rien ne changerait donc jamais dans le monde. Quelques mois plus tôt à peine, un scandale avait secoué Marseille quand la France entière avait découvert, ahurie, que des adolescents de douze ans s’y prostituaient, bourrés d’hormones féminines à craquer.

Et déjà ça recommençait.

Il serra les poings. Ainsi que les dents. Il y avait pour longtemps du pain sur la planche, à la Brigade mondaine…

Soudain, il se bloqua. Dans sa main, le bip-bip déraillait. Exactement comme avait annoncé Jeannot la Science.

— Brichot… Tardet…, fit-il doucement, on est arrivés. Posez vos valises.

Il leva le nez vers la façade voisine. Classique : le bar aux vitres fumées en bas et, au-dessus, les chambres minables aux fenêtres éternellement aveugles, avec, à gauche du bar, l’étroite porte d’entrée donnant sur l’escalier raide aux premières marches illuminées.

Il s’avança vers l’établissement et poussa la porte. Mouvements de nuques dans sa direction. Des nuques des deux sexes. Enfin… Des trois.

Posément, il promena ses yeux noirs glacés sur les visages. Aucun ne correspondait au signalement.

Il recula et referma la porte. De l'autre côté, les nuques reprirent leur position d'origine. Un client en puissance était passé. Il avait regardé. Il avait changé d'avis. Inch Allah, ce sont des choses qui arrivent. Dommage quand même, pensait la petite brune à gauche, vraie, celle-là : le client en question était beau comme un Dieu.

Elle ingurgita péniblement une gorgée de son orangeade artificielle. Résignée : qu'est-ce qu'il venait faire, le beau gosse, dans la rue Tubano ? Avec un physique comme ça, il faut être maso pour payer une fille.

Boris Corentin s'appuya contre le mur d'en face. Profitant d'une ruée de matelots italiens pour attirer à lui Brichot et Tardet.

— Bon, dit-il en levant les yeux vers la façade. C'est là-dedans que ça fait tilt.

Il soupira :

— Il faut se planquer chacun son tour. Et vite.

Brichot se mordilla la moustache.

— Au moins, essayons déjà de savoir dans quelle pièce exacte ça fait bip. C'est possible ou non, de localiser à quelques mètres près ?

Corentin hocha la tête affirmativement.

— Oui, Jeannot a été formel. Quand il faut mettre le récepteur au fond de sa poche pour étouffer le bruit, devenu gênant, c'est que la source émettrice est extrêmement proche.

Il sourcilla :

— L'ennui, c'est que le Corse et la fille me connaissent. Pas vous. Qui y va ?

Tardet se précipita :

— Moi, je monte.

Corentin le jaugea avec de la tendresse dans l'amitié. Il lui donna l'appareil récepteur.

— Ne te fais pas enlever, hein ? Je ne m'en remettrais pas.

Il montra derrière lui, le bar tabac bourré de marins à l'angle de la rue :

— On va t'attendre là-bas.

Tardet entra, vexé, dans l'hôtel de passe.

Happé aussitôt par une fille surgie d'un recoin du couloir. Le travelo de tout à l'heure…

— Bon Dieu, jura Corentin. On l'a jeté dans la gueule du loup.

Brichot tira sa montre.

— Trois quarts d'heure déjà. Ça n'est pas normal.

Sa moustache plongea en tremblant dans son ballon de rouge.

— Il est arrivé quelque chose au petit, gémit-il avec un désespoir de grand-père.

Corentin lui pressa le poignet.

— T'inquiète, le voilà.

Tardet se colla contre eux. Essoufflé. Décoiffé. La chemise mal reboutonnée.

— Alors ? fit Corentin.

Tardet baissa les yeux : penaud.

— J'ai dû y passer, avoua-t-il en rougissant.

Corentin éclata de rire.

— Pas grave. Tu t'en remettras.

Près de lui, Brichot se rétractait, horrifié. Tardet ? Avec le travelo ?

— Pur devoir professionnel, fit Tardet païen dessous. Je vous le jure.

— Je préfère ça, fit Brichot, très rombière de province.

Corentin se pencha :

— Ta vie privée, mon petit, je m'en fiche. Cavalcanti ? Où est-il ?

Tardet se fouilla et extirpa une minuscule boule d'acier luisant, hérissée de cinq griffes affûtées comme des hameçons à friture.

— J'ai trouvé ça, dit-il, accroché à une fêlure dans la porcelaine du lavabo de ma chambre.

Celle qui faisait bip le plus fort.

Corentin se voûta.

— Merde, il a tout vomi. On l'a perdu.

Tardet se rapprocha de lui.

— Excusez-moi, monsieur Corentin, mais puis-je me permettre de vous demander de participer à mes frais de…

Une lueur bizarre passa dans ses yeux.

— Vous voyez ce que je veux dire.

Corentin plongea ses yeux noirs dans les siens :

— Parfaitement, petit. Continue.

Tardet regarda ailleurs.

— Je crois que j'ai fait une touche, dit-il négligemment. La fille, enfin… Gina, c'est son nom, a bien voulu répondre à mes questions. Elle travaille pour deux frères corses. Et c'est une fille blond platiné aux yeux très noirs qui fait passer la monnaie.

Corentin lui mit la main sur l'épaule :

— Bravo, stagiaire, lui dit-il. C'est bien de payer de sa personne. Tu feras un bon flic.

Il regarda vivement autour de lui si personne ne les examinait.

— J'imagine que tu ne t'es pas contenté de ces vagues détails ?

Tardet se redressa sur ses talons.

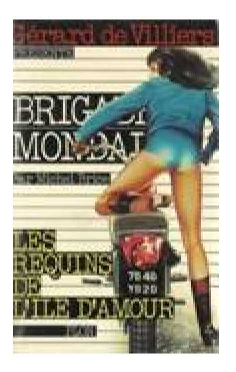
— Bien sûr que non. J'ai une adresse.

Corentin eut un rire bonheur :

— Toi, petit, fit-il en lui secouant l'épaule à l'arracher, tu ne finiras pas ta carrière aux sommiers judiciaires, j'y veillerai personnellement.

Brichot le suivit dehors, mal à l'aise dans le creux du ventre : écœurement et admiration sincère.

CHAPITRE XIV



La porte du Boeing 707 d'Air France coulissa, obéissante, sur la seule pression du poignet de l'hôtesse. Celle-ci tourna vers Corentin une cambrure étudiée. Ultime tentative pour se faire remarquer. Depuis l'envol de l'appareil, à Marignane, l'athlète aux yeux noirs paraissait ne pas avoir noté qu'Air France, malgré la crise et les économies, emploie toujours des hôtesses de l'air.

Corentin envoya une chiquenaude à Brichot.

— Tu n'as rien oublié ? interrogea-t-il mécaniquement.

Aimé Brichot s'affaira, surexcité. Il n'avait pas pris l'avion depuis dix ans. Son voyage de noces. Huit jours en demi-pension, transport aérien compris, aux Baléares. En morte saison, bien sûr, c'était moins cher. Mais il avait eu de la chance : un temps radieux. Tous les orangers en fruit sur la route de l'hôtel. Et Jeannette épanouie, appuyée à son bras.

Une bourrasque de vent fit s'envoler les serviettes en papier du déjeuner marquées « Air France » que Brichot essayait de récupérer. En souvenir pour ses jumelles. Tardet attrapa une serviette au vol et la tendit en cachette à Brichot. Toujours ça de pris…

Boris Corentin, assis contre le bord de la carlingue regardait les gouttes de pluie s'écraser à l'extérieur sur le hublot. Ça s'annonçait bien. Le déluge… Dès le décollage, ils avaient grimpé dans la purée de pois. Secoués par les trous d'air et les éclairs qui striaient les nuages quand, par hasard, ils sortaient du coton pour avaler, éblouis, une ruée de ciel bleu avant de replonger dans la tempête. Quand la Méditerranée s'y met, ça vaut la Manche. Le golfe de Gênes est un bouillon de culture à tornades.

À cinq mètres devant lui, l'hôtesse fit trois pas en arrière. Un appel d'air la décoiffa d'un coup, relevant légèrement sa jupe, plaquant la veste de son tailleur sur sa poitrine. Corentin la trouva enfin jolie et ils eurent un rapide échange de regards.

Il se leva, pas ennemi d'une conversation.

Il fut très vite devant l'escalier : il n'y avait pas grand monde dans l'avion. Air France a du mérite à maintenir certaines lignes régulières. À moins que des subventions de prestige…

L'hôtesse rejeta ses mèches en arrière dans le vent avec un mouvement de nuque parfaitement au point. Corentin eut envie de lui dire une

gentillesse.

Alors, son regard tomba sur les mains.

Les ongles étaient à l'abandon. Sans vernis. Les peaux vilaines autour de la lunule. Et surtout, il y avait des incrustations noires collées sous le blanc.

Il s'engagea dans la passerelle en remontant le col de sa veste, humant à pleines narines le vent transformé en douche qui se déchaînait contre ses tempes. Le vent, lui au moins, était propre…

Là-haut, la fille se mordit la langue. Verte de rage.

Elle n'avait pas encore compris que, pour draguer, la propreté c'est l'arme numéro un.

L'inspecteur Joseph Rapallo avança sa carafe remplie de glaçons avec une moue d'excuse.

— Vous êtes sûrs de vouloir boire un anis ?

Il observa tristement les lauriers-roses fouettés par le vent de l'autre côté de la vitre du bar. Un peu plus loin, des papiers gras faisaient la course sur les longues dalles de ciment mal jointes de la piste d'atterrissage.

— Ça remplacera le soleil, dit Corentin, affable en tendant son verre où flottait un fond jaune de pastis.

À côté de lui, Brichot et Tardet faisaient franchement la tête. C'est dur de réaliser qu'en Corse, il pleut aussi.

Même à la fin mai.

À leur arrivée, Rapallo les avait étudiés un à un sans dissimulation, sans inimitié préconçue non plus. Simplement, ça l'intéressait de voir débarquer trois collègues du continent. Représentant local du S. R. P. J. Joseph Rapallo avait avec la Brigade mondaine des liens privilégiés : Charlie Badolini, le Patron, était un ami d'enfance. Le lycée de Nice.

Tout en étant Corses également, bien entendu…

C'était Badolini lui-même, la veille au soir, qui lui avait téléphoné pour lui annoncer l'arrivée de Corentin.

Brichot tendit la main vers son pastis. Ragaillardi. Exactement le genre d'apéritif que Jeannette lui interdisait. Rapport au cholestérol. Il trempa goulûment les lèvres dans le liquide défendu. Enhardi par le millier de kilomètres mis entre sa femme et lui. Un peu honteux, aussi. Brichot adorait

Jeannette. Et, au fond, s’il avait envie de boire, à son arrivée à l’aéroport d’Ajaccio, c’était pour que la séparation ne soit pas trop pénible à supporter.

Aimé Brichot avait horreur de coucher seul dans un lit. Seul sans Jeannette. Il n’avait jamais couché avec personne d’autre qu’elle.

Tardet, lui, avait vingt-cinq ans. Il ouvrait l’œil. Ça suffisait à son bonheur.

Joseph Rapallo, qui avait tout de suite flairé la « flèche » de l’équipe, se pencha vers Corentin. Celui-ci lui sourit avec une amabilité absolument pas feinte. Dès le premier regard, il avait senti dans le vieil inspecteur corse aux tempes blanches un homme de qualité. Difficile à expliquer. Ça relève d’une conjonction d’indices : la fermeté de la poignée de main, le port tranquille et fier des épaules, et surtout, la flamme directe du regard.

Au moins, il allait avoir un allié ici. Charlie Badolini savait choisir ses amis.

La nuit précédente, au téléphone, quand Corentin l’avait tiré du lit à deux heures du matin, Charlie Badolini lui avait assuré qu’il pourrait faire entière confiance à Joseph Rapallo.

— Gardez-le pour vous, avait-il dit. Il travaille pour nous.

Insistant :

— Nous seuls.

Ce qui, en clair, signifiait : pas pour la Brigade criminelle, officiellement jetée sur les traces des frères Cavalcanti. Et qui nageait toujours dans la mélasse, aux dernières nouvelles.

Corentin songea avec un petit pincement à Tabaccat, le commissaire du quart de la Porte Dauphine, qui bloquait un dossier gênant depuis l’autre nuit sur son bureau… lui aussi, une antenne de la Brigade mondaine. Un des éléments de la toile d’araignée savamment tissée par Charlie Badolini pour surveiller ce qui se faisait ailleurs dans la police.

L’éternelle guerre entre services. À première vue, illogique, incompréhensible. Dans la nature des choses humaines, en fait. Et plus utile que ne pourraient le croire les esprits chagrins. L’émulation, ça a du bon, surtout dans la fonction publique, particulièrement menacée par cette gangrène administrative : la mollesse et la routine qui tuent tout.

— J’ai une carte, si ça peut vous aider, fit Rapallo en portant la main à la poche intérieure de son veston.

Corentin jeta un regard inquiet en arrière :

— On est tranquilles, ici ?

Rapallo exhiba une belle rangée de dents.

— Le barman est un homme à moi, confia-t-il, sans faire de cinéma.

Corentin sourit, rassuré. À part le barman, il n'y avait personne d'autre qu'eux dans le bar de l'aéroport d'Ajaccio.

Rapallo extirpa sa carte Michelin de la Corse d'un attendrissant cartable d'écolier avec lequel il avait accueilli ses visiteurs au bureau des arrivées.

— Si votre petit piqué aux hormones, fit-il en se tournant vers Tardet très professionnellement, ne vous a pas menti, la « maison du dressage » comme il dit, doit se trouver par là.

Il encerclait de l'index une zone mordant sur la mer à l'ouest de Bonifacio, à l'extrémité sud de la Corse.

Corentin se tourna vers Tardet :

— Ça pourrait correspondre ?

Tardet avança sa chaise, concentré.

— Il y a des falaises, par là ? interrogea-t-il avec une componction gênée : après tout, la recherche cartographique avait démarré à cause d'une petite déviation aventureuse de la part de sa sexualité personnelle.

Rapallo sirota son anis sans se presser.

— Vous parlez, fit-il. Il n'y a que ça.

Presque vexé. Les falaises de Bonifacio, ça fait partie du compte en banque touristique de la Corse.

— Pardon, fit Tardet, sincère, je viens de Sarcelles et j'ai arrêté au certif.

Rapallo choqua brutalement son verre contre le sien.

— Il n'y a pas d'offense, fit-il avec amitié. Tout le monde ne peut pas être Corse.

L'appartement de Joseph Rapallo, à Ajaccio, ôtait au douzième étage d'un immeuble ultramoderne, granit poli façon miroir et cage d'escalier en marbre de Carrare. À trois cents mètres de la résidence du héros national. Tino Rossi, pas Napoléon, bien entendu.

Corentin freina d'un geste prudent la bouteille qui tendait à vouloir tripler la dose du deuxième anis. Rapallo eut énormément de mal à arrêter son élan généreux.

Le dîner fut somptueux. Cuissot de chevreuil de contrebande arrosé de Château Margaux 1967. Après le chèvre frais, succulent, une charlotte aux framboises digne des meilleurs restaurants gastronomiques.

Rapallo fit signe de la main. Une jeune femme blonde, jean et pull de cachemire beige souple se précipita vers un vieux bahut ciré disposé tout près de l'immense vitre donnant sur toute la baie. Avec au loin, le phare tournoyant des îles Sanguinaires.

Elle sortit un coffret de bois de cèdre d'un tiroir savamment transformé en humidor.

— Vous aimez les havanes ? demanda Rapallo à Corentin avec un air mondain.

— Quelle question…, fit celui-ci en souriant.

Il tendit la main vers un merveilleux rouleau de feuille séchée juste ce qu'il fallait. Et qui embaumait à deux mètres.

— Il n'y a des cigares que de Davidoff, commenta Rapallo en faisant passer la boîte à Brichot.

Celui-ci se récusa, terrifié. Tardet tendit la main. Rapallo vit partir un de ses cigares avec une aigreur dans l'estomac. Les jeunes gens, c'est bien, mais ça ne sait pas apprécier les bonnes choses… Il se tourna vers Corentin pour se consoler.

— Il vous paraît bien ? fit-il avec complicité.

Corentin tourna le cigare à son oreille.

— Merveilleux, dit-il. Vous êtes un amateur, ça se voit.

Rapallo s'inclina, la bouche fendue dans un sourire à 45 degrés.

— Alcool ? fit-il.

Il baissa modestement les yeux.

— Là aussi, faites-moi confiance… Je suis un vieux maniaque.

Il vira du buste vers la jeune femme qui attendait quasiment les ordres, debout derrière lui.

— Rebecca, dit-il avec une pointe de dureté dans le ton qui étonna aussitôt Boris Corentin, la cave à liqueur, tu veux ?

La jeune femme se courba vers un des placards bar du mur couvert de palissandre.

Corentin la regarda faire en essayant de deviner combien peut gagner un flic, à Ajaccio.

Il fit la moue en prenant le verre de cognai que lui tendait en silence la jeune femme blonde ; souple comme une liane et dont les lèvres semblaient cousues à vie sur un silence. Mais les yeux, verts et gris, parlaient pour les lèvres. Avec une chaleur toute sexuelle…

Brichot hoqueta en trempant ses lèvres dans la mixture corse qu'il avait eu la bêtise d'accepter.

Tardet crachouilla un bout de son cigare en buvant son scotch pourtant arrosé d'eau.

Rebecca retourna poser ses fesses d'amazone à côté du tourne-disque, sur le plateau de palissandre. Les doigts pianotant vers la platine.

Corentin vola à son secours :

— Allons, fit-il gaiement, qu'est-ce qu'on écoute ?

Il observait avec curiosité la discothèque murale mieux que riche.

Rapallo se leva :

— Je choisis…, dit-il mystérieusement.

Le saphir descendit sur un disque tournoyant. Corentin jeta un regard désespéré à Rebecca. Celle-ci baissa les yeux. Pour les relever aussitôt. Directs. Pointus. Sans fausse pudeur.

À gauche et à droite de l'immense baie vitrée donnant sur les Sanguinaires, deux baffles dernier cri dégoulinaient du Tino Rossi.

Brichot ferma les yeux, pour essayer de faire une prière. Histoire de tenter de se dominer. « Au sud de la Loire, tous des nègres » était sa devise. Maladroite, exagérée et somme toute ridicule, puisqu'il était lui-même berrichon. Mais ce soir, il était à la fête. Si Aimé Brichot haïssait bien une forme corse de la guimauve, c'était bien Tino Rossi, Napoléon de la Gomina.

Corentin s'efforça d'abandonner la contemplation de Rebecca. Il tourna son verre en direction de son hôte. De plus en plus intrigué sur la confiance que Charlie Badolini faisait à ce camarade de lycée. Sans doute ne l'avait-il pas vu depuis. Sinon, il aurait senti le soufre.

— Mes compliments, fit-il. Vous avez les meilleurs fournisseurs.

— On fait ce qu'on peut, dit Rapallo, modeste.

Corentin se demanda pour quelle folie le flic corse voulait ainsi l'épater. Sans pouvoir conclure. Tout simplement, peut-être, parce qu'en Corse, on a le sens de l'hospitalité.

— J'ai besoin d'une arme, jeta brusquement Corentin. Vous pouvez m'aider ?

Il eut un geste évasif :

— Je n'ai pas eu le temps d'emporter mon Smith…

Rapallo sourit avec indulgence. Il se leva et franchit une porte sculptée.

Deux minutes plus tard, il était de retour.

Trois engins de mort atterrirent l'un après l'autre sur le cuir fauve du canapé à côté de Corentin.

Un « 38 » Smith and Wesson « Terrier » à cinq coups et canon de deux pouces. Un petit Colt « Cobra » mignon comme un bijou. Et un automatique noir, un « Unique » R 51 Police. Les munitions suivirent de peu. Par boîtes de trente.

Corentin choisit le « Terrier ».

— Vous me le rendrez après, bien sûr, fit Rapallo d'un air d'évidence.

Corentin jouait déjà avec le « 38 » Terrier. Une bête d'acier, capable de désarticuler le coude si on presse la détente sans précaution.

— Ça va de soi, articula-t-il avec un petit sourire.

Là-bas, Rebecca suivait la scène avec des éclairs fauves sous les paupières.

La voix amène et bien élevée de Joseph Rapallo arracha Boris Corentin à quelques pensées intriguées.

— Comment va mon ami Badolini ? fit le Corse avec gaieté.

Corentin le rassura sur tout. L'autre ne l'écoutait même plus.

— Excusez-moi encore un instant, fit Corentin avec une moue gênée. Vous avez pensé à tout, même à la voiture, j'imagine ?

Joseph Rapallo hocha la tête, princier.

— Elle est en bas. Une Mercedes.

Corentin se leva doucement.

— Pourquoi, en bas ? dit-il en essayant de rester calme.

Rapallo le fixa, étonné.

— Vous couchez ici, non ?

Corentin porta la main à ses lèvres.

— Ecoutez, dit-il, c’est très gentil, je ne sais pas si nous devons…

En même temps, il se leva, faisant mine de chercher un briquet sur la table basse en altiglas fumé.

Sa main s’avança bien vers le briquet d’acier poli. Mais elle le dépassa. Puis, projetée en avant par une détente venue des mollets, des cuisses et des reins, elle alla se crocher comme un étau de chaque côté du larynx du maître de maison.

— Hé, tu es dingue ! cria Brichot.

— La fille, vite ! hurla Corentin, en faisant le tour du Corse, dont il retourna le poignet droit dans le dos tout en continuant à maintenir l’étau de l’autre main autour de son larynx.

Tardet jaillit. Rapide comme au stade Faralicq.

— Pardon, fit-il en plaquant au sol la fille qui le dépassait d’une tête et demie.

À cinquante centimètres du téléphone…

— Merde, dit Brichot en se passant la main sur la calvitie, vous devez avoir raison tous les deux, mais il fallait prévenir.

Rapallo gigota en essayant de parler. Corentin serra. Il y eut un gargouillis. Le Corse se calma.

— Mémé, dit Corentin, ouvre les boîtes à cartouches.

Brichot obéit :

— Bon Dieu, fit-il, les yeux doublés de volume derrière ses verres. Du sucre.

Corentin tordit un peu le bras du Corse.

— Tu piges le coup, Mémé ?

Brichot s’enfonça dans son canapé, vidant son verre mécaniquement.

— J’ai l’impression, avoua-t-il, que ça n’est pas Joseph Rapallo.

— Bravo, Mémé, tu es un génie !

« Joseph Rapallo » hurla, Corentin accentuant la clé à son bras.

— Ton nom de famille ? jeta celui-ci.

Le Corse sentit qu'il était inutile de mentir. Dans son dos, l'articulation du coude était au bord de lâcher.

Là-bas, la fille cria à son tour : Tardet l'attachait, tranquille, comme à l'exercice.

— Ton nom ? reprit Corentin en faisant craquer quelque chose.

— Renno, Pascal Renno, fit l'autre en se cassant en deux.

Corentin l'endormit d'une manchette sous l'oreille.

Il tendit le bras vers Rebecca.

— Tardet ?… Idem, fit-il sans hausser le ton.

Rebecca s'endormit à son tour.

Corentin reprit le Smith and Wesson et tapa sur le barillet pour le faire tourner. Sans résultat. Le barillet restait bloqué comme une roue voilée.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il sombrement. Inutile de vérifier les autres flingues. Ils sont pourris, comme les boîtes à cartouche.

Mémé se releva, les jambes mal assurées.

— On fait quoi ? jeta-t-il, surexcité.

Corentin tendit la main vers son cigare. Avant de se raviser.

— J'ai une idée dingue, dit-il. C'est la seule possible. Ecoutez bien, vous deux.

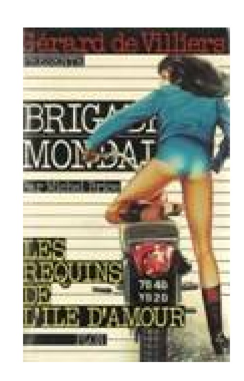
Il s'arrêta et pointa l'index vers Tardet :

— Cherche un annuaire de téléphone, tu veux ? Il y en a un ici, quelque part.

Il fit craquer ses articulations.

— Comme dans toutes les bonnes maisons.

CHAPITRE XV



Rebecca s'ouvrit elle-même à deux mains.

— La petite Juive te plaît comme ça, murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

Boris Corentin sourit au-dessus d'elle, pensant à Josiane, l'autre jour à la piscine :

— Cesse de faire de l'auto-racisme.

Elle soupira.

— Ça existe pourtant, le racisme, tu ne savais pas ?

Il avança la bouche vers sa nuque. Elle frissonna au contact de ses lèvres dures et souples à la fois.

— Tais-toi, murmura-t-il. Quand on me traite de raciste, j'ai envie de sortir mon revolver.

Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire sous lui.

— J'ai déjà lu ça quelque part, fit-elle en se tortillant pour l'aider.

Il eut envie de lui arracher les cheveux de la nuque à petits coups de dents.

— Tiens, remarqua-t-il, tu étais étudiante avant de…

Elle se cabra.

— Avant de quoi ?

Il avança en elle si fort quelle se mit à haleter. Mais aussitôt, après, elle cria, littéralement soulevée par saccades comme si on la soumettait à du 220 volts par surprise.

La veille au soir, quand elle avait repris conscience, Rebecca avait appelé Boris d'une petite voix têtue.

— Voulez-vous que je vous aide, avait-elle demandé, à remettre de l'ordre dans votre plan de travail ?

Elle avait souri avant d'ajouter :

— Je sais beaucoup de choses. Donnant donnant…

En même temps, elle tendait ses poignets entravés.

— OK, avait murmuré Boris, sourcils froncés, en se penchant sur elle pour la détacher.

Quand Rebecca s'apaisa, morte, les cheveux collés aux tempes par la sueur, Boris Corentin jugea inutile de lui rappeler qu'il lui avait, avant, posé une question.

Pas d'importance, au fond. Il se moquait de la réponse.

Elle émergea avec des fantômes d'algues dans les yeux.

— Et toi ? murmura-t-elle doucement.

Elle remua avec, en haut, des mouvements de bouche et de langue.

— Dis, insista-t-elle, j'ai envie de te faire plaisir.

Il noya son visage dans le sien.

— T'occupe. Je suis très bien comme ça, crois-moi. Je ne suis pas un compliqué.

Elle insista, tendant le cou.

— Allons, tu as bien ta préférence ? Sois sincère.

C'était dit avec une gentillesse si convaincante qu'il fut obligé de se confier.

Elle sourit en donnant un coup de reins.

— Vrai, fit-elle. Rien de compliqué. Allez, vas-y. Tu me plais.

Très loin, dans l'atmosphère délavée par la tempête de la veille, la Sardaigne paraissait si proche que Corentin avait l'impression qu'en étendant la main, il pourrait la toucher. Plus extraordinaire encore, au bout à gauche, très loin, une ligne sombre striait l'horizon comme un trait de crayon maladroit. L'Italie…

Plus près, des moutonnements de rocs et des collines abruptes, des vallons encore pris dans la brume : le sud de la Corse. Immense depuis là-haut.

Entre Sardaigne et Corse, la mer. Brillante. Bleue noire, avec des chapelets d'îles entre lesquelles des cargos minuscules tiraient leur sillage.

Il ouvrit ses mains au maximum. Dans la chaleur lourde du soleil revenu de cette fin de matinée de mai, la terre, autour d'eux, sentait merveilleusement fort. Des lézards couraient sur les cailloux. Un vol de perdrix passa tout près d'eux.

Il baissa les yeux sur la nuque courbée de Rebecca. Dans le scintillement schisteux du sol autour d'elle, sa chair était encore plus miraculeuse d'être douce, tendre, féminine.

— Fais ce que tu veux, répéta-t-elle, je suis bien.

En même temps, elle écarta les bras en croix et coucha sa joue contre la terre.

Du vallon au-dessous, une odeur d'eucalyptus montait, mélangée avec celle, déjà forte, des arbousiers du maquis.

Il cria très vite, les dents plantées dans sa nuque.

— Pardon de te faire mal, murmura-t-il en reprenant son souffle.

Elle se leva sous lui en attrapant ses mains.

— Reste, dit-elle encore. On est bien ensemble.

Sur son dos, le soleil chauffait de plus en plus.

Il eut envie de se laisser aller. De dormir.

Il se releva avec un énorme effort de volonté.

— Il faut m'aider maintenant, dit-il. Tu me l'as promis.

C'était vrai qu'elle avait promis, la veille au soir, en se réveillant, quand elle avait offert à Boris de l'aider en échange de sa liberté.

Elle se recroquevilla, les deux mains jointes sur ses seins en regardant la mer au-dessous d'eux.

— C'est là-bas, à gauche, dit-elle.

Il se pencha : à l'endroit qu'elle désignait du menton, une falaise tranchée comme au couteau. Un vague toit de tuiles se devinait dans la verdure du maquis. Mais les murs se confondaient avec les pierres du sol. Un peu plus loin, au moins vingt ou trente mètres au-dessous, la mer.

Couleur de mercure, parcourue de longs filaments souples trahissant les courants.

Au-dessus, le soleil de plomb de la fin mai. Dans un tonnerre de pépiements d'oiseaux sauvages.

Rebecca tendit les mains vers ses vêtements.

— À part eux, dit-elle, il n'y a jamais personne dans le coin. On ne sait pas pourquoi, c'est un endroit où les requins viennent. Histoire de courants, sans doute.

Elle plissa les paupières.

— À moins que ce soit Cavalcanti qui les attire, grimaça-t-elle. Entre frères de race…

Il lui pinça l'oreille.

— Tiens, flagrant délit de racisme. Je t'y prends.

— Essaie de ne pas mourir, dit-elle en écarquillant les yeux vers lui.

Il rit :

— C'est une éventualité que j'ai toujours repoussée.

— Sois encore plus vigilant que d'habitude, insista-t-elle. Ce sont des fous complets… Et moi, j'ai envie de recommencer avec toi.

Il lui prit la bouche.

— Va rejoindre mes amis, dit-il, c'est un ordre.

Rita Salone ne pouvait détacher ses yeux du spectacle quelle avait sous les yeux. Trois jours, pourtant, qu'elle était en face de ce miracle : la Corse. La Corse plus la mer au mois de mai. Mais rien n'y faisait, elle ne pouvait pas se lasser. Il ne lui restait, comme chaque fois, qu'à se taire et à admirer.

Le matin même, elle avait eu droit, pour la première fois depuis leur retour ici, à une visite à Bonifacio. Une folie pure et simple : où, ailleurs qu'à Bonifacio, les frères Cavalcanti pouvaient-ils être signalés à l'intention de la police ? Pourtant, tout s'était très bien passé. Bien qu'une dizaine de personnes au moins les ait reconnus dans la grande me de la citadelle où ils avaient fait leurs courses. À peine transformés, chacun, par une fausse moustache, juste pour le principe. Par bravade. De toute façon, ils n'allaient pas tarder à disparaître une fois pour toutes.

Demain soir, tout serait joué.

Une dernière visite d'adieu au pays, en somme.

Mais qui se permettrait de trahir les Cavalcanti à Bonifacio ? Les deux frères avaient fait paisiblement leur visite dominicale avant d'aller boire l'anis au café voisin de la maison où à quelques siècles d'intervalle, Charles Quint puis Napoléon, alors général Bonaparte, avaient passé la nuit.

Suivis de leurs femmes. Au pluriel. Carmella et Rita. Proches l'une de l'autre, souriantes, pudiques, comme il sied aux épouses des frères Cavalcanti.

Avant d'aller rendre visite, toujours en famille à la maman dans sa maison proche des quartiers de la Légion. En haut de l'escalier de pierre si abrupt quelle ne pouvait plus le descendre depuis longtemps.

Un culot tranquille qui prouvait à quel point Ange Cavalcanti se sentait en sécurité…

À présent, il était près de sept heures du soir et tous les oiseaux criaient dans la falaise au-dessus de Rita Cavalcanti. Le même concert attendrissant renouvelé depuis trois jours. Trois quarts d'heure de folie, au métronome, avant le silence brutal qui présidait à la tombée de la nuit.

Pour elle, Rita, le moment de se mettre à crier à son tour. C'était au crépuscule, jamais avant, qu'Ange descendait de la villa pour venir la faire se tordre sous les coups.

Carmella Cavalcanti était une jeune femme banale et mal habillée. Ange l'avait épousée, douze ans plus tôt, pour satisfaire le jeu complexe et ennuyeux des alliances familiales. Elle lui avait apporté en dot de quoi acheter, par l'intermédiaire d'un homme de paille à lui, les trente hectares du terrain où, aujourd'hui s'élevait la luxueuse villa bâtie à l'aide des fonds mystérieusement venus du continent. Il avait fait d'elle une femme le soir de leurs noces, réglementairement. Mais sans lui donner le moindre plaisir, à elle.

Depuis, elle tenait la maison. Résignée… Jamais révoltée. Carmella Cavalcanti était née avec un gros handicap dans la vie : une tache de vin large comme la paume en travers de la figure. Un détail qui, après la transmission par contrat de mariage à Ange d'une dot plus que confortable, l'avait dispensée à jamais du droit de se plaindre. Même vis-à-vis de ses parents. Ils la fuyaient, honteux d'avoir mis au monde un être au visage marqué à vie.

À part ça, Carmella, si on l’avait conduite chez un bon coiffeur, une bonne maquilleuse et une couturière astucieuse, aurait été tout à fait convenable.

Elle vivait en bas noirs, jupe et corsage noir, souliers plats, depuis toujours ; ses cheveux étaient tirés en chignon bas.

Au bruit de ses semelles de bois, sur les marches taillées dans la pierre depuis la villa, Rita se tourna péniblement dans ses liens.

Carmella s’arrêta au-dessus du corps intégralement nu de Rita. Ahurie. Incapable de comprendre, comme chaque fois, qu’elle débouchait là, aux heures dites, depuis trois jours.

Devant elle, une autre planète. Un phénomène tombé du ciel comme un aérolithe et qui, pourtant, existait. En vrai. Cette Napolitaine découverte par Jo. Sa belle-sœur. Et maintenant, la maîtresse de son mari…

Les poignets attachés au rocher par une longue chaîne rivée par un cadenas à un anneau scellé au ciment, Rita était offerte aux rayons du soleil descendant. Près d’elle, une jarre d’eau tiédie vers laquelle elle s’était plusieurs fois traînée pour boire dans l’après-midi.

Elle reposait directement sur le sable gris et fin, à toucher l’eau verte et clapotante de la mer, dans un recoin entre deux masses de calcaire tourmentées. Tout près, trois marches taillées au pic plongeaient dans une sorte de vasque naturelle où elle pouvait descendre se tremper de temps en temps, tirant sa chaîne jusqu’au maximum de sa longueur, quand le soleil commençait à la brûler.

Après, la vasque se terminait par un à-pic brutal. Trente mètres de falaise sous-marine. En se penchant, Rita pouvait voir, quand aucun souffle d’air ne venait violer l’eau, un vide sous-marin d’un bleu-vert fluorescent intense. Avec des chevelures d’algues dans les rochers éboulés du fond. Alors, elle tremblait délicieusement d’une terreur viscérale du vide. Sachant très bien qu’il y avait toute la masse de l’eau entre elle et le fond. Et qu’elle nageait comme un poisson. Mais incapable de surmonter la fascination du vertige. Puis elle remontait s’étendre sur le sable apporté là par mer, sur ordre d’Ange Cavalcanti. Reprenant sa contemplation engourdie de l’horizon d’où jamais personne venait. À cause des requins. C’était un peu plus loin, trois ans auparavant, qu’on avait retrouvé le corps réduit de moitié et atrocement déchiqueté d’un restaurateur de Bonifacio. Dont trois ou

quatre personnes au plus savaient que les frères Cavalcanti avaient eu des reproches à lui faire.

Dans les rayons obliques du soleil couchant, son corps luisait, enduit de crème à bronzer, par les mains même de Carmella, toutes les heures depuis le début de l'après-midi.

Mais là, Carmella ne venait pas réenduire le corps sculptural de Rita. C'était de maquillage qu'il s'agissait. Après l'avoir aidé délicatement à s'asseoir, elle entreprit, avec un kleenex, d'essuyer la sueur de son visage. Puis elle la recoiffa et la remaquilla. Attentive. Sans haine, ni jalousie. En bonne épouse corse qui se contente d'exécuter les instructions d'Ange Cavalcanti revenu du continent après une absence prolongée indépendamment de sa volonté.

Ange commandait. Pour Carmella, c'était suffisant.

Il n'y eut pas un seul échange de paroles. Rita se laissait faire. Elle aussi docile et obéissante. Mais à la différence de Carmella, pleinement heureuse : dans un instant, Ange allait descendre à son tour…

Carmella repartit, toujours aussi muette et voûtée. Restée seule, Rita jeta encore une fois un regard de côté à la cravache qui pendait à un anneau scellé dans le rocher de l'autre côté de la petit crique. Elle frissonna un peu et tourna son visage vers les petites vaguelettes clapotantes à ses pieds.

Patiente et résignée ; aujourd'hui, le soleil avait brillé toute la journée. Ange serait content en la retrouvant : son bronzage intégral avait fait de gros progrès.

Rita tourna vivement la tête sur sa gauche. Vers un bruit de pas venus d'en-haut. Ange arrivait, suivi de Jo et de Tonio. Ceux-ci respiraient fort, courbés chacun sous un énorme sac de toile de jute pesant en travers de leurs épaules. Des taches brunes luisantes maculaient la toile des sacs par endroits.

Jo et Tonio, sans un regard pour Rita, chassèrent leurs espadrilles de leurs pieds et s'avancèrent au bord de la vasque, les pieds barbotant dans l'eau. D'un coup de reins, ils vidèrent ensemble le contenu de leur sac avant de se rejeter précipitamment en arrière.

Des quartiers de viande.

Presque un quart d'un bœuf en tout.

Le sang se dilua en longs filaments paresseux et, très vite, la mer parut exploser autour. Rita se mit à frissonner, incapable de détacher ses yeux, du spectacle terrifiant : dans l'eau deux requins engloutissaient les quartiers de viande en se tordant comme des anguilles géantes.

Les monstres devaient faire quatre ou cinq mètres de long. Quand elles battaient la surface, leurs très grandes nageoires pectorales en faucille projetaient sur la femme et les trois hommes des jets d'eau rougie qui les fouettaient. La peau, piquetée comme une râpe, était d'un gris bleu clair glacial. Les mâchoires, larges comme une porte, présentaient un innombrable rideau de grosses dents larges et triangulaires à bords crénelés.

Ce fut très rapide. Moins d'une minute plus tard, il n'y avait plus que deux nageoires dorsales fendant l'eau en cercles concentriques et de temps en temps, vers le rocher, l'éclair d'acier des petits yeux ronds sans paupières.

Ange Cavalcanti s'assit sur une marche de l'escalier. Un *Punch n° 3* de Davidoff rivé entre ses dents.

Il rit :

— Très bien, mes petits veilleurs de nuit. Soyez fidèles au poste. La récompense viendra demain matin.

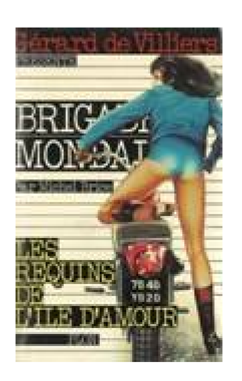
Sans se retourner, il fit signe par-dessus son épaule à son frère et à Tonio. Un geste négligent qui voulait dire : « Filez. »

Une fois seul avec Rita, il se leva et alla décrocher la cravache. Le cuir siffla.

Rita, renversée dans le sable, ferma les yeux.

À vingt mètres, les deux requins tournaient toujours, apaisés. Les ondulations venues de leurs sillages faisaient de légers clapotis contre le bord de la vasque.

CHAPITRE XVI



Le colonel de Pillaret referma son journal, contrarié : son horoscope était mauvais. Pour toute la semaine. Son mince visage en lame de couteau se tourna vers la fenêtre de son bureau, regardant sans le voir le dôme des Invalides noyé au loin dans la pluie. Le front se rida un peu. Le seul défaut du colonel de Pillaret : il croyait aux horoscopes. Un secret qu'il n'avait avoué à personne. Et surtout pas à ses supérieurs. De quoi vous casser une carrière à jamais. Or la sienne montait en flèche depuis quelques mois. Un jour d'octobre dernier, le grand patron de la « Piscine », boulevard Mortier, l'avait convoqué dans son bureau pour lui confier la responsabilité de la Division R. L'annexe la plus secrète du SDECE. Inconnue des trois quarts des hommes politiques les mieux informes. Un SDECE à l'intérieur du SDECE lui-même. Et recevant des ordres directement de l'Elysée, sans intermédiaire, passant même par-dessus le Premier ministre.

Depuis, tout avait marché sur des roulettes, sauf une fois, fin décembre. Mais ça s'était arrangé. Et voilà que ce lundi matin en arrivant au bureau, cette simple phrase pour les Gémeaux, son signe : « Courage, un mauvais cap à passer. » Sans commentaire.

Immédiatement, la ligne verte, la plus secrète des trois lignes secrètes du colonel de Pillaret, grelotta à sa gauche sur son bureau.

Pillaret pâlit dès qu'il entendit la voix de son correspondant. La voix type des catastrophes. Lente. Mal assurée.

— Ça y est, se dit-il, ça commence.

Il griffa lentement son journal :

— Renno, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

Le colonel de Pillaret était connu pour sa fabuleuse mémoire auditive. Vingt ans après, il était capable de reconnaître quelqu'un à la voix seule, un

homme croisé dans un aéroport à l'autre bout du monde et qui s'était excusé de l'avoir bousculé.

— Oui, avoua la voix à l'autre bout du fil. Il y a un pépin… Ça n'a pas marché, le flic de la Mondaine m'a eu. Et depuis, disparu dans la nature…

Entre les doigts de Pillaret, la page du journal craqua. Trouée à coups d'ongle à l'emplacement de l'horoscope. Le chef de la Division R se mit à essayer de réduire la boule de papier à l'état de gruyère râpé.

Tout paraissait pourtant si simple… Vendredi dernier, son informateur à la PJ, un inspecteur qui avait ses entrées dans tous les bureaux directoriaux, lui avait apporté une nouvelle très importante : si la Brigade criminelle nageait toujours en plein cirage dans sa recherche d'Ange et Jo Cavalcanti, subitement, à la Mondaine, il s'était passé quelque chose. Un dénommé Boris Corentin, fiché dans la mémoire du colonel de Pillaret comme un policier de premier ordre qui pourrait toujours être utile un jour, avait pratiquement trouvé la trace des Cavalcanti. Tout seul. Sans l'aide de personne.

Et on pouvait lui faire confiance pour s'accrocher. Son honneur personnel était en jeu. D'une façon qui ne pardonnait pas. Car, bien entendu, Pillaret, aussi, était au courant de l'affaire du commissariat de la Porte Dauphine…

Or, il fallait empêcher à tout prix Corentin de retrouver Cavalcanti.

Motif : les intérêts supérieurs du pays. Seuls le savaient l'Elysée, Pillaret, le chef du SDECE et trois autres « Têtes » secrètes : quand Boris Corentin – déjà lui ! – avait arrêté à la Saint-Sylvestre passée, Ange et Jo Cavalcanti chez un croque-mort, il y avait eu des grincements de dents exaspérés dans quelques bureaux de la plus haute importance de la capitale. D'accord, I^e truand corse était un tueur de flics et il était normal que la police le recherche. Seulement, il était beaucoup plus qu'un simple truand. Un nom capital, même, dans les dossiers du colonel de Pillaret. L'année précédente, Ange Cavalcanti était devenu un des principaux relais, en France, de la cohorte des trafiquants d'armes qui alimentent au Moyen Orient, Chypre, le Liban, les Palestiniens et, en Afrique, toutes les anciennes colonies qui se transforment en poudrières accélérées. Comment le Corse jouait son rôle et où ?

C'était le « détail » que les agents du colonel de Pillaret étaient en train de commencer à approcher quand ce policier de la Brigade mondaine, la

nuit du Nouvel An était venu le coffrer. Et tout arrêter… Heureusement, une dizaine de jours plus tôt, le « miracle » : Cavalcanti s'évadait et – ironie du sort – faisait évader son frère avec la complicité forcée du même Corentin.

Hélas, peu après, Corentin refaisait des siennes. Pillaret lui aurait sans doute tiré son chapeau de loin, mais, haute politique oblige, il avait aussitôt tout mis en œuvre pour lui mettre des bâtons dans les roues. Triés sur le volet, ses agents personnels étaient des as. En particulier le commandant Pascal Renno, ancien résistant Corse, passé au contre-espionnage et à la retraite, officiellement, depuis trois ans, dans sa ville natale, à Ajaccio.

La haute politique se doit de ne pas être trop tatillonne avec les méthodes. Sur la route le conduisant dans la bourrasque d'Ajaccio à l'aéroport, Joseph Rapallo, la vraie « antenne » de la B.M. en Corse, avait été coincé dans un virage par une adroite queue de poisson et conduit en lieu sûr, les yeux bandés. Tandis que Pascal Renno prenait sa place. Avec mission d'intercepter Corentin à son tour.

Seulement, il y avait eu un os : Corentin était arrivé à trois. Une erreur de transmission dans les renseignements. Pris de court, Renno avait dû improviser. Et c'est pour ça qu'il avait invité à dîner chez lui les trois policiers venus de Marseille, pendant que ses hommes préparaient une cache capable de les accueillir tous les trois.

Malheureusement, Boris Corentin avait du nez.

— J'ai fait une gaffe, admit Renno en contemplant les Sanguinaires écrasées de soleil en face de lui dans la baie d'Ajaccio. Je vois bien laquelle. Psychologique. Il s'est demandé comment un petit flic d'Ajaccio pouvait avoir un appartement comme le mien… Moi qui croyais l'endormir en l'épatant.

Il étira son bras douloureusement. Souvenir de la clé infligée.

À Paris, les nuages noyaient maintenant le Dôme des Invalides. Sombres comme l'avenir pour Pillaret.

— Vous auriez pu au moins appeler plus tôt, grinça-t-il dans l'appareil.

Renno ricana à l'autre bout du fil :

— Le salaud, il m'a attaché sur la cuvette de mes W.C. Bâillonné. La femme de ménage m'a trouvé là ce matin, en arrivant à huit heures.

Il soupira :

— Je n'en pouvais plus.

Pillaret fronça les sourcils.

— Et Rebecca ?… Elle était où ?

Renno se félicita que plus de mille kilomètres le séparent de son chef. Pour garder pour lui le rictus de dépit qui lui tordit la bouche.

— Vous savez, fit-il avec désespoir, c'est un cas, ce Corentin…

Il avala sa salive.

— Rebecca a filé avec lui, reconnut-il.

— Pour garder le contact, c'est évident, coupa Pillaret.

— Oh non, il n'y avait qu'à voir comme elle le dévorait des yeux. La garce. Et de toute façon, elle ignore ce que je fais, non ? Du moins, je l'espère.

Il souffla sur le dos de sa main.

— Qu'est-ce que vous voulez, j'ai presque soixante ans. Et j'ai toujours su que c'était une garce… D'ailleurs c'est pour ça que…

— Eh oui, fit Pillaret compatissant. Nous ne rajeunissons pas. Surtout de ce côté-là.

Sur son bureau, une autre ligne grésilla. Il pressa le bouton de mise en attente : la sonnerie changerait de ton pour son correspondant, qui comprendrait, et attendrait.

— Vous vous rendez compte, reprit-il, brusquement très fatigué, si avant demain matin…

— Tout est fichu, je le sais, avoua Renno. Et le plus grave, c'est que je suis certain de ce que se dit Corentin. Un : il a parfaitement compris que je n'étais pas le vrai Rapallo. Deux : il doit s'imaginer que je suis un complice des frères Cavalcanti. La confusion totale, quoi…

— Un seul moyen d'essayer de rattraper le coup : mettre le patron de la Mondaine dans le secret. Et lui faire contacter au plus vite son petit crack d'inspecteur.

— On peut toujours essayer, admit Renno. Mais ça va faire un de ces baroufs où vous savez.

— À qui le dites-vous, admit Pillaret, fataliste, mais vous avez une meilleure idée ?

À dix heures trente, Charlie Badolini reçut sur sa ligne directe un appel venu de très haut. On lui demanda de rappeler d'urgence un numéro qu'on

lui donna. Et qu'il reconnut aussitôt comme celui du chef de cabinet de X, dans l'annexe réservée du ministère de l'Intérieur. Il eut aussitôt à l'appareil X qui lui demanda de se rendre à tel café précis, dans le septième arrondissement, toute affaire cessante, pour rencontrer quelqu'un qui serait là de sa part. Il n'aurait pas besoin de chercher. La personne, avant, aurait eu les éléments pour le reconnaître, lui.

À quatorze heures, Aimé Brichot reçut le plus violent savon de sa vie pour ne pas avoir appelé plus tôt.

— Où est Corentin ? hurla Badolini. Passez-le-moi illico.

Brichot referma doucement derrière lui la porte de la cabine téléphonique. Là-bas, dans la salle, Tardet se voûta, comprenant que l'orage éclatait.

— Je ne sais pas, bégaya Brichot. On avait rendez-vous ici, il y a trois heures. Seule la fille est arrivée.

— Quelle fille ?

— Je vais vous expliquer, patron, mais calmez-vous, je vous en prie, ça va être long.

— Je sais tout, brailla Badolini, le faux policier, la bagarre, etc.

Brichot laissa pendre sa langue :

— Ça alors ! fit-il en griffant sa moustache par saccades.

Vers dix-neuf heures, un Mystère 20 du GLAM[3], sans cocarde, décollé de la piste militaire de Marignane, atterrit à l'aéroport d'Ajaccio. Il n'y avait plus guère d'employés à cette heure-là dans le coin. Personne ne remarqua qu'une douzaine de civils athlétiques porteurs de valises tout en longueur se dirigèrent d'un pas rapide vers deux CX 2200 beige et trois DS marron métallisé qui foncèrent aussitôt en direction de Bonifacio.

Peu avant vingt heures, le vol régulier d'Air France atterrit en douceur. L'un des derniers passagers à descendre, une mallette classique d'homme d'affaires à la main, long, élégant, un mélange de vieille France et de souplesse de vieux baroudeur : le colonel de Pillaret.

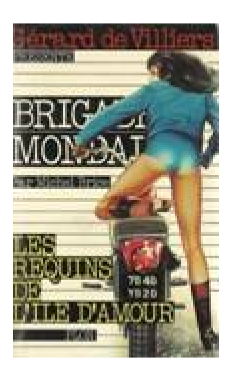
Il fixa sans un mot Renno en s'installant à ses côtés dans sa voiture.

— Toujours rien, murmura Renno en fuyant son regard. Le flic chauve et myope et le jeune stagiaire, on les a récupérés. Mais l'autre, le gros poisson, toujours introuvable.

Pillaret désigna la route d’un geste sec.

— Allons-y. Ça n’est pas la porte à côté, Bonifacio. Et je ne veux pas d’avion militaire, d’hélicoptère ou de vedette rapide. On s’est déjà assez fait remarquer comme ça avec le Mystère 20.

CHAPITRE XVII



Rebecca plongea ses doigts super-manucurés dans le paquet de Dunhill. Le colonel de Pillaret, subjugué, contempla la poitrine qui se gonflait à rompre sous le léger pull de cachemire – un cadeau de Pascal Renno – tandis qu’elle tirait sur sa cigarette.

Un contact métallique brûlant, sur le dos de la main, la ramena à la réalité : Rebecca lui rendait son briquet Cartier avec une moue interrogative dans les lèvres. Il prit le briquet, rêvant à la chaleur du corps débordant de sex-appeal, en face de lui et dont le simple contact de quelques secondes avait suffi à transformer son briquet en bouillotte.

Il ne s’agissait pas de fièvre. Les yeux de Rebecca, collés aux siens, étaient normaux, paisibles. Pas malade le moins du monde, la garce. Pillaret essaya de chasser quelques souvenirs intimes remontés de sa jeunesse quand il était, en Syrie, juste avant la guerre, à Alep, le bourreau des cœurs de toute la région.

— Essayez de m'aider, reprit-il en vérifiant qu'ils étaient suffisamment loin des autres dans le living de cette villa prêtée par un « ami » sur les hauteurs au-dessus de Bonifacio. Je ne suis pas un policier.

Elle rit et se pencha pour lui murmurer à l'oreille exactement ses fonctions précises dans le contre-espionnage français.

Il eut l'impression que sa colonne vertébrale se tassait de cinq bons centimètres et toussa dans son jus de fruit.

— Salaud de Renno ! grommela-t-il en se tournant vers la salle à manger où son agent était attablé, en chien de faïence, avec Brichot, Tardet, et le chef des « spéciaux » venus de Marignane.

— Non, murmura très vite Rebecca. Il ne s'agit pas de lui.

Elle exhiba des dents de louve.

— Je l'espionnais pour Ange Cavalcanti, fit-elle en battant des paupières.

Le colonel de Pillaret crut comprendre ce que peut être une crise d'asthme suraiguë. Il se courba, le sternum creux.

— Cavalcanti, ça n'est pas que du muscle, commenta Rebecca en se tortillant dans son jean à en faire exploser les coutures. Il a de la cervelle, aussi.

Pillaret reprenait souffle avec patience. Quand il put enfin aligner deux mots, il avança sa chaise de plastique transparent. Une horreur moderne qui blessait ses fesses de vieil aristocrate.

— Je me demande, mademoiselle, reprit-il, avec un sourire crispé, si vous ne jouez pas à me donner des informations en pointillé.

Rebecca secoua ses boucles d'un blond orangé qui scintillaient sous les lampes.

— C'est vrai, je suis méchante. Mais vous êtes irrésistible, colonel, avec votre costume gris et votre cravate de vieux monsieur.

Pillaret se passa la main sur le visage, buvant le calice jusqu'à la lie. Lui, le chef de la Division R, l'un des personnages les plus importants de France, avait pris l'avion, puis supporté près de deux cents kilomètres de virages en tête d'épingle exprès pour venir s'offrir en tête de Turc, sur une chaise insupportable, à une inconnue de vingt-cinq ans maximum qui, en plus, savait tout de lui.

Rebecca avança sa chaise. Ses seins, libres de tout soutien-gorge, esquissèrent deux ou trois ondulations de valse chaloupée. Pillaret rougit comme un collégien.

— Voilà, fit Rebecca en replongeant dans le paquet de Dunhill, le SDECE m'a envoyée espionner Cavalcanti. J'ai été sa maîtresse. Puis il a voulu me faire travailler, j'ai refusé. Ça a failli mal tourner, et j'ai dû accepter, en échange de son indulgence, comme il a dit, d'espionner pour lui votre antenne à Ajaccio…

— C'est pour ça que vous connaissez l'adresse du repaire, murmura Pillaret, fataliste.

Au point où il en était, la fille lui aurait fourni la preuve de son appartenance à ses propres services, il n'en aurait pas été plus étonné.

Il lui tendit du feu.

— Cavalcanti nous attend, alors ? dit-il désolé.

Elle tendit ses sourcils en accents circonflexes.

— Et pourquoi ?

— Vous l'avez prévenu, cela va de soi.

Elle roula des épaules en les balayant avec ses mèches flottantes, gorge relevée.

— Mais non, colonel, j'en ai marre moi, du Cavalcanti. C'est le dingue total. Qu'il se tire, et vite ! Moi je rempile dans la légalité.

Dans sa bouche de vingt-cinq ans en forme de ventouse sexuelle, le verbe avait une saveur acide. Pillaret lutta pour ne pas se rapprocher d'elle. Songeant qu'il prendrait bien sa propre retraite en même temps que la sienne. Et en faisant pension commune.

— Voilà pourquoi j'ai choisi le flic aux yeux noirs, conclut-elle en rêvant un instant à Corentin.

— Vous l'avez envoyé à la mort, fit tristement Pillaret.

Corentin lui devenait de plus en plus sympathique. Même si c'était à cause de lui qu'il se trouvait dans ce pétrin. En fait, parce que c'était bien à cause de lui. Quelle recrue à contacter d'urgence si, par miracle, il en réchappait !

Rebecca rêva, un éclair d'avidité cruelle dans les prunelles.

— On verra bien qui gagnera, murmura-t-elle.

Elle fit la moue. Pesant ses chances mentalement.

— Je vais vous surprendre, reprit-elle en se cambrant, je mise sur le flic.

— Il est tout seul, remarqua le colonel de Pillaret.

— Raison de plus, murmura Rebecca dans un frémissement de gorge.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle haussa les épaules. Les seins suivirent, dociles.

— Cavalcanti ne va jamais se douter qu'un homme seul ose s'attaquer à lui.

Pillaret se gratta le nez, de plus en plus ahuri par le personnage qui lui faisait face.

— Et vous ne l'aidez même pas, Corentin ?

Elle le fixa, l'air sincèrement surpris :

— Mais, colonel… Les femmes, ça aime être au spectacle, avec les yeux comme aux jeux du cirque. C'est après que ça donne.

Ses yeux se voilèrent.

Pillaret eut un accès de désespoir secret. Il aurait donné tout pour être à la place de Corentin. Même dans la situation impossible où l'autre devait se trouver. Le pari sur la victoire valait la chandelle.

Il redevint professionnel.

— Dites, insista-t-il, vous êtes sûre qu'il n'y a pas un moyen de le contacter, de l'empêcher de faire l'imbécile.

Elle secoua la tête, et ses mèches frôlèrent le visage du colonel tellement il était près d'elle.

— Impossible, dit-elle, butée. De toute façon, ça ne servirait à rien. Cavalcanti l'a humilié. Boris Corentin a un compte à régler avec lui. Croyez-moi, ça n'est plus un flic au boulot. C'est un homme blessé qui veut se venger.

Pillaret frémit, se rappelant brusquement un commentaire en fin de fiche sur Corentin, dans son coffre secret de Latour-Maubourg : « Chasseur d'hommes né. » Point à la ligne.

Le chef de la Division R se leva. Vieilli de dix ans.

— Rigaud ? lança-t-il avec difficulté vers la salle à manger. La villa est bien cernée ?

— Complètement, mon colonel. Personne ne peut en sortir…

— Et par mer ?

Le capitaine Rigaud sursauta.

— Vous m'avez bien dit, mon colonel, qu'il fallait absolument laisser cet accès totalement libre.

Pillaret se passa la main sur les yeux.

— C'est vrai, pardonnez-moi, je suis fatigué… Bon, il ne reste plus qu'à attendre. Je vais me reposer un peu. Prévenez-moi au moindre problème.

À peine étendu sur le lit inconnu qui l'accueillait, il eut subitement envie de demander sa mise à la retraite anticipée : pour les intérêts supérieurs d'une politique, il fallait que, cette nuit, un policier français hors du commun soit éliminé par un truand corse. C'était mathématique. Et lui, le colonel de Pillaret, était là pour veiller à ce que personne ne vienne aider Boris Corentin. Son seul problème : que ses hommes ne soient pas repérés par le truand… Pas avant l'aube. Absolument impératif. À cause d'un bateau anonyme battant pavillon grec et qui naviguait à petite allure dans la mer tyrrhénienne, le cap sur la côte ouest de Bonifacio.

Or, visiblement, ce fou de Corentin n'était pas homme à laisser traîner les choses.

Aimé Brichot tira Tardet par le poignet.

— Couche-toi, s'écria-t-il à voix basse.

Tardet plongea. À deux mètres d'eux, l'un des « spéciaux » passait, revolver au poing.

— Où tu m'emmènes ? fit Tardet ahuri.

Jamais il n'aurait cru Brichot capable d'assommer un homme. Et c'est pourtant ce que l'équipier de Corentin avait fait, une minute plus tôt, dans la salle à manger, avant de l'entraîner dehors.

— Aucune idée pour l'instant, fit Brichot entre ses dents.

Il se releva, aux aguets.

— Viens, on fonce sur Bonifacio.

— Explique, dit Tardet en le rejoignant.

Brichot le scruta avec des pupilles brûlantes derrière ses lunettes.

— Tu as entendu le colonel ? Interdiction de surveiller la mer ? C'est clair, non ?

Le visage de Tardet s'illumina.

— Vite, reprit fiévreusement Brichot en le poussant. On ne peut pas laisser Boris dans le pétrin. Il doit bien y avoir un hangar à hors-bord quelque part du côté de Bonifacio.

— Tu sais piloter ça ? fit Tardet.

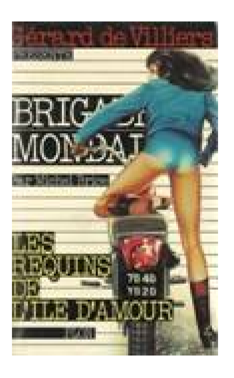
Brichot sourit fièrement :

— J'ai fait mon service au bord de la mer, en Algérie. J'ai mon permis bateau. Ça t'épate, hein ?

Tardet eut envie de rire :

— Oui, avoua-t-il.

CHAPITRE XVIII



Boris Corentin se glissait à travers le maquis avec des précautions de chat sauvage. Repris par des souvenirs très anciens. La guerre d'Algérie. C'était exactement pareil. La marche de nuit dans les bois. Aux aguets, tous les sens tendus. Prêt à bondir, les mains tendues en avant comme des pinces.

Il n'avait pas perdu sa journée. Et maintenant, il repartait. Pour aller au rapport. Autrement dit, passer un coup de fil à Charlie Badolini depuis le bistrot du port, à Bonifacio, où Brichot et Tardet devaient commencer à trouver le temps long. Son seul problème : rejoindre Bonifacio. Il ferait du stop, voilà tout. En priant le dieu de la chance pour qu'une voiture se pointe

sur cette route déserte. Parce que, bien entendu, la voiture de Rebecca, Brichot l'avait gardée.

Au jugé, Corentin estima qu'il avait atteint les limites de la propriété. Si scs calculs étaient justes, après le bosquet d'eucalyptus doucement balancés dans la brise de nuit au creux du dernier vallon, c'était la route dans le surplomb.

Il se courba un peu plus. Encore les souvenirs d'Algérie. C'est toujours vers la fin, quand l'attention se relâche, que les coups durs pleuvent.

Tout à coup, il s'arrêta, muscles des cuisses bloqués, les narines ouvertes. Une brindille avait craqué là-haut, du côté de la route. Il se plaqua au sol, le cœur battant la chamade.

L'homme, là-haut, n'était pas un amateur. Il avait fallu l'oreille exercée de Corentin pour entendre craquer la brindille. Grand, les épaules carrées, il offrait sa silhouette sur le ciel où, déjà, les étoiles papillotaient. Corentin sentit que les battements de son cœur s'accéléraient encore. Là-haut, la silhouette tenait à la main droite une carabine au canon épais. L'œil de lynx de Corentin reconnut immédiatement une carabine autrichienne Mänlicher équipée d'une lunette électronique à sélénium pour voir la nuit.

« La tuile ! se dit Corentin, si je lève le doigt, il me voit. »

Il recula, aussi silencieusement que possible se griffant la paume des mains aux pierres. Il faillit crier ! une chauve-souris venait de le frôler.

— Il faut que je sorte de là, coûte que coûte, se dit-il, essayons de ne pas paniquer.

Il repartit vers la gauche. Toujours à quatre pattes.

Vers une heure du matin, Boris Corentin, accroupi à un endroit qu'il pensait être le centre géographique de la propriété, faisait sombrement ses comptes. Il avait passé trois heures à essayer de sortir. Et chaque fois, il était tombé sur un homme en blouson de cuir avec une carabine autrichienne Mänlicher à la main.

Un coup dur pas prévu au programme. Ange Cavalcanti avait plus de personnel à sa disposition qu'il ne l'imaginait. Et c'était le piège. Les gardes étaient au moins une dizaine bloquant tout. Astucieusement placés dans les endroits d'où, avec leur carabine à voir la nuit, ils avaient le maximum de chance de repérer le moindre passage d'homme. Trop risqué de tenter le coup. Il valait mieux faire demi-tour et attendre l'aube. De jour,

dans les forteresses, on est toujours moins vigilant. Corentin recula, fataliste…

Peu après son départ, le capitaine Rigaud s’avança vers le premier de ses hommes de garde.

— Rien, mon capitaine. Tout est calme.

Une fois à l’aplomb de la falaise, Corentin se releva un peu, veillant à ne pas offrir une silhouette trop visible sur le scintillement de la mer dans la lune à son deuxième quartier. Il taisait doux. Des rossignols chantaient partout. Les arbousiers du maquis rejetaient tous leurs parfums distillés dans l’ensoleillement de toute la journée. En bas, trente mètres au-dessous de l’à-pic, la mer clapotait doucement. Pas un autre bruit, même pas un long courrier dans le ciel. Le bonheur antique et panthéiste de la nature méditerranéenne.

Corentin tourna la tête vers la villa étagée au-dessus de lui et dont il s’était approché avec un culot monstre tout à l’heure, caché derrière les massifs de lauriers-roses.

Sous les tuiles romaines qui tintaient à intervalles réguliers en rendant dans la nuit toute la chaleur solaire de la journée, de longues baies vitrées, les unes sombres, les autres illuminées avec des silhouettes. Il reconnut Ange Cavalcanti, appuyé à sa haute cheminée de granit rose, cigare aux lèvres, verre d’alcool à la main. Puis Jo, le frangin, vautré dans un canapé de cuir, lampant des gorgées d’alcool. Une brune quelconque et mal habillée faisait le service. Sept ou huit costauds levaient le coude, installés un peu partout.

Au milieu du salon une silhouette s’animait. Rita, nue, et qui dansait. Toutes les vitres étaient fermées et c’est à peine si Corentin devinait à de légères vibrations du tympan, la musique, syncopée qui devait, là-bas, déchirer l’air de la pièce.

Un peu plus loin, la cuisine. Deux vieilles y terminaient la vaisselle. Puis les chambres, encore sombres, étagées dans la falaise par un architecte génial qui avait tout fait pour intégrer au maximum la construction dans le roc. Enfin, la chaufferie, les communs, et le garage, avec une Mercedes, une Porsche 924 rouge flambant neuf, et une étonnante Yamaha Sonauto 500 XT noire. Enduro 4 temps, qui avait fait baver de jalousie Corentin quand il

l’avait vue examiner et graisser tout à l’heure à la tombée du jour par Cavalcanti lui-même.

Une moto fabuleuse, le dernier cri des « Trails ». Une bête capable de franchir d’un bond le détroit entre la Corse et la Sardaigne. En rêve, bien sûr. Mais bien capable de provoquer ce genre de rêve.

Après c’était la masse noire d’un endroit à faire hérisser les cheveux.

Le chenil. Tout à l’heure, Corentin avait vu apporter la pâtée. Et entendu les grondements des dobermans.

Corentin souffla. Inutile d’espérer se réfugier de ce côté-là. Il retourna vers la falaise. Fuyant la maison comme un danger trop précis.

Soudain, il buta contre la première marche d’un escalier taillé dans la pierre. C’est là, tout à l’heure, qu’il avait vu Rita remonter de la mer devant Cavalcanti. Voûtée, les yeux rouges, le corps strié de coups.

Il s’approcha, poussé par la curiosité. Sous lui, vaguement éclairé par la lune mouvante, un interminable escalier de Tour Eiffel serpentait dans le rocher depuis la mer.

Il descendit.

Sous ses pieds, le sol avait changé. C’était maintenant du sable. Etonnant dans cette masse de rocs. Il s’avança. Un peu plus loin, une vasque naturelle clapotait.

C’est alors qu’il se figea.

Dans l’eau, après la vasque, il y avait une phosphorescence curieuse. La mer brillait comme un ver luisant sur trente mètres de large. Une infinité de paillettes bleu-vert, irréelles, avec des pointes d’argent. Il se pencha, les genoux dans l’eau, et tendit la main, le vide presque sous la vasque, sous lui.

Il allait se relever. Pour réfléchir. Pour essayer de comprendre, quand un halètement rauque derrière lui le fit se retourner avec une violence à lui démettre le cou. Un énorme doberman brun fauve avançait, babines retroussées, yeux acérés sous la lune.

La bête fonça en grognant.

Le choc du mufle précipita Boris Corentin dans l’eau.

Dans un réflexe panique incontrôlable, il plongea à grandes brassées vers le fond. Les chiens nagent, mais ne plongent pas…

À deux mètres sous la surface, il rouvrit les yeux.

Sidéré : le mur de la falaise était une porte sous-marine illuminée. Il gigota dans l'eau, hésitant à remonter pour prendre souffle. Une ombre énorme le fit virer vers sa gauche. Le chien ? Sous l'eau ? Il eut envie de crier et donna un coup de reins désespéré en plongeant vers la trouée dans le mur.

À présent, il avançait dans le tunnel sous-marin à grandes brassées asphyxiées. Il y eut comme un appel d'air. Il se sentit aspiré vers le haut et jaillit comme un ludion de tir forain au milieu d'une autre vasque, sans fond celle-là, et souterraine. Dix secondes de plus, et ses poumons éclataient.

Juste au-dessus de lui, une série de projecteurs. Il agrippa le rebord de la vasque et se hissa d'un rétablissement sur la pierre taillée.

Une inondation gicla sur lui. Il se retourna. Dans son dos, un aileron de requin battait furieusement l'eau phosphorescente de la vasque.

Il se mordit le gras de la paume et leva les yeux. Là-haut, derrière les projecteurs, une voûte grande comme une église. Un souvenir de classe lui remonta à la mémoire. Il se trouvait dans une *taffone,* une de ces cavités creusées par les tempêtes dans le roc des falaises corses et dont, parfois, l'ouverture s'engloutit quand la falaise s'enfonce lentement sous le niveau des eaux.

Il vit les caisses, un peu après, alignées, étiquetées. Plus de cinquante en tout. Tout près de lui, il y avait un couvercle entrouvert. Il le souleva. Dedans, luisant dans leur huile, une rangée de mitraillettes israéliennes Uzi.

— Bon Dieu, fit-il en blêmissant. Le secret des Cavalcanti. Ça change tout…

Il vira comme un fou vers la vasque. L'eau était apaisée, lisse, comme d'une baignoire. Mais, quelque part là-dedans, il y avait un requin qui tournoyait. Et, de toute façon, dehors, vers les escaliers, un doberman veillait avec des canines jaunes sous la lune.

Il chercha ailleurs. Et finit par trouver ce qu'il était logique de trouver : une porte dans le roc en haut de quelques marches. Il fonça, commençant à grelotter. La porte était en fer et le pêne de la serrure enfoncé dans sa gâche à double tour.

Ange Cavalcanti apparut dans l'encadrement de la porte guère plus de dix minutes plus tard. Un Smith and Wesson au poing. Le propre revolver de Corentin.

— Pourquoi crois-tu que ce soit allume ici en permanence ? fit-il seulement.

Son doigt montrait l'œil il rond d'une caméra bien dissimulée que Corentin n'avait pas remarquée.

Cavalcanti sortit ses dents.

— Tu peux replonger, si tu veux, articula-t-il, je ne te retiens pas.

Corentin serra les poings.

— À moins que tu préfères être invité là-haut au coin du feu ? reprit le Corse, affable.

Corentin frissonna :

— Je crois que je préfère, dit-il calmement.

— Alors, tu passes devant, fit Cavalcanti en s'effaçant.

Là-haut, Cavalcanti poussa sans rudesse Corentin en avant. Celui-ci regarda Rita, qui baissa les yeux. Puis Jo, ronflant par terre sur un tapis persan. Derrière lui, sept ou huit hommes de toutes nationalités. Des Nordiques, des Orientaux, des Grecs et des Italiens aussi, sans doute. Tous, gras ou secs, jeunes ou vieux, avec des têtes d'hommes qui ont enterré à jamais dans les oubliettes de leurs souvenirs d'enfance les mots bonté, honnêteté, fierté, droiture. Et quelques autres encore de la même eau.

Carmella, comme d'habitude, faisait le service de boissons.

— Un flic, présenta Cavalcanti.

Il rit :

— Et je dois dire, pas n'importe quel flic.

Il tourna vers Corentin sa nuque massive :

— Tu vas mourir. Tu le sais, mais avant, bois avec nous. L'offre est sincère. Tu mérites ça.

Son poignet énorme balaya l'air en direction du bar.

— Commande ce que tu veux.

— Champagne, fit Corentin entre ses dents.

Il sourit :

— S’il est bon.

Cavalcanti grimaça.

— Je te pardonne cette petite impolitesse. Ça s’appelle la vexation, non ?

Corentin le fixa avec des yeux qui voulaient tuer.

Rita le ramena aux réalités immédiates en lui touchant la main avec une coupe qui pétillait.

— Bois, fit-elle en se cachant la poitrine de l’autre main.

Il observa avec pitié son corps nu labouré de coups.

Elle baissa les yeux :

— Va t’asseoir près du feu. Ce sont des sarments de vigne. Ça réchauffe bien et ça sent bon.

Il obéit, remué par les éclairs de fièvre dans le regard de l’esclave de Cavalcanti.

Arrivé près de la cheminée, il leva son verre.

— À ma santé, Cavalcanti ! dit-il d’une voix assurée.

L’autre faillit s’étouffer dans son whisky.

— Comment, à ta santé ?

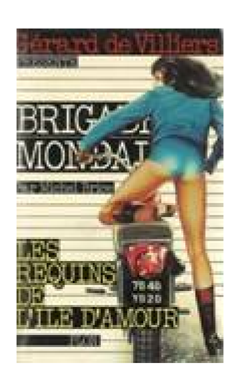
Corentin plongea ses yeux noirs dans les yeux bleus du tueur de flic.

— On boit toujours à la santé de ceux qui vont vivre vieux, articula-t-il d’une voix forte.

Cavalcanti se tourna vers ses invités :

— Dites-moi un peu, les étrangers, il n’y a pas des personnages qui sont des cas en France, non ? Surtout dans la police !

CHAPITRE XIX



Debout, coupe à la main, au sud de la vasque d'où il avait dû plonger tout à l'heure, Boris Corentin regardait un spectacle qui ne pouvait se voir que de là. Où de la mer.

Un caboteur d'à peine plus de deux ou trois mille tonneaux, venu s'amarrer à des anneaux fixés dans le rocher.

Tous feux éteints.

Et arrivé avec vingt-quatre heures d'avance sur le programme. Manœuvrant à la voix seule.

— Pas mal, non ? lui dit Cavalcanti, que la Williamine rendait aimable.

Il était quatre heures du matin passées et il avait beaucoup bu.

Corentin se détourna, dégoûté. L'assassin empestait l'atmosphère, l'haleine chargée d'alcool.

Il observa l'eau, toujours phosphorescente et où les deux ailerons dorsaux naviguaient toujours.

— Intéressant ? fit Cavalcanti, en lui pressant l'épaule. Ce sont des carcharodons, dits requins blancs, ce que ne laisserait jamais supposer leur dos gris-bleu. On ne sait pas grand-chose sur leur rythme de vie et de reproduction. Mais ce qu'on sait, c'est qu'on en trouve dans toutes les mers du globe et que leur voracité est sans égale, même parmi les requins. Non seulement ils mangent leurs frères de race, mais quand on les blesse au fusil à balle explosive, quand sortent leurs intestins, ils se bouffent leurs propres entrailles et tirent, jusqu'à se vider complètement le ventre. Se remplissant l'estomac, avec ce qu'ils ont arraché au ventre. Curieux, non ?

Il désigna de son cigare les ailerons excités autour du caboteur.

— Ce sont leurs grands frères, tu sais, le long de la barrière de corail, en Australie, qui sont les plus féroces.

Il ricana.

— Tu sais qu'ils attaquent même les barques ? Mais attention, n'essaye pas de les mordre. Ils ne sont pas comestibles, eux.

Il pointa son cigare vers le plus gros des deux ailerons dorsaux. Sous l'eau, la masse des bêtes luisait doucement, avec des coups de reins titanesques quand elles changeaient de cap, dans la phosphorescence de l'eau.

— C'est celui-ci, le mâle, que j'ai eu I^{e} premier. Ça m'a pris un an pour lui faire comprendre que tous les jours, il y avait distribution de viande. Puis tous les matins.

Il gloussa :

— Il est très intelligent ! Il a vite pigé le problème ! Que son rôle à lui, en échange du bifteck, était de faire peur aux curieux.

Il hoqueta.

— La femelle a été plus rétive. Mais je l'ai eue en novembre dernier. Tiens, un mois avant que tu me pièges chez Vassilikos.

Il s'assombrit.

— Depuis, Tonio s'est occupé d'eux. Pas trop bien. Rien ne remplace la main du maître.

— Je ne savais pas, reconnut Corentin, qu'il y avait tant de requins en Méditerranée.

Cavalcanti remit en place le col de sa chemise.

— Tu ne savais pas que le barrage d'Assouan plus la réouverture du canal de Suez, ont créé un réchauffement des eaux plus un appel des courants au fond de la Méditerranée !

— Je n'ai pas dû lire les journaux ce matin-là, fit Corentin, fataliste.

— Dommage pour ton avenir… Depuis, les requins envahissent la Méditerranée.

Il ricana :

— Bonne chance, cet été, sur les plages.

Corentin but une gorgée de champagne. Etonnamment calme, se surprenant lui-même. Une espèce d'Inch Allah dans le cœur.

— Je serai le premier, tout à l'heure, à… ? interrogea-t-il avec effort.

Cavalcanti le fixa, étonné.

— Bien sûr que non. Il a bien fallu répandre la terreur autour d'ici. Avec des exemples…

Histoire de changer de sujet, Corentin désigna le bateau :

— Le chargement s'opère comment ?

Cavalcanti éclata de rire :

— Tu veux vraiment m'obliger à tout te dire pour mieux te condamner !

— Qu'est-ce qui me reste d'autre que la curiosité ? remarqua Corentin.

— Exact, fit l'autre en se grattant les dents. Facile. Un sac sous le bateau. Avec un treuil interne. C'est tout.

Il tira son poignet et consulta sa montre.

— Dans une heure tout est passé dans le ventre du cargo. Avant le jour, il aura disparu.

Il se pencha et prit Corentin par la taille :

— Via Beyrouth cette fois-ci, si tu veux tout savoir. Et je serai à bord. Tchao, la France. Ras le bol.

Jamais le soleil n'avait paru aussi brûlant à Boris Corentin. Une aube de naissance du monde. La mer était lisse comme une vitre. À sept heures, il faisait déjà chaud et le maquis déversait sur la crique un flot d'odeurs sensuelles.

Il se tourna vers le plateau d'argent chargé de croissants, de toasts, de beurre et confitures.

— Je voudrais un café et une Gauloise bleue sans filtre, dit-il. Vous avez la marque, j'espère.

Rita se précipita, le paquet demandé à la main. Toujours.

— Tu l'as cherché. Adieu, fit-elle dans un souffle.

Il prit la Gauloise et commença à tirer dessus. Un plaisir rare. Il n'avait pas fumé sans filtre depuis des années.

À quelques mètres de lui, le couple de carcharodons évoluait dans l'eau. Pas seuls.

Le caboteur était toujours là.

Du retard dans le chargement…

Cavalcanti se grattait le menton.

— Combien de temps, encore ? beugla-t-il. Grouillez-vous, on va être repérés.

Le chef des hommes d'équipe grommela :

— Une demi-heure, au plus…

Corentin vit que sa cigarette était au bout. Il soupira.

— Je peux aller un peu au large, fit-il.

Il fit une moue de dégoût.

— Histoire de mourir seul sans voir vos gueules.

Cavalcanti se cabra.

— Accordé, hurla-t-il pour se faire entendre dans le bruit des machines. De toute façon, qu'est-ce que ça change ?

Corentin s'engagea sur la passerelle du bateau. Tout près de lui, Cavalcanti, armé, on ne savait jamais avec cette teigne de flic.

Corentin arriva en poupe, sous le pavillon de complaisance qui pendait mollement dans l'air plat de l'aube.

Cavalcanti poussa du pied trois boîtes de bière dans l'eau. Les ailerons se ruèrent.

— Ne me fais pas attendre trop longtemps, dit-il, déjà l'esprit ailleurs.

Au même moment, Corentin vit Brichot. Accroupi à l'avant du « Bombard ». Derrière lui, Tardet, la main sur les manettes de commande. On n'entendait rien, dans le vacarme cassé du caboteur. Mais Corentin distinguait nettement le remous de l'eau, à l'arrière du côté des hélices.

Un espoir fou le reprit.

Il se leva et s'avança vers le plat-bord.

Dans la position du plongeur qui se prépare.

Cavalcanti l'observait, ahuri.

— Qu'est-ce que c'est que ce numéro ?

— Ça s'appelle le panache ! cria Corentin en plongeant dans un saut de l'ange parfait.

Le reste se perdit dans des hurlements de rage et des coups de revolver désordonnés.

Se mettant en boule en plein vol, Corentin avait atterri au milieu du Bombard. Dans une parfaite synchronisation entre Brichot, Tardet et lui,

comme s'ils avaient répété ça des jours durant.

Le Bombard fonça entre les requins voraces, et contourna la pointe de la baie.

Hors d'atteinte des balles qui cravachaient la mer derrière lui avec rage.

— À terre, vite ! hurla Corentin en voyant arriver les ailerons.

Ils avaient à peine tous sauté sur les rochers que, derrière eux, le Bombard éclata comme si une charge de dynamite l'avait désintégré.

Les requins se battirent longtemps avec les débris. Corentin regardait, haletant, quand Brichot lui mit quelque chose entre les mains. Un objet long et lourd.

Une carabine Mänlicher.

— J'ai rayé les balles, fit Brichot. Ça fera dum-dum. Mais tu tires mieux que moi.

Il n'y eut que deux détonations sèches. Deux yeux de squale éclatés. Et un double ramollissement des nageoires dorsales.

— Tu es fou, ou quoi ? hurla Brichot.

Devant lui, Corentin nageait. En slip. Heureux comme un phoque. Tenant la carabine hors de l'eau.

— Il reste quelque chose à conclure là-bas, lui dit sa flèche, tu viens ?

Brichot éternua :

— Je vais prévenir les autres. C'est mieux.

— Quels autres ? jeta Corentin en tournoyant dans l'eau.

Brichot sourit :

— T'expliquerai. Des amis.

Il se tourna vers Tardet.

— Si Boris fait une brasse de plus vers là-bas, je t'ordonne de lui casser une patte ou un bras. Au choix.

Tardet sortit son arme en tremblant.

— Mémé, rigola Corentin, tu m'as déjà empêché de faire ce que je voulais ?

— Non, reconnut Brichot. Tu es une tête de mule.

Corentin rit, et partit en rasant les rochers. Arrivé au dernier bloc, il pointa le nez et sourit. Cavalcanti était juste devant, accélérant le

chargement à grands coups de gueule.

Corentin appuya le canon de la carabine dans la nuque de Cavalcanti.

— Jette ton revolver. Puis tu répètes ce que je dis, fit-il. Tout le monde dans la vasque.

Le Corse vibra comme un cheval mordu par-un taon.

— Fais ce que je te dis, répéta doucement Corentin. Je suis chargé à balles dum-dum.

Cavalcanti hésita une seconde. Le canon le poussa en avant. Alors il obéit. Le Smith and Wesson tomba à l'eau.

— Pas de chance, c'était le mien, grinça Corentin en le voyant disparaître vers le fond.

— Je t'écoute.

— Vous autres, tous, cria Cavalcanti, écoutez-moi ! on change de programme.

Il montra Corentin derrière lui, d'un mouvement de tête par-dessus son épaule.

À la moitié de l'escalier, Ange Cavalcanti démarra.

— Fais pas le con ! hurla Boris Corentin. Je vais tirer !

L'autre continua, comme s'il n'avait pas entendu.

La carabine cracha.

Cavalcanti eut l'impression désagréable que quelque chose de gluant s'était collé dans le gras de sa cuisse. La douleur le poignarda tout de suite après. Il s'effondra. Les dents serrées à éclater.

— Les autres, jeta Corentin en virant dans l'odeur de cordite qui l'enveloppait, vous vous mettez à plat ventre dans le sable.

Il lâcha une balle, à ras du groupe, pour impressionner les esprits.

— Vous feriez mieux de m'écouter, reprit-il et de suivre exactement mes instructions.

Sur ses signaux, les trafiquants se groupèrent dans la vasque. Agenouillés, les bras joints au-dessus de la tête.

Un vacarme de bottes cloutées tira l'oreille de Corentin au-dessus de lui. Le capitaine Rigaud atterrit sur le coccyx à ses pieds. Avec bonté, Corentin

l'empêcha de se mouiller dans la vasque.

— Ça glisse plus que je ne pensais, grimaça l'officier, les larmes aux yeux, en manquant se mettre K.O. avec la crosse de sa propre carabine autrichienne.

— M'est avis que oui, fit Corentin, surpris par l'arme.

Qu'est-ce que c'était que celui-là, avec sa gueule crachée de militaire ? Et une carabine curieusement semblable à celle qu'il avait en mains lui-même ?

Brichot surgit juste après.

— Fais-lui confiance. Il est officiel, cracha-t-il dans sa moustache.

Corentin le regarda, distrait.

— Ça saute aux yeux. Mais je préfère.

Il désigna d'un geste large le lot des marchands d'armes qui faisaient trempette dans la vasque.

— Monsieur l'officiel, dit-il, il y a du gibier en bas.

Il désignait la vasque. Avant de se précipiter vers l'escalier. Indifférent au corps tordu de douleur d'Ange Cavalcanti, dont ses acolytes s'écartaient comme d'un pestiféré : là-haut, il avait vu dans le soleil flotter les cheveux fous de Rita.

Dans le virage d'Albuquerque, Corentin passa les 9 800 tours/minutes. Limite autorisée au-delà de laquelle le constructeur de la Porsche 924 ne répondait plus de la sécurité. À deux cents mètres devant lui, la 500 Yamaha XT Enduro accélérait encore. Il eut brutalement envie, dans la nausée des virages pris trop vite, qu'un téléphone secret l'unisse à la fille, nue dans son seul jean et qui cherchait là-bas le suicide.

— Rita, fit-il à voix basse. Tu n'as pas grand-chose à te reprocher.

Il pressa le champignon. La voiture, ahurissante de stabilité, ne décollait jamais, même quand il tentait le diable.

Il rattrapa Rita, courbée sur son Enduro. Encore une fois il eut envie de hurler. Les roues avant de la 924 collaient pratiquement la roue arrière du Trail.

Brutalement, Rita décolla à gauche. À travers le maquis. Il essaya de la suivre. La carrosserie de la Porsche se bloqua entre deux troncs

d'arbousiers. Etranglée dans un craquement de tôles.

La dernière chose qu'il vit de Rita Salone, ce fut un envol de cuisses écartées au-dessus d'une moto plongeante.

Autour de la tête, les cheveux blonds faisaient des ailes impuissantes à enrayer la chute.

Il fonça. Trente mètres plus bas, l'Enduro hoquetait, renversée, moteur bloqué, avec des frémissements de bête fauve. Rita était invisible.

Il se frayait un chemin à travers les buissons vers le bas quand le bruit d'un chien qu'on arme le fît se bloquer, le dos parcouru de frissons désagréables. Il se retourna doucement.

Derrière lui, saignante, échevelée, déchirée, mais debout, Rita, un colt au poing.

— Tu m'as renvoyé Ange en prison, fit-elle d'une voix molle de somnambule. Je ne le reverrai jamais, cette fois c'est sûr, sauf au parloir. Je devrais te tuer.

Elle battit des paupières.

— File, Boris, dit-elle. Et ne t'inquiète pas pour moi. J'ai de la ressource. Salut.

Elle rit tristement.

— Peut-être à un de ces jours, beau mec.

À voulut ouvrir la bouche.

Le canon du Colt étincela dans le soleil, pointé vers lui.

— File, je te dis : *Adios.*

Il agita la tête, fataliste.

— *Adios,* insista-t-elle. C'est un ordre.

Il hésita un peu. Après tout, elle n'avait tué personne, elle.

— Bonne chance, fit-il avant de reprendre le sentier.

Là-haut, une fois près de la Porsche, il eut le temps d'entendre l'Enduro qui redémarrait.

Trente secondes plus tard, l'amazone sur sa 500 XT disparut dans un sentier de chèvres.

Rita Salone prenait le maquis, la poitrine à l'air.

Déjà consolée, sans aucun doute, de la perte d'Ange Cavalcanti. Les branches d'arbustes et de buissons, ça vaut bien la cravache quand on fonce à travers, aux trois quarts nue. Et poignée d'accélérateur bloquée.

Après avoir fait hurler le moteur en marche arrière pour arracher la Porsche à son piège, Corentin tourna le bouton du radio lecteur de cassette Blaupunkt. L'antenne, derrière lui, cria en grimpant. Un lieder de Schubert explosa dans la stéréo. Corentin baissa le son précipitamment. Il embraya avec un sourire rapide.

Seul Schubert existait à ses oreilles.

Alors, subitement, dans la beauté du paysage de mai où il roulait toutes vitres ouvertes, inondé de parfums du maquis et de musique, il se sentit pris d'une envie impérieuse de bonheur simple, de joies sans complications.

Derrière lui, Rita la détraquée s'en allait au diable…

Une autre image de fille se surimposa à la sienne dans les rétines de Boris : Rebecca. Bouche pulpeuse, yeux directs. Saine et appétissante.

Son ventre se noua. Il accéléra, saisi d'une violente envie de faire l'amour fort simplement.

Le colonel de Pillaret étudia comme s'il était en face d'un monstre sympathique, l'athlète noueux et mince qui gicla devant lui hors de la Porsche 924.

— Bravo, monsieur Corentin, cria-t-il avec emphase. Vous avez fait du bon travail.

Brichot se précipita vers sa flèche, qui regardait Pillaret avec ahurissement.

— Calme-toi, je t'en prie, dit-il avec angoisse. Je vais tout t'expliquer. Tu es un dieu. Baba veut t'embrasser quand tu rentreras.

Corentin se fouilla à la recherche d'une Gallia.

— Mémé, fit-il, je crois que j'ai compris quelque chose d'important : j'ai joué le rôle envié du gribouille qui résout tout les doigts dans le nez. Ça, c'est sûr. Et j'ai ma petite idée sur la question.

Il se colla contre Brichot, tempe contre tempe, à lui faire sauter les lunettes :

— Dis-moi seulement qui c'est, le grand vieux beau en flanelle grise. Je flaire qu'il va me gâcher la matinée !

Le colonel de Pillaret courut vers Boris Corentin avant qu'Aimé Brichot ait pu ouvrir la bouche.

— Monsieur l'inspecteur, fit-il en gesticulant vers le groupe de trafiquants internationaux gardés par les hommes de Rigaud, est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

Rebecca ne laissa pas à Boris le temps de répondre. Elle se colla contre lui.

— Tu n'as pas besoin d'une petite sieste ? dit-elle, électrique. Laisse tomber le vieux. Il n'a aucun intérêt.

Sans attendre la réponse, elle se tourna d'un coup de hanches vers le colonel de Pillaret :

— Vous voyez, cria-t-elle, j'ai joué le bon cheval, non ?

Corentin se secoua dans ses bras, agacé, tandis quelle l'entraînait vers la grille d'entrée.

— Qui c'est, celui-là, que tu as l'air de bien connaître ? fit-il, énervé.

Elle rit :

— Quelqu'un à qui tu viens de sauver la mise, tu n'avais pas compris ?

Il rêva, le nez dans les cheveux de Rebecca.

— Tu veux qu'on fasse un accord ? dit-il. Quand on en a fini avec le bouche à bouche, tu m'expliqueras deux ou trois problèmes de maths, OK ?

— OK, fit-elle en se collant à lui d'un coup de hanches. J'aime les vainqueurs qui posent des questions de base.

Tardet embraya. Emu.

— Ho ! cria Corentin en se redressant, qui va là ? Et on va où ?

— Au *Sheraton,* répliqua Tardet joyeux. C'est le colonel de Pillaret qui paye.

Corentin plongea dans les lèvres de Rebecca.

— Je suis sérieux, fit-il. Il va falloir que tu m'expliques pourquoi un colonel me parle comme à un général.

— Ho ! fit Rebecca en s'absorbant dans la contemplation de quelque chose d'involontaire dans l'attitude de Boris Corentin un peu plus bas, si on parlait de tout ça après, tu serais contre ?

Il se serra un peu plus contre elle.

— Tu es douce, fit-il. Tu programmes l'ordre d'entrée en scène des questions, d'accord ?

Du seuil de la villa, le colonel de Pillaret se repoussa de côté quand les hommes du capitaine Rigaud apportèrent le corps d'Ange Cavalcanti. Exsangue. La balle dum-dum avait fait éclater l'artère fémorale. Le tueur de flics était mort, vidé de son sang. À trois mètres de là, Jo, mélangé aux trafiquants, pleura brusquement. Carmella se précipita sur le corps inerte, en sanglots elle aussi.

Pillaret fit défiler en direction des cars de police toute cette racaille vaincue.

Il se pencha vers Brichot, amical.

— On est tous des requins, non ? fit-il en savourant un Davidoff de Cavalcanti.

En s'asseyant à table, au *Sheraton,* le colonel de Pillaret essaya de faire bonne figure. Mais la couleuvre ne passait pas dans sa gorge : prétextant trop d'émotions, l'inspecteur principal Boris Corentin avait demandé à garder la chambre pour récupérer.

On lui avait monté son dîner là-haut, sur une table roulante.

Un dîner pour deux. Avec, à sa propre demande, du Dom Pérignon, du caviar et une épaule de chevreuil. Histoire, sans doute, de se refaire une santé…

La place de Rebecca, elle aussi, était vide à la table du chef de la Division R.

Mais Pillaret sourit en dépliant la feuille de papier glissée sous sa serviette. Et aussitôt, il cessa d'en vouloir au crack de la Mondaine.

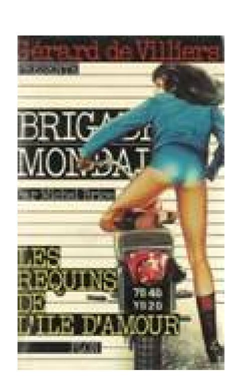
La feuille portait ces simples mots :

« Toutes mes excuses, mon colonel, je n'ai pas pu résister à qui vous devinez. »

Le chef de la division R tendit sa coupe au serveur.

— Ah, jeunesse ! soupira-t-il avec un plissement de paupières paternel et complice.

TABLE



---

[1] Voir *Brigade Mondaine* n” 6 : *l’Héroïne en or massif.*

[2] Voir *Brigade Mondaine* n°7 : *Un chantage très spécial.*

[3] Groupe de Liaisons Aériennes Ministérielles.